PÉLADAN

LES DRAMES DE LA CONSCIENCE

La Thériaque

précédée de

LA MORALE DANS LE ROMAN



P

FONTEMOING



4, RUE LE GOFF, 4

1912

LES DRAMES DE LA CONSCIENCE

La Thériaque

LES DRAMES DE LA CONSCIENCE

La Thériaque

DU MÊME AUTEUR

Les Drames de la Conscience (romans pour toutes mains).

La Rondache (Prix Montyon). Plon, 1906.
La Thériaque (Fontemoing et Cie, 1912).
Les Amants de Pise (sous presse).

La Décadence latine (Ethopée)

I. *Le Vice suprême* (1884). — II. *Curieuse* (1885). — III. *L'Initiation sentimentale* (1886). — IV. *A Cœur perdu* (1887). — V. *Istar* (1888). — VI. *La victoire du mari* (1889). — VII. *Cœur en peine* (1890). — VIII. *L'Androgyne* (1891). — IX. *La Gynandre* (1892). — X. *Le Panthée* (1893). — XI. *Typhonia* (1894). — XII. *Le Dernier Bourdon* (1895). — XIII. *Finis Latinorum* 1898). — XIV. *La Vertu suprême* (1900). — XV. « *Pereat !* » (1901). — XVI. *Modestie et Vanité* (1902). — XVII. *Péregrine et Péregrin* (1904). — XVIII. *La Licorne* (1905). — XIX. *Le Nimbe Noir* (1906).

Théâtre publié

Le Prince de Byzance, 1893, épuisé. — *Le Fils des Etoiles,* 1894, épuisé. — *Babylone,* 1895, épuisé. — *La Prométhéïde,* 1896. — *Œdipe et le Sphinx,* 1903, Mercure de France. — *Sémiramis,* 1904, Mercure de France.

Amphithéâtre des sciences mortes

I. *Commment on devient mage* (éthique), in-8°, 1891. — II. *Comment on devient fée* (érotique), in-8°, 1892. — III. *Comment on devient artiste* (esthétique), in-8°, 1894. — IV. *Le livre du sceptre* (politique), in-8°, 1895. — V. *L'Occulte catholique* (mystique), in-8°, 1898. — VI. *Traité des antinomies* (métaphysique), in-8°, 1901. — VII. *La science de l'amour.* Messein, 1911. — VIII. *L'Art de la volupté.* Messein, 1912.

Les Idées et les Formes

La terre du Sphinx (Egypte), 1900. — *La terre du Christ* (Palestine), 1901. — *L'Art ochlocratique*, in-8°, 1888. — *Le Théâtre de Wagner* (les 11 opéras, scène par scène), 1895. — *La Réponse à Tolstoï*, 1898. — *Le prochain Conclave,* instructions aux cardinaux. Dentu, 1896. — *Les XI Chapitres mystérieux du Sepher Bereschit* (1894). — *La science, la religion et la conscience* (1893). — *Le prochain Conclave* (instructions aux cardinaux) (1898).

L'art idéaliste et mystique précédé de La Réfutation esthétique de Taine, 1 volume in-18 jésus, 388 pages.................. 3 50

Les manuscrits de Léonard de Vinci, les 14 manuscrits de l'Institut extraits et commentaires avec un fac-similé, vol in-8°. 3 50

Textes choisis de Léonard de Vinci (Pensées, théories, facéties, couronné par l'Académie Française).

La Philosophie de Léonard de Vinci d'après ses manuscrits (Bibliothèque de philosophie, Félix Alcan).

Traité de peinture, traduit intégralement pour la 10° fois sur le Codex Vaticanus, 150 figures in-8°, 5° édit. Delagrave.

La Dernière Leçon de Léonard de Vinci à son Académie de Milan, précédée d'une étude sur le Maître........................ 1 vol.
Origine et Esthétique de la tragédie........................ 1 vol.
Le Secret des Troubadours : De Parsifal à Don Quichotte. 1 vol.
Le Secret des Corporations : La Clé de Rabelais.......... 1 vol.
Introduction à l'Esthétique................................... 1 vol.
De la Sensation d'Art.. 1 vol.
La Doctrine de Dante.. 1 vol.
Rapport au public sur les Beaux-Arts........................ 1 vol.
Le Secret de la Renaissance : De l'Humanisme............. 1 vol.
De l'Androgyne... 1 vol.

PÉLADAN

LES DRAMES DE LA CONSCIENCE

La Thériaque

précédée de

LA MORALE DANS LE ROMAN

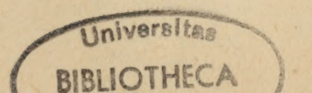


PARIS

FONTEMOING ET Cie, ÉDITEURS

4, RUE LE GOFF, 4

1912



DE LA MORALE DANS LE ROMAN

« Il faut des romans aux peuples corrompus. » D'après cette assertion de Jean-Jacques, nous nous serions singulièrement amendés depuis quinze ans. Ce qu'on appelle, en langage positif, la mévente du roman, a une autre raison que l'éparpillement de l'esprit public, qui sollicité de toutes parts et par des jeux d'habileté extrême, n'accorde plus que des suffrages brefs ou partiels. L'histoire, la petite histoire, biographique et anecdotique, a pris une place dont témoigne la moindre bibliographie. Ce ne sont que mémoires et correspondances : tous les fonds de tiroir

deviennent des volumes, à l'apparence grave et documentaire ; en réalité, l'attrait de ces publications tient à leur caractère d'intimité dévoilée et elles continuent à peu près les mémoires secrets de Bachaumont.

Ce qu'on trouve en fouillant la vie d'un grand homme ce sont ses faiblesses : et ce spectacle, quoi qu'on prétende, ne vaut rien : il rassure chacun sur ses péchés, en les lui montrant chez un être admirable et supérieurement doué, associés aux merveilleuses qualités.

Étrange illusion de croire que la vie d'une Catherine de Russie ou d'un maréchal de Richelieu ne soit pas de mauvais livres.

« Ce Télémaque qui a méprisé tous les plaisirs de l'île Chypre ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes nymphes », dit Calypso.

Que gagnera la morale, si Henriette d'Angleterre se plaint au Comte de Guiche et à Mlle de Montalet, de se voir préférer Mlle de La Vallière ?

Quand le fils d'Ulysse s'écrie : « Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous », vaut-il mieux qu'on lise : « Louis XIV aux premières couches de La Vallière dit : Rendez-la-moi et prenez tout ce que j'ai. »

Encore : « Eucharis tendit la main à Calypso pour la soutenir : elle la repoussa en jetant sur elle un regard terrible. » Est-il mieux de lire : « Madame donna tant de dégoût à La Vallière, que cette fille fut obligée de se retirer au couvent de Chaillot mais le roy l'y alla chercher, et lui fit peu après sa maison. »

Entre la fiction du prélat et le fait historique le moraliste n'hésitera pas : il jugera la nymphe Eucharis et Calypso moins nuisibles à une jeune imagination que la rivalité d'Henriette d'Angleterre et de Mlle de La Vallière.

Les parents se trompent, en accueillant l'étude historique comme lecture morale.

Il est défendu aux jeunes gens de lire l'Ancien Testament, *parce qu'il contient des*

parties historiques, pleines de boue et sang, comme les autres annales humaines.

Encore les tableaux ne sont-ils pas aussi pernicieux que la conclusion qu'ils inspirent, vraiment dépravante ; car l'injustice triomphe constamment et les portes de l'enfer prévalent à chaque page, sans que l'auteur pense à répéter chaque fois le thème idéal que le romancier introduit à son gré.

Balzac est le plus grand des romanciers. Sa Comédie Humaine *dépasse, en hauteur et profondeur, tout autre ouvrage de cet ordre.*

La religion et la monarchie le revendiquent justement comme docteur insigne : on tirerait de son œuvre les maximes les plus saines de la tradition. En outre, sa pudeur descriptive est telle que l'on ne comprend l'horreur cachée de certaines de ses fictions que bien des années après les avoir lues.

Il a les caractères du bon auteur : principes purs et expression bienséante.

Et cependant il a engendré Henri Mauperin de Goncourt, Bel Ami de Maupassant

et les hommes de proie du théâtre et les arrivistes de nos mœurs.

L'infernal discours de Vautrin à Rastignac n'a pas été entendu tout de suite : un demi-siècle a passé, avant que le sermon du bagnard devînt, pour tout le monde du succès, un sermon sur la Montagne, la Montagne du Sabbat et des rites Hammoniens.

Balzac a vu clair : dans une société qui ne présente plus que des groupements d'argent, et il a proclamé l'individualisme comme le sauve qui peut d'une décadence, mais il a créé la religion du succès, de tous les succès, même les plus médiocres. Le dandy tient la place du héros dans la Comédie humaine. *J'avoue que je n'ai jamais pu comprendre Brummel, même expliqué par d'Aurevilly.*

*Des romans d'aventure à ceux de cape et d'épée, des chevaliers et d'*Amadis *aux mousquetaires et à notre d'Artagnan, le fat se doublait d'un aventureux, beau joueur au tapis franc de la vie.*

L'homme de Balzac s'appellerait le tricheur.

Sauf Michel Chrestien, républicain de rêve qui meurt sur une barricade et d'Arthez, les jeunes Balzaciens sont des apaches, de véritables bandits qui opèrent dans le monde et non dans la rue : il y a du ruisseau dans leur sang, fût-il bleu, de leur veine, du ruisseau le plus nauséabond.

Nous sommes indulgents aux passions désintéressées. Des êtres qui ne poursuivent que les buts bas et par les moyens ignobles ne sauraient être des héros. Je ne demande point qu'on mente et qu'on enseigne que le mérite sert à quelque chose et qu'il faut croire à son bon droit : mais que le mérite et le droit soient exaltés pour leur valeur idéale et éternelle et qu'on leur réserve les tons les plus purs de sa palette ; et enfin que ce ne soient pas les bourreaux qui portent le nimbe dans la représentation du martyre.

Or les Rastignac, les Rubempré, les de Trailles sont les détestables archers qui criblent de leurs flèches perverses les hommes qui n'ont

que leur valeur pour défense et refusent de sacrifier aux idoles.

Les méchants triomphent dans la vie, et les justes ne peuvent espérer que dans la mort. Apparence que cela! Le triomphe s'appelle Austerlitz: il y a Sainte-Hélène.

Dans sa forêt idéologique, aussi ténébreuse que sa jungle, l'Inde possède une doctrine qui mériterait de devenir une esthétique d'écrivain. Elle envisage l'homme comme une équation vivante de fautes et de mérites et n'admet pas qu'il y ait aucune de nos pensées qui puisse s'appeler indifférente et neutre: malheureusement cette belle notion se perd dans la parabole du devenir ou des existences successives.

En art, la morale immédiate s'affirme seule vive et exemplaire. Si les Furies attendaient Oreste le parricide au seuil de la mort, si Claudius ne voyait pas en face de lui l'ombre de sa victime, on aurait beau nous assurer que l'enfer guette ces coupables, nous pourrions

croire que l'impunité les accompagnera jusqu'au trépas.

Or le point de morale doit être actuel et comme parallèle au péché. Il doit l'être, dans une peinture vraie, parce que la vie le démontre aux esprits attentifs.

Le vœu le plus général est celui de l'or : et cependant parmi ceux qui surent en accumuler le plus haut tas, qui sut l'employer ?

Pour un dyspeptique que vaut le festin et que deviennent les plus beaux lambris pour l'insomnieux?

Il n'est pas fatal que le maître d'une bonne table ait mauvais estomac, ni que les nuits soient blanches dans un palais. Sans doute, mais il est fatal que tout avantage entraîne ses inconvénients propres et que chaque objet ait son envers et ses ombres.

L'enfant ne sait pas que la belle flamme qui danse aux yeux et rayonne une si douce chaleur mordrait cruellement, mortellement sa chair, s'il en approchait : on doit le lui apprendre, et plus tard on lui dira sur la passion

la même leçon d'expérience qu'on lui a faite sur la flamme.

Le feu brille. Pourquoi le nier? Il brûle aussi. Pourquoi le céler? L'art ne saurait se passer du feu et la morale exige qu'on dénonce la douleur qu'il contient et dont il nous menace.

Le roman, même poétique, est la seule leçon d'expérience que beaucoup acceptent d'écouter et il faut des romans aux peuples civilisés pour les initier à la vie sociale: il en faut surtout aux jeunes esprits, pour les amener à l'état de conscience et orienter leur sensibilité. Cela est si vrai, que le feuilleton fait partie intégrante du journal, cette entreprise si caractéristique du goût public et du plus général.

Il y a d'autres passions que l'amour et si l'on pouvait peindre les crises du doute dans une âme, les transes d'un alchimiste, le drame d'une grande ambition, on aurait d'admirables sujets : mais inabordables pour le public romanesque. Prenons la dernière œuvre du plus grand des poètes modernes, la Tempête *de*

Shakespeare. Si on supprimait le joli couple de Miranda et de Ferdinand, tout deviendrait subitement austère et qui s'intéresserait à Prospero et à son Ariel? Les lecteurs du second Faust, *les rares initiés de l'ésotérisme : ceux qui ne lisent pas de romans.*

En vain chercherait-on à poser différemment le problème : il n'y a qu'un sujet: l'amour, fût-ce d'une vieille fille pour un perroquet, comme dans une Simple Histoire *de Flaubert.*

On a essayé de peindre l'amour, ad usum Delphini : *mais le Dauphin de notre temps eût été sans doute corrompu par un Fénelon? Que le lecteur, qui l'a certainement oublié, relise le VIIe livre des* Aventures de Télémaque, *et il verra comment l'immortel archevêque de Cambrai peignait la passion et rendait ainsi possibles, sans ennui, les objurgations vertueuses de Minerve sous les traits de Mentor.*

Un vrai roman est une histoire d'amour. Ce point semble acquis. Un roman moral que sera-t-il?

Le récit puéril des magazines d'Amérique,

que sur la tenue. Les nerfs jouent une partie décisive dans l'éducation : l'intimité ne comporte pas cette contrainte nécessaire à l'équité, personne n'est naturellement, ni sur tout, continuellement, compréhensif et bon ; les rapports familiaux dépendent de points, faibles en eux-mêmes, graves parce qu'ils sont permanents dans les contacts incessants de la famille.

M. Rainvilliers aurait été sévère pour une fillette garçonnière, gesticulante, exubérante : il « fondait », au contraire, en voyant la petite femme apparaître prématurément, deviner les bienséances et mettre dans la maison la joliesse sans bruit d'un angora. La mère aurait impitoyablement puni le désordre, la bousculade des jouets, l'arrachement et la salissure des albums ; elle s'extasia sur le soin de propreté, la tendance au bon ordre. L'harmonie d'un foyer tient à ces traits secondaires d'identification.

Ce n'est pas assez de dire que nous ne comprenons que nous-mêmes. Nous nous aimons dans les autres, indulgents à autrui

là où autrui nous ressemble et s'offre comme un miroir complaisamment amplificateur.

Il y eut harmonie, d'abord, par similitude, et ensuite par réflexion. Stéphanette ne mentait pas; elle se taisait ou éludait dans beaucoup d'occurrences, par un sentiment intuitif que la paix le commande autant que l'affection. Classée parmi les enfants raisonnables, elle fit très tôt la découverte du silence et de ses profits : et cela l'embellit d'un surcroît de pudeur. Cette réserve endormit le souci des parents ; ils ne se demandèrent jamais « que pense notre fille ? » persuadés qu'elle pensait comme eux. La concentration vaut comme une force et celle qui ne laissait pas lire sa pensée à sa mère, aisément échappa à l'inquisition provinciale et se concilia les sympathies unanimes. Elle n'avait point d'humeur, du moins apparente. Cette égalité de manifestation, unie à la grâce, expliquait son règne au foyer et sa parfaite réputation.

Un si beau fruit, délectable à ceux qui l'approchaient, prenait sa racine d'un orgueil

inexprimable : elle eût craint de se démentir, en s'exprimant. Elle ne méprisait pas, elle s'isolait dans un culte de sa personnalité, dont le soin physique était le symptôme visible. Elle s'honorait, comme la plus noble des âmes féminines, l'incomparable phénix de son sexe et puisait des joies renaissantes dans la contemplation d'elle-même. Au premier roman elle s'attrista. Existait-il un homme au monde, qui fût digne d'elle ? Cette pensée, elle la mena au point de conclure négativement ; et de concevoir qu'elle ne se marierait qu'en se mésalliant, apportant son or et ses perles à qui ne posséderait que plomb et cailloux.

Le jeune homme lui apparaissait laid, et plus vain en ses agitations d'ambition ou de fortune, que la femme renfermée dans l'œuvre du ménage.

Quelqu'un avait excité cette infatuation par l'attitude inconsidérée et les propos hasardeux d'un homme qui s'ennuie et trouve tout à coup un motif d'enthousiasme.

Le propre frère de Rainvilliers et son aîné de dix ans, comme lui marin, mais d'un caractère violent et bizarre qui arrêta sa carrière, vint écouler à Fécamp un congé de convalescence.

Stéphanette célébrait sa quinzième année le soir où il arriva du Havre, malade, aigri, désemparé, le sourire amer, le propos acerbe ; la vue de la jeune fille l'éblouit et subitement l'apaisa. Enthousiasmé d'une grâce aussi profonde, bientôt séduit par la façon affectueuse qu'elle mit à l'accueillir, il s'abandonna à ce penchant très pur et très vif. Entre l'ingénue et l'officier qui avait roulé le monde, entre celle qui ne savait rien de la vie et le vétéran de l'aventure, de secrètes affinités se manifestèrent. Ces êtres si différents se comprirent. L'officier, qui avait vu des femmes de toutes les couleurs, ne pouvait admirer qu'un être intémérable ; et l'orgueilleuse Stéphanette, insensible au suffrage ordinaire, se plut à cette amitié passionnée. Claude Rainvilliers n'avait pas cin-

quante ans, mais au changement perpétuel de climats, à des périodes d'excès, sa santé devenue précaire en faisait presque un vieil homme : un jugement misanthropique, un pessimisme à la Timon achevait moralement l'effet de ses cheveux blancs.

Il n'est pas rare qu'une nature passionnée et déçue se jette dans un sentiment sans issue, par besoin d'échapper à l'horreur du vide intérieur.

L'oncle aima tendrement sa nièce, parce qu'elle représentait une idéalité, pour lui irrésistible. Fillette, il ne l'avait pas même remarquée ; demoiselle, elle lui parut un ange, tel qu'il les concevait. Il démissionna et se fixa à Fécamp. Sans doute, son état valétudinaire, sa carrière sans cesse entravée par son humeur, une insociabilité croissante pesèrent sur sa décision. A force de courir la mer, il n'avait d'attache nulle part : il se fit oncle, comme on adopte l'enfant d'autrui, pour intéresser sa vie, en y mêlant une autre vie.

Stéphanette en rencontrant les yeux du capitaine s'y voyait telle qu'elle se jugeait : incomparable ; et elle lui donnait la réplique par une confiance sincère, et des gentillesses d'enfant gâtée.

Claude jouissait d'un bizarre prestige, celui de l'aventureux qui a tout vu et tout fait, et qui revient de l'enfer des passions, harassé et roussi, mais ayant vu le diable en face, maintes fois : et c'est un poncif que d'observer l'inconsidéré penchant de l'être qui ignore pour celui qui sait.

Ayant plus vu et plus lu que son frère, il représentait un interlocuteur intéressant, par l'imprévu de ses discours. Une fois, à propos d'une vétille d'ordre domestique, elle lui demanda le secret. Il ne répondit pas d'abord, et puis brusquement : « Je vous fais une prière, Stéphanette, ne me demandez jamais rien de mal, je ne pourrais pas vous le refuser. Oui, vous me diriez « j'ai tué »; je vous dirais seulement « où est le cadavre, je vais l'enterrer ».

Une pareille phrase, dite d'un air convaincu, impressionna la jeune fille. Celui-ci qui se laissait aller à de tels accents ne se doutait pas de sa faute et qu'il rendait difficile la tâche du mari et nuisait grandement au bonheur futur de sa nièce. Dans l'atmosphère déjà trop dévotieuse qui entourait Stéphanette, il apporta du feu et projeta des éclairs.

Ni Rainvilliers, ni sa femme ne virent le danger de ces boutades ; leur fille se trouva distraite, leur vie un peu morne, agitée par ce caractère trépidant : ils se félicitèrent de l'événement.

— Mon oncle, » dit un jour Stéphanette, « vous ne me parlez pas le langage de mon âge : c'est pour cela que vous m'intéressez : mais une autre en aurait la tête troublée ! Personne, pas même mon père, ne me voit avec vos yeux, et vous nuisez, par avance, au fiancé, qui ne sera certainement pas si clairvoyant ou si aveugle.

— Ma nièce, » répondit-il, « une femme, une fille ne s'estime jamais assez. La hauteur

où elle se place donne la mesure de sa vertu : ce n'est pas trop d'une niche élevée, pour échapper aux éclaboussures de la vie !

Elle, alors, riante :

— Vous avez l'air parfois d'un diable des gargouilles, de ces bons diables si sympathiques malgré leurs grimaces, qui parleraient à la madone, de pierre comme eux, avec dévotion et aussi avec malice.

— La gargouille a pour office d'écarter les eaux du contrefort où la madone a sa niche, et moi je sers au bon écoulement des eaux imaginatives. »

Certes, Claude ne prononça jamais une parole impure ou même imprudente : il louangea sans mesure la jeune fille, il vitupéra également sans mesure les hommes et les mœurs, ne trouvant de beauté nulle part et paraphrasant la douloureuse négation de l'Ecclésiate. Il mettait ainsi sa nièce en garde contre les embûches du monde, dont il caricaturait la physionomie avec une verve sarcastique.

Or, le monde, terre d'injustice, est surtout

la planète de la médiocrité où tout et chacun oscille, avec un mouvement d'ours, entre le mal et le bien. La vision de la vie infernale se découvre, à l'expérience, aussi fausse que celle de la vie heureuse. Contre l'ennui des êtres et des choses neutres, il faudrait armer une jeune âme, car elle rencontrera des niais plutôt que des monstres, et devra surmonter beaucoup de petits dégoûts plutôt qu'accomplir une prouesse.

Dans cette ambiance, Stéphanette atteignit, avec sérénité, sa vingtième année : ses parents songèrent à la marier, comme à un devoir déchirant et d'autant mieux éludable. Un parti exceptionnel se présenta. Rodolphe Dangu, fils unique d'un armateur du Havre, ayant rencontré Stéphanette à une fête de bienfaisance du Casino, s'enflamma et avec l'assurance que donne la fortune, n'hésita pas à faire sa demande, sans autre forme. Rainvilliers savait la valeur de la firme « Dangu, fils et successeur » ; mais il répondit froidement : « Je n'ai que ma signature au contrat. »

Sa fille ne convenait pas à un homme ordinaire, quelles que fussent sa moralité et sa fortune. Obéissant à son jugement, il eût évincé le prétendant et lorsqu'il le présenta à Stéphanette, ce fut incidemment et sans l'avertir de la démarche. L'oncle Claude haussa les épaules et protesta par un silence d'autant plus significatif qu'à son ordinaire, il se répandait en multiples éclats d'humeur.

Après quelques visites, la jeune fille s'aperçut que Dangu soupirait et cette découverte ne l'émut pas ; elle compta un peu plus ses paroles et se froidit, sans cesser sa courtoisie.

Cette indifférence exalta le jeune homme qui devint tout à fait amoureux. Régulier en sa conduite, intelligent, il était propre à faire le bonheur d'une femme qui ne désirât, selon l'expression de Jean Paul, ni *opera seria*, ni musique de Mozart, ni éclipse de lune, ni même un clair de lune, ni scènes de roman, ni leur accomplissement.

Son aspect soigné et avenant extériorisait bien une âme honnête et affectueuse. Assez

gentil cavalier pour attirer l'attention de la grisette ou la fantaisie de l'honnête femme ; assez cultivé pour jeter, dans une causerie noble, quelques phrases sensées, il pouvait être aimé, mais non pas follement et selon le mode romanesque, quoiqu'il fût supérieur par ses qualités foncières au personnage donjuanesque.

Il y a des hommes d'amour qui correspondent à la rêverie féminine, par des qualités différentes de celles qui forment la trame réelle de la vie. Ceux-là, les jeunes premiers de la réalité, projettent un rayonnement naturel assez peu définissable, car il ne provient ni de la beauté, ni de leur âme inconstante. Égoïstes et par conséquent cruels, ils blessent dès qu'ils touchent et s'éloignent aussitôt qu'ils sont aimés, malgré eux ; chemineaux de la sensibilité, ils l'éveillent, la travaillent une saison et reprennent leur route, qui va ailleurs et plutôt nulle part.

Le séducteur de Séville a reçu sa grâce de Mozart, son langage de Molière, son prestige

de Musset, qui le peint en alchimiste de la passion, en chercheur de la pierre sentimentale. Tout être civilisé a rêvé de Tenorio comme d'un héros incomparable, d'un Faust, qui presse les cœurs à sa portée pour en faire jaillir une minute d'éternité : ce personnage incarne un des plus constants mirages qui hallucinent l'humanité.

Don Juan n'est pas l'homme d'un vœu, mais plutôt le frère heureux et brillant du Juif errant ou du Hollandais volant. S'il s'arrête dans sa voie conquérante, sous la main des ans ou même sous une main aimée, il perd son nom et sa figure ; ce n'est plus qu'un vieux viveur ou un sénile amoureux.

Don Juan inconceptible, comme jeune homme ou comme vieillard, ne représente qu'un rêve pervers de l'homme général. Chacun passe par cette crise où l'orgueil et la concupiscence se fondent en une même violence.

Stéphanette ne savait pas que l'oncle Claude représentait une sorte de Don Juan vieilli,

mais elle ignorait aussi la valeur d'un Rodolphe Dangu qui offre sa sûre et constante tendresse et l'inestimable paix morale.

Attentive à elle-même, avec les habitudes de Narcisse, elle ne tentait pas de pénétrer les autres âmes, toutes inférieures à la sienne, acceptant les plus durs jugements sur la féminité, tellement elle se prétendait supérieure à l'espèce.

Mme Rainvilliers, avec son bon sens normand, encouragea Rodolphe Dangu qui fut tout de suite aussi malheureux que peut l'être un homme, sans grande imagination. Ni repoussé, ni accueilli, craignant de s'attirer quelque parole décisive, s'il osait se manifester, il se fit petit et patient; et on le supporta.

Qui ne produit aucun effet de sensibilité par son abord n'aura d'autre succès que celui de la persévérance. Il se jura d'attendre son heure, un peu étonné, en ses idées préconçues, de ne pas démêler s'il plaisait ou déplaisait. Les façons de Stéphanette, systématiques et

très réfléchies, ne se coloraient pas des vives clartés de l'humeur.

Elle opposait aux tentatives d'aveux un sourire sans accent, qui n'éconduisait pas et arrêtait les paroles sur les lèvres. Incapable de soupçonner l'orgueil de la jeune fille, et les madrigaux de feu que prodiguait l'oncle Claude, Dangu s'étonnait de cette manière indulgente et distante d'écouter les compliments, sans plaisir.

Il tenta de faire ses confidences à cet oncle dont il mesurait l'influence, et se heurta à une telle hauteur de ton, à une morgue si inexplicable qu'il y renonça : l'intimité de Claude avec sa nièce alors l'exaspéra, comme une rivalité.

On supportait ses assiduités dans cette maison où il n'avait aucun allié, même tacite ? Il eût fallu une rare pénétration pour démêler la même réticence chez des êtres aussi différents.

Stéphanette ne voulait pas faire inutilement acte d'indépendance et user de l'exclusion

sans motif ; son père, partagé entre l'envie de garder sa fille le plus longtemps possible, et son souci de la marier, préférait aussi l'indécision ; et Claude, persuadé que le Havrais ne plairait jamais, le préférait à un autre qui aurait eu plus de chance. Ainsi, tous prouvaient leur belle conscience : elle, en ne refusant pas ce beau parti et les parents, en attendant, avec une patience hypocrite, que la jeune fille manifestât son sentiment. Or, exclusivement appliquée à s'étudier et à se congratuler sur ses mérites, M[lle] Rainvilliers considérait Dangu comme le type du mariage de raison, qu'on accepte sans répugnance et aussi sans joie.

Les âmes, même artistiques, ne s'émeuvent que si on les étonne, par quelque prestige : il faut surprendre la sensibilité pour l'agiter et le jeune Havrais ne possédait que des mérites de fond que le temps seul met en valeur.

Cette situation fausse satisfaisait cependant tout le monde : Dangu espérait et les autres gagnaient des jours, chers à leur indécision.

II

De l'âme à travers les mots

Qu'est-ce qu'un débat de conscience dans l'économie universelle ? Et cependant la conscience égale l'univers, puisqu'elle le juge.

Sous la charmille qui prolonge le jardin des Rainvilliers, l'oncle Claude et sa nièce se promenaient.

— Ma gracieuse Phanette, vous êtes plus dissimulée qu'il n'est permis. Vous ne m'avez jamais parlé de ce Rodolphe Dangu.

— Faute d'avoir quelque chose à en dire : *senza lode, senza piasme.*

Claude s'exclama :

— Mon frère ne se creuse pas la cervelle sans de bonnes raisons ; et bien lui en prend !

Je ne dormirais pas, en face d'une enfant aussi fermée, aussi armée, aussi enveloppée de silence et de restriction, que vous l'ètes. Toute fille étant destinée au mariage, je me demande quel sera le sort de votre époux, à jamais écarté de votre for intérieur, à jamais ignorant de vos si secrètes pensées ?

— Croyez-vous, mon très noble oncle, que ce soit un trait d'affection de troubler ceux qu'on aime, à propos de tous les nuages qui passent sur l'âme et qui ne font qu'y passer. Je me suis tue : j'ai donné à mes parents le plus grand bonheur ou du moins le plus complet ; le silence a un rôle encore à remplir dans le mariage.

— Eh ! non ! Eh ! non ! C'est épouvantable de ne jamais sentir le fond d'un cœur, de n'y rien voir ; aimer une femme toujours habillée, attifée, corsetée au moral ! artificielle, enfin !

— Par instants vous semblez superficiel. Quand on parle à quelqu'un qui vous est cher, on choisit ses mots ; il faut choisir parmi ses pensées. Exprimer engage, et il n'y a guère de

mesure entre l'étourderie et la franchise. A vous dont l'approbation m'accompagne, je ne dirai pas les vanités, les infériorités, les niaiseries qui traversent mon cerveau, comme je ne vous tendrai pas ma main, lorsque je viens de toucher à une sauce.

« L'affection, quelle que soit sa profondeur, emprunte à l'artifice sa manifestation ; on n'est pas jolie tous les jours, ni sous tous les jours ; et tenez, le grand écueil des passions fortes, n'est-ce pas leur allure torrentueuse qui entraîne la terre et les pires objets dans ses eaux boueuses ?

« Les contradictions d'un être à l'autre se renouvellent sans cesse et ne deviennent graves que si on les formule. On oublie plus vite ce qu'on ne dit pas : et il faut sans cesse oublier, comme sans cesse effacer la trace de la vie sur l'âme, comme sur la peau.

« Il faut se laver les mains plusieurs fois par jour, l'âme doit toujours être nette, c'est-à-dire équitable, sereine et tendre ?

— Équitable, sereine et tendre, voilà un

programme que peu de femmes se sont imposé et qu'aucune ne remplit.

— Cependant, ces mains nettes, aux ongles brillants, que vous admirez ne sont pas naturellement ainsi : il faut les soigner, comme on cultiverait des fleurs et avec plus de minutie et de fréquence.

« A ce prix, elles donnent du plaisir aux yeux et au toucher. L'âme qui s'abandonne aux impressions, qui se trouble au moindre événement, qui se durcit à chaque déplaisir, cette âme, souffrante et changeante, ne doit pas s'extérioriser.

— Quel soin vous prenez du bonheur d'un homme ! Vous vous préparez, par tant d'efforts, à béatifier un époux ? Ah ! ma belle nièce, je fais des vœux pour que celui-là comprenne vos mérites.

« Ils dépassent l'imagination ! Nul ne vous rendra le millième pour cent de votre application.

Elle sourit gravement.

— Vous venez d'avoir un jeu de visage

léonardesque? Aurais-je pour nièce une Joconde?

— Mon oncle, Dieu n'a pas mesuré sa munificence à l'ingratitude de l'homme; il n'a pas contracté un pacte entre lui et sa créature, il a agi selon lui-même, il s'est reflété.

« Ai-je moins de joie, à vivre inconnue parmi la peuplade fécampoise? En aurai-je moins à être parfaite, sans qu'on s'en doute? Ce n'est pas pour le bonheur de l'époux que je me prépare, mais pour le mien. J'attends peu de l'homme que j'épouserai; et je place l'intérêt de ma vie dans ma propre personnalité.

« Être contente de soi, fière de soi, sûre de soi, voilà qui dépasse de beaucoup le suffrage d'autrui. Ce n'est pas Mme X... qui s'entraîne à emparadiser M. X..., c'est Phanette qui continue le culte d'elle-même, au profit d'un autre sans doute, mais au sien davantage encore?

— Ainsi, vous vous résignez à n'être jamais comprise?

— J'échapperai à cet effrayant danger qui m'empêcherait d'être moi et de plaire aux

autres. Qu'importe le cours de ma pensée, si je me manifeste, semblable au désir qui me prie ? Qu'importe que j'aie plus de joie à donner qu'à recevoir ? Qu'importe que je vive sur un plan supérieur, pourvu qu'autour de moi, nul n'en souffre ! Qu'importe, enfin, que je sois sincère, si je donne du bonheur ?

— Vous m'effarez : quelles lectures vous ont amenée à une telle conception ?

— Ce ne sont pas les ouvrages qu'on interdit aux jeunes filles, sauf peut-être les romans de Nergal ! J'ai beaucoup feuilleté de souvenirs, de mémoires, de correspondances. Oh ! cela portait la marque de librairies historiques. Là, j'ai appris ce que je ne devrais peut-être pas savoir : l'égoïsme irréductible de l'homme. Dans le mariage, il faut que l'un des deux abdique, quelque nom que vous donniez à cette abdication. Or, il est peu probable que je rencontre un être si prestigieux que j'éprouve le désir de me coucher à ses pieds, comme une levrette blanche. Je m'attends à trouver un Rodolphe Dangu.

— Ah ! » s'écria Claude, « parlons-en un peu, je vous prie. Que voulez-vous en faire !

— Rien !

— Vous ne pouvez l'aimer ; je le sais, je l'ai vu, dès l'abord.

— Il peut m'aimer, lui : et comme je veux l'être...

— Sans comprendre ?

— Vous dites « comprendre » comme les jeunes gens disent « arriver ». Comprendre quoi ? Arriver à quoi ? Vous croyez me comprendre et sans cesse je vous étonne.

— Une jeune fille qui n'est pas sortie de son trou de Fécamp, qui n'a rien vu, rien senti, n'arrive pas à de telles conclusions, sans que le diable s'en mêle.

— Ce serait donc votre faute à vous, qui représentez le démon ? Ni les voyages, ni les fréquentations n'enseignent la science de la vie : la méditation, le soliloque, la conversation avec soi-même, voilà les initiateurs. N'étant pas distraite par la coquetterie, j'ai appliqué mon attention à ce qui se passe en

moi : je me suis pesée, mesurée, éprouvée : je me connais. »

Claude s'arrêta, et puis, de façon comique, s'écarta un peu, comme pour regarder un objet extraordinaire.

Elle resta tranquille et sûre d'elle-mème, sans que le doute exprimé effleurât sa conviction.

— Que vous êtes belle ! » s'écria-t-il, oubliant la prétentieuse formule devant la ravissante image qu'elle offrait.

On eût dit une de ces femmes de Décaméron, une Maria Tornabuoni ou une Simonetta, malgré la simplicité de la robe blanche sans ornement et de la coiffure en bandeaux plats, peu seyante aux visages irréguliers.

Appuyée de la main, légèrement, à un arbre, elle souriait ; et ses yeux clairs brillèrent d'une chaleur intérieure, intense.

L'exclamation de Claude se trouvait justifiée : comme ces fleurs qui jettent soudainement leur arome dans l'air, les femmes s'auréolent, à certaines minutes d'une clarté

de gloire : tout en elles étincelle, miroite, scintille ; le cheveu est plus fin, la lèvre plus arquée, l'œil plus gemmé, la taille s'assouplit et la lumière qui vient du dedans se répand par les pores.

Stéphanette semblait vermeille : la blancheur de son teint à peine rosé se nacrait par endroits avec des précieuses délicatesses de teintes : et à un aspect de fruit, adorablement printanier, s'ajoutait une émanation de subtilité. Il y a une expression dans les belles têtes de l'art qui agit profondément sur le spectateur. Elles lui demandent compte de sa contemplation et le défient de la formuler.

Le visage de Stéphanette ne provoquait pas l'invocation à la chimère, elle ronronnait à ses pensées, comme un félin, dans l'oubli de ce qui l'entourait.

Sa haute stature de saine Normande au teint mat, au geste rare et souple, lui donnait une physionomie de style où la volonté se tempérait d'une grâce sobre et sans mignardise. Elle ne plaisait, tout à fait, qu'à la ré-

flexion, comme ces figures de maîtres qui semblent se défendre contre l'indiscrétion du contemplateur et attendent qu'il soit à un certain point d'attentivité, pour se révéler. Dans un autre milieu, plus propre à fomenter une individualité, Stéphanette aurait atteint un développement remarquable de compréhension et de sociabilité. Un seul lui donnait la réplique, cet oncle ardent et singulier, dévoué et inquiétant, qui la moralisait en la scandalisant et cultivait les défauts qu'il blâmait.

A travers le feuillage, le soleil semait la robe blanche de points lumineux ; des senteurs douces passaient par instants, l'été riait dans un ciel pur. Stéphanette se sentait belle et consonante à l'éclat de cette journée, qui orchestrait, de ses ondes tièdes et claires, sa gloire de fille fière, sa grâce de lys conscient.

Claude Rainvilliers, maigre et voûté, le geste nerveux, la pose inquiète, paraissait le père de cette belle enfant ; et son aspect timbrait d'étrangeté sa parole passionnée et bi-

zarre. Cet homme d'honneur dans l'acception pleine du mot ne se doutait pas du tort moral que sa curiosité impérieuse faisait à sa nièce. Il la poussait à des aveux intempestifs, il l'excitait par ses exclamations à une phraséologie malsaine ; et la poussait à exagérer sa pensée.

— Que vous êtes belle ! » avait-il répété, et Stéphanette reprit sans avoir entendu :

— Je me connais ! Cette assertion me distingue des autres femmes. Je cherche à tirer le meilleur parti de ma personnalité. »

Comme l'oncle la contemplait plus ébloui qu'attentif, un peu d'humeur passa dans ses yeux et sur ses lèvres.

— Sans doute, » dit-elle, « je produis l'impression d'une image sentimentale où la clarté du jour se reflète dans la clarté du teint. Paraître aussi florale qu'une rose : ce n'est là qu'un aspect de Stéphanette le moins précieux. Je soigne ma chair et la maintient dans son rayonnement naturel. Mon âme, fille immortelle des cieux, comme dit Hamlet,

par son privilège, s'idéalise, s'arme, en un mot, s'embellit, à chaque effort de mes ailes sages : elles ne palpitent pas inconsidérément. Oui, mon oncle, mon originalité se forme d'un mélange de rêve et de raison, comme ma physionomie d'un compromis entre la beauté poncive et la particularité. Complexe, bien plus au moral qu'au physique, je me compose, à juste dose, de ce poncif qui contient la règle et de cette originalité qui la diversifie. »

L'ancien officier de marine, un peu pensif, répliqua :

— Belle nièce, vous vivez trop en vous-même : ce que vous appelleriez des soins, un peu hypocritement, ressemble à un culte, exagéré en sa perpétuité, que vous vous rendez, sous couleur de culture intérieure et d'amendement mental. A force de vous intéresser à vous-même, vous ne voyez autour de vous que des infériorités ; le recueillement tourne à l'infatuation : dans votre esprit, les rapports naturels et sociaux se faussent. Isolée sur votre colonne très élevée, en

Siméone Stylite, vaine de ne pas éprouver de vertige, vous regardez les mortels grouiller en bas, et vous dites avec Rossetti : « Je ne suis pas de ceux-là ! » La plus brillante des fleurs appartient à l'espèce végétale : n'oubliez pas votre humanité, ou mieux, votre féminité. Supérieure, vous l'êtes, mais aussi inquiétante, anormale, bizarre ; je m'effare parfois, à vous écouter, tellement vous vous éloignez de votre âge, de votre sexe, de votre sort, dès que vous êtes sincère ; et vous l'êtes avec moi.

— Votre étonnement me gêne, comme si je commettais une excentricité ; il me déplaît de produire une impression étrange : et à vous entendre, je douterais de moi. Réfléchissons ensemble et la simplicité de mon cas paraîtra.

« Les autres jeunes filles rêvent d'indépendance, de luxe, ou d'un amoureux : elles attendent de la vie leur heur et projettent leur désir vers le mariage, insoucieuses de ce qu'elles y apportent, avides de ce qu'elles

y trouveront. On dirait qu'elles doivent se quitter elles-mêmes et devenir de nouvelles personnes, par la vertu du sacrement. Le mari porte le poids de l'avenir : c'est lui qui pourvoira aux besoins et aux goûts ; et leur grand travail d'imagination consiste en un programme impérieux, compliqué et souverainement égoïste.

« J'ai supposé, très tôt, que je garderais ma personnalité dans l'union, si profonde soit-elle j'ai calculé mon apport et celui de mon mari, j'ai découvert comment je lui offrirais le bonheur, sans lui demander autre chose qu'une tendre reconnaissance. Pour me donner, dans le sens de l'abdication entière, il faudrait que la tête me tournât, que je fusse enivrée d'enthousiasme. Or, je n'ai encore vu que des êtres estimables ou touchants, non des enchanteurs.

« Si je disais : j'aimerai celui qui m'apparaîtra comme Othello apparaît à Desdémone, je parlerais en folle romanesque.

« Les personnages littéraires n'appartien-

nent pas à la réalité ou du moins ils n'y sont plus littéraires. Vous avez l'âme aussi agitée qu'un homme de la Renaissance et cela n'aboutit qu'à une physionomie d'original qui amuse les uns, agace les autres et fait réfléchir votre nièce, la personne qui vous entend le mieux.

« Supérieur à mon père par le romantisme et l'intensité de sentiment, vous ne le valez ni comme constance, ni comme paix. Vous êtes de ceux qui aiment tant les fruits qu'ils secouent les arbres à outrance. Vous avez un programme, comme les jeunes filles ; et vous n'y avez oublié qu'un point : le bonheur de l'être aimé. Or, le bonheur se trouve dans l'amour et non dans la passion.

— Parbleu ! Voulez-vous faire la différence ?

— L'amour contredit et qui s'entête, s'enfièvre, délire, souffre ; la passion favorisée par les circonstances s'apaise sans s'éteindre, sourit et jouit. Or, le mariage correspond à l'amour, puisqu'il lui donne les sanctions familiales et sociales, et l'entoure de rites et de garanties. Roméo et Juliette, sans les hai-

nes familiales, Tristan et Yseult, si le roi Marke les mariait à la sortie du bateau, seraient heureux.

« Pourquoi le malheur est-il l'unique ressort de l'intérêt imaginatif ? Ce problème passe mes facultés : mais il est insensé de l'inscrire sur ses tablettes comme nécessaire. Si j'aimais Rodolphe Dangu, ne rencontrant aucun obstacle, cet amour ne prendrait pas les formes de la passion.

— Enfin, qui aimeriez-vous, puisque vous renoncez à rencontrer un être passionnant ? Je vous supplie de me signaler votre élu ? »

Stéphanette sourit.

— Si vous suiviez ce que je dis, vous ne feriez pas cette question.

— Vous êtes résignée à un mariage raisonnable. Est-il possible que vous n'ayez pas conçu une aventure, un roman, un poème ?

— J'ai souvent pensé à un être qui ne serait rien par lui-même, que jeune et beau. Je le façonnerais ; comme une fée, son filleul : il me devrait tout. Celui-là me passionnerait,

car il représenterait une œuvre. On parle du temps où les rois épousaient les bergères, j'aimerais celui où une reine eût épousé un berger. »

Claude s'arrêta net :

— « Au ton pénétré de cette antienne, je devine que vous la chantez en vous-même, depuis longtemps. Ainsi se termine l'édifice d'orgueil si haut élevé, par une figure de berger, non virgilien, mais de vrai berger, crasseux et illettré, hélas ! Il s'agit bien d'un homme rustique et non d'une académie du Poussin ! Tant d'estime de soi arrive à cette grossièreté. Voilà un beau fruit de la contemplation de soi-même : à force de vous estimer, vous vous dédiez à un paysan. »

Elle fronça le sourcil.

— Les choses de l'âme sont trop délicates, on ne doit pas les montrer. J'emploie une figure, une expression courante qui signifie seulement, que désespérant de recevoir, j'aurais du penchant à tout donner. Vous tracez une caricature et une vulgarité, en marge de

mon rêve indistinct ; je vous pénètre, oncle Claude ; vous éprouvez un dépit de séducteur à voir une fille aussi peu sensible au prestige masculin : cela vous offense, comme un affront à votre catégorie.

— Touché ! » fit-il d'une voix nette, « mais pour que vous me portiez un coup aussi droit, il faut que vous ayez été frappée vous-même par quelqu'une de mes paroles. Nos opinions expriment nos passions. Par une convention courtoise et dérisoire, cette bienséance règne parmi les hommes d'accepter comme une équation cérébrale, ce qui n'est au fond qu'une conséquence de la sensibilité. La personne passionnelle dicte ses aphorismes à l'autre spirituelle ; et une doctrine manifeste plutôt l'individu que l'abstraite recherche du vrai.

« La vie baigne de ses ondes tous les êtres, le soleil rayonne équitablement sur le monde, mais le sable ne cède pas à la lame et le rocher résiste : l'aveugle seul nie le soleil. Ainsi nous appelons vérité notre perception et nous ne mentons pas : c'est bien la vérité

réduite à notre sensation limitée, à nos organes et à leur état. Je crois à l'amour que j'ai observé et vécu ; vous rêvez d'une tendresse singulière, conçue de toute pièce, dans la rêverie provinciale. Je tiens pour l'expérience et vous préconisez votre seul sentiment. Que vaut l'affirmation d'une personnalité, en morale ?

— Mon noble oncle, vous m'entraînez hors de ma sphère : et depuis un moment je manque de grâce, par votre faute.

« Une femme, une fille surtout ne doit pas se raconter. Cet être qui a le privilège d'incarner de l'inconnu, se révélerait par une analyse froide ! Quelle pauvre façon de descendre du piédestal où l'imagination la place.

« Être de sentiment, par ma nature et aussi par mon expansion, je tombe au bas bleu, qui disserte, dès que je cesse d'être émue ou d'émouvoir.

« Oui, j'ai une philosophie, c'est-à-dire un système de sagesse, car je l'aime et je la souhaite.

« Il provient de ma manière de sentir : il se forme de mes attractions et de mes répulsions. Cela est bien féminin : dès que je le formule, votre regard perd sa couleur admirative et je vous intéresse moins, parce que nous ne sommes vibrants, tant que nous sommes, qu'à l'irréalité des êtres et des choses.

« Vous indiquez habilement un point obscur de la sensibilité. L'indéfini, l'indéterminé, le complexe attirent, parce qu'ils offrent à toute imagination un travail passionnant. La pénombre fascine mieux que l'éclatante lumière. Chaque chose vit dans ses propres éléments et l'élément de l'âme, c'est le mystère. On est une énigme ou on n'est rien. Charme de la mer, charme de la femme, résultent de leur mobilité.

« Elles fascinent parce qu'elles s'agitent, en dehors des prévisions. On se plaît au calme marin par réflexion sur son instabilité. On aime un être souriant à condition qu'on suppose ce sourire accidentel. Or, je suis monotone en mes manifestations.

« Aux rares fêtes où je parais, je ne produis

pas un effet immédiat : je plais par des considérations moyennes : on ne dit pas la belle mademoiselle Rainvilliers ; on dit « Mademoiselle Rainvilliers est bien », il y a un abîme entre les deux jugements.

« Supposez que je me laisse aller à la spontanéité...

— Vous n'en avez pas ; intentionnelle en vos silences comme en vos propos, vous délibérez toujours, et si gravement...

Elle fit un mouvement d'impatience.

— On corrige sa nature, on ne la change pas. Le ciel m'a faite vierge sage et je porte une lampe pleine, d'où pas une goutte n'est encore tombée ; je la porte avec une extrême attention, et cette prudence est-elle de l'orgueil, quand j'avoue un continuel travail intérieur, pour ne pas disconvenir à mon idéal ?

— Vos répliques prouvent l'intelligence et non que vous avez raison, vous m'opposerez indéfiniment des considérations ingénieuses, sans modifier mon jugement. Prenons le terre à terre de la thèse, venons à la circonstance.

« Rodolphe Dangu n'est ni un berger dont le perfectionnement vous promette des joies de fée, ni un homme supérieur qui vous puisse subjuguer ; il n'entre ni dans l'une, ni dans l'autre de vos catégories, et vous le laissez souffrir inutilement. Car il souffre ! cela est visible.

— Il souffrirait davantage d'une négative formelle.

« Cette négative, je ne puis la prononcer ; elle équivaudrait à coiffer Sainte-Catherine.

— Il n'y a pas que Rodolphe Dangu, au monde ?

— Entre l'homme fascinant et le berger fasciné, il n'existe que la catégorie qui s'honore de Dangu : il représente l'époux probable, possible, même souhaitable. On ne dirait pas « le beau Rodolphe », mais de l'avis unanime : « Rodolphe est bien ».

— Comme vous !

— Comme moi, extérieurement ! Au moral, cela change et je ne le trouve pas assez développé : je ne l'aimerai jamais. Quelle part de

respect entre dans l'amour ? Ne vaut-il mieux pas être le poème vivant de son époux, que de le voir en rêver, en chercher d'autres, en dehors de vous ? Ah ! je donnerais mes deux mains à baiser à celui qui me définirait l'amour et sa composition !

— Donnez, » fit plaisamment Claude, « l'amour c'est l'infini réalisé par l'union des âmes.

— L'infini réalisé ! Vous n'aurez pas mes mains. Je ne retiens que le terme d'union.

« Unir, c'est rapprocher des choses ou des êtres propres à se combiner. Pourquoi donc faudrait-il que l'un fût grand et l'autre petit, ou que la raison d'aimer fût ici simple et là transcendantale, et qu'il y ait d'autre type que le ver de terre et l'étoile.

— Ah ! » s'écria Claude, « vous chassez le berger maintenant.

— Non, le berger correspond à un rêve : et sur le terrain réel, je cherche les termes de l'union ; et je ne vois pas parmi eux la disproportion.

« Suivant un adage, l'amour fait des égaux, c'est son premier effet, ainsi le supérieur abdique et l'autre s'élève.

« L'amour se réalise par la profondeur de l'union, par sa force, par sa plénitude.

— Et vous pensez donner, sans recevoir !

Elle rêva un instant, et puis :

— Ces termes, donner et recevoir, ne s'interposent-ils pas dans la vie sentimentale ? Le chat que je rends parfaitement heureux me donne son ronron ; il chante sa gratitude et je ressens un plaisir fréquent au spectacle de cette félicité animale qui est mon ouvrage et je lui suis reconnaissante de me donner l'occasion de jouer à la Providence.

« Sauver, guérir, sont des verbes qui affirment notre personnalité lorsqu'on les met au présent. Or, donner le bonheur à un autre, se sentir son horizon, l'axe de son activité, n'est-ce donc rien, ou plutôt n'est-ce pas tout ? »

Claude ricana :

— Par les cornes du diable ! Rares sont

les demoiselles qui se préparent, en de telles cogitations, à emparadiser leur futur ! Elles se préoccupent plutôt de ce qu'elles tireront égoïstement du mariage. Ah! si Rodolphe Dangu vous entendait...

— Ce serait pour son malheur d'époux. La vraie délicatesse laisse croire à l'être choisi, qu'on ne se manifeste ainsi, que sous son inspiration, et qu'il crée par ses mérites, cette gentillesse. »

Claude murmura quelque chose d'indistinct. La succession des idées, chez sa nièce, le déroutait. Un tel dédain de l'homme et un tel vœu de se dévouer s'accordaient mal. Cependant, ces deux idées concouraient ensemble, l'une expressive de l'orgueil démesuré de la jeune fille, l'autre, conséquente de sa notion du devoir.

— Il ne me déplaît pas, mon cher oncle, de vous paraître très différente des autres, mais votre désapprobation me gêne : et je la perçois sous vos formules affectueuses. Parlez net : vous me blâmez tacitement. »

Claude fit une sorte de grimace :

— Où trouver des mitaines suffisantes pour toucher à votre for intérieur, ma nièce? Chacun ne comprend que lui-même, dans autrui, et plus vous vous confessez, moins j'entends vos paroles. Le mariage se résout par amour ou par devoir. Vous renoncez à aimer, par avance et en thèse; et vous cherchez votre satisfaction dans une augmentation du devoir : cela contredit à votre âge comme à mon expérience. Une jeune fille espère et cherche ou attend un homme aimable, c'est-à-dire capable de lui inspirer ce que vous accordez d'avance et par théorie. »

Les sourcils de Stéphanette se froncèrent d'entêtement :

— Pour agir, il y a des règles et je ne m'en écarterai pas : pour sentir, la question change, et je ne peux devenir une autre et quitter ma personnalité, comme une robe. Quand on avoue sa secrète pensée, on ne la produit pas comme excellente, mais comme sienne. Je ne crois pas rencontrer ma moitié de poire,

et je me prépare à faire seule le difficile travail de l'adaptation, afin de n'ètre point déçue.

— La belle résolution ! De l'indignité de l'homme, vous concluez à prendre le plus indigne.

— Non pas : je préfère seulement un être rudimentaire qu'un autre corrompu, sans éducation que mal élevé, et non évolué que médiocre. Le berger, dans ma bouche, signifie au contraire le jeune homme à l'état pur, et par conséquent, apte à recevoir et à garder une impulsion.

— Ce n'est pas de votre âge, Phanette, de songer à faire de l'éducation et de la direction, et qui n'a pas les idées de son âge... vous savez le proverbe... de son âge a tous les malheurs. »

Chez Claude, le sens de la vie, aiguisé par les passions, protestait contre les réserves de Mlle Rainvilliers. Il devinait le danger de cette incroyable infatuation, à laquelle il avait apporté involontairement la renaissante occasion de s'affirmer.

Ces causeries, où l'oncle, malgré lui, laissait percer son pied fourchu de diable vieilli et impénitent, et où la nièce, sûre de l'indulgence, voire de l'approbation, se risquait à proférer hardiment ses bizarres idées ; cet échange de propos subversifs et de conceptions fantasques ; ce commerce d'idées sans méthode, ces confidences d'une jeune fille qui raisonnait ses cogitations et les échangeait avec les remarques d'un ex-viveur, étaient détestables au point de vue de la santé morale.

Ce n'est jamais impunément que l'on profère des paradoxes ; et une fausse conception contient le germe d'un péché ou du moins un principe de désordre.

III

Paradoxes de sentiment

Pour l'individu, il n'y a rien de plus décisif que son sentiment. Ces deux termes que chacun entend « malheur et bonheur » ne sont que des questions sentimentales.

L'ancien officier de marine restait désorienté, après les confidences de Stéphanette, malgré son expérience et ses prétentions de psychologue ; Rodolphe Dangu se désolait devant une attitude également éloignée de l'indifférence et de l'inclination. En vain, après l'avoir quittée, passait-il des heures à se remémorer ses airs, ses intonations, et à chercher le sous-entendu possible des expressions, il ne démêlait pas le sentiment de la jeune fille. Plaisait-il? Gracieusement accueilli,

comme un ami de la maison, traité sur le pied de la plus courtoise intimité, il ignorait quel jugement Mlle Rainvilliers portait sur lui, après des mois, ainsi qu'au premier instant. Une intuition confuse de la réalité l'empêchait de provoquer une décision. Il résolut d'attendre douloureusement que cette âme mystérieuse se laissât lire ; il espéra dans la constance de son hommage. Du moins, sans rival, il ne voyait aucune coquetterie chez celle qu'il contemplait, en une interrogation perpétuelle.

Les parents se modelaient sur Stéphanette, bienveillants sans affirmer ni agrément, ni ennui de cette recherche. Rodolphe comprenait leur état d'âme. Égoïstes par affection, ils tendaient à conserver, le plus longtemps possible, auprès d'eux, le rejeton chéri et béni qui emporterait, en disparaissant, la chaleur et la lumière de leur vie familiale.

Il n'était pas refusé : là se bornait son succès.

Aucun autre prétendant ne troublait la paix ; et la patience nerveuse nécessaire à une situation si ambiguë, il la trouvait dans son tem-

pérament. Que de fois il tenta de provoquer un éclaircissement, mais de façon si timide et avec quelles craintes de briser le faible lien qui le liait à cette fiancée, qui n'était telle que dans son propre désir ! Il restait anxieux, après les longues causeries.

— Il y a deux façons de plaire, » lui disait-il un jour. « La première agit par ses propres forces et sans efforts. Un être convient à l'autre. Ce sont les deux moitiés de poire de l'adage. Cela a lieu d'un coup, par convenance secrète. La seconde exige beaucoup d'application : l'un doit se modeler sur l'autre : une moitié de la poire se trouve imparfaite à l'adaptation. Cette rencontre, moins heureuse, impose au seul épris une divination de ce qu'il convient de modifier en lui ; et, souvent, la bonne volonté échoue, malgré son zèle, par défaut d'intuition. Ainsi... »

Il s'arrêtait, tremblant qu'une réplique faussât sa situation, déjà si pénible. Point embarrassée, elle acceptait la discussion.

— Se reconnaître, en se voyant, est le plus

beau des prologues : mais toute chose humaine entraîne son poids de douleur ; et, à interroger l'art, ceux qui jouirent de cette joie initiale la payèrent ensuite par des mécomptes, nés des circonstances, sinon d'eux-mêmes. Les affections, qui se forment lentement et progressives, atteignent une fermeté qui assure l'avenir. Nul ne choisit sa destinée ! Nous nous agitons pour un résultat fatal.

— Fatal ?

— Fatal ou normal, n'est-ce pas la même chose ? La pierre qui tombe suit une loi dans sa chute. Nous appelons fatalité ce qui survient contradictoirement à nos prévisions ; et que valent-elles ? Les mouvements de la sensibilité sont aussi imprévus que les états du ciel. J'ai remarqué, dans cette ville qui subit la mobilité atmosphérique du voisinage marin, la ressemblance de la vie et du temps. On ne sait guère, si le soleil du matin ne s'obscurcira pas à midi, ou si l'aube mouillée ne précède pas une journée sereine. Nos vœux s'obstinent, à travers les hostilités de l'homme et

des choses, et parfois, ainsi, se réalisent.

— Vous êtes pour les obstinés, mademoiselle ?

— Ils ont quelque espoir d'obtenir ce qu'ils désirent : car les circonstances changent et les sentiments aussi. D'une période à l'autre, les modifications sont certaines et il y a, à peu près, autant de chance pour qu'elles soient favorables qu'adverses. Le vent, qui souffle faible ou fort, tantôt d'un point, tantôt de l'autre, nous représente la vie qui nous porte vers la haute mer ou nous pousse vers la terre, tour à tour.

— L'image est juste, mademoiselle. Que fera celui qui veut voguer vers un but et qu'entoure le calme plat ? Il attendra, n'est-ce pas, qu'une brise se lève. »

Elle ne répondit que d'un signe de tête évasif.

La contenance n'éclairait nullement de semblables propos.

Un soir, Rodolphe quitta la maison des Rainvilliers, en même temps que l'oncle

Claude et, à peine la grille refermée, il s'enhardit, sous la pression de sa longue incertitude.

— Monsieur, je ne vous suis pas sympathique ! Vous n'avez pas de mésestime pour moi : là s'arrête votre bienveillance. Heureusement il existe entre nous un contact : nous aimons tous deux, vous en parent enthousiaste et moi, en soupirant enthousiaste aussi, M[lle] Stéphanette. Son bonheur est un vœu commun : je puis donc, sans indiscrétion, vous demander un avis ? »

Claude écouta, avec quelques mouvements de protestation polie, pour éviter les paroles.

— Ai-je quelque espoir d'être agréé de votre nièce ? »

Il dit la phrase avec effort, la bouche sèche et contractée.

Rondement, l'officier répondit, en frappant le pavé de sa canne :

— Je n'en sais rien ! Et ne croyez pas que ce soit là une manière de me débarrasser de vous ? Non. Je n'en sais vraiment rien ! Si

vous me demandiez : « Me trouvez-vous digne de Stéphanette ou propre à faire son bonheur ? » je vous répondrais négativement. Là-dessus, mon opinion est faite. Quant à préjuger de vos chances, cela dépasse mes facultés. Ma nièce ne ressemble qu'à elle-même ; et moi qui ai vu des femmes de toutes les couleurs sous les cieux les plus divers, j'avoue que mon expérience tombe en défaut, devant elle, au même point que votre ingénuité ! Je n'en sais rien !

— J'espérais connaître quelques réflexions de votre nièce...

— Eh ! monsieur ! Trahirais-je sa confidence, si elle m'en faisait ?

M. Dangu baissa la tête.

— Ne lui parlez pas de ma démarche, si avouable qu'elle soit.

— Vous vous estimez très malheureux, jeune homme ?

— Oui ! » fit-il simplement. « Mlle Rainvilliers me paraît unique au monde. Si je ne l'obtiens pas, je croirai avoir manqué ma vie :

les autres jeunes filles ne m'inspireront jamais l'espèce d'attraction dévotieuse que je ressens. Le charme s'allie si bien, en elle, à la raison, qu'on serait en droit de s'estimer, dès qu'on lui plairait.

— Ceci n'est pas mal exprimé, jeune homme Vous mesurez la distance qui existe entre elle et vous, et combien une telle conquête serait glorieuse ? »

Par besoin de s'expliquer, l'amoureux se mit à se confesser, oubliant l'hostilité de l'écouteur :

— Voir Mlle Rainvilliers et vouloir sa main, ce fut une seule et même chose ; et me basant sur ma fortune et ma réputation, je crus être agréé tout de suite. Comme parti et au sens ordinaire des parents, je présente assez d'avantages, au sens général des jeunes filles, je pouvais me targuer ainsi.

« Je fus bien étonné de trouver une famille impersonnelle, ayant visiblement abdiqué autorité et même influence : je découvris qu'il fallait plaire.

« Plaire ! Quel problème pour un homme qui n'a jamais envisagé le mariage que dans sa notion la plus... dirai-je, bourgeoise ? quoique je n'attache à ce mot qu'un sens antithétique à celui de l'amour livresque.

« Les qualités bourgeoises manquent aux héros de roman : rares sont les occasions d'héroïsme ; et la constance, l'aménité, l'esprit pacifique et dévoué appartiennent à toutes les heures.

« Vous, monsieur, qui connaissez la vie et qui avez dû l'aimer, accordez-moi que les conditions bourgeoises présentent le meilleur cadre aux amoureux. Se cacher pour se voir et forcément se séparer malgré soi, craindre pour l'être aimé, craindre pour soi-même, autant d'impressions qui usurpent dans l'âme la place de l'amour. Deux amants sincères ne rêvent que le tête-à-tête ininterrompu, introublé : et la vie bourgeoise, par la paix qu'elle comporte, assure à la passion sa meilleure forme. »

Claude s'arrèta et brusquement :

— Tenez-vous à ce que j'oppose une thèse à la vôtre? A quoi bon ? Vous êtes du Havre ; je suis de partout et de nulle part, j'ai fait le tour du monde autant de fois que vous le voyage de Paris. Nos mentalités diffèrent trop l'un de l'autre. Revenez à ma nièce ; vous avez cru qu'il suffisait de la demander à ses parents ? »

Il ricana en choisissant un cigare.

La place dormait, éclaboussée à quelques endroits par les vitres lumineuses des cafés ; un chien pleurait à une porte et des rues latérales, un chant hoqueté de gens de mer en goguette, venait avec le vent.

— Je vois, » dit Rodolphe, « que je ne vaincrai pas votre hostilité. Vous ne m'agréez pas ? »

'Claude alluma son cigare et dans la première bouffée :

— Vous êtes un bon jeune homme riche : mais je ne vois pas en vous le digne compagnon de Stéphanette, pas plus que je ne le verrais en moi — pour d'autres raisons. Vous

ètes un bon parti pour toute jeune fille, sauf pour elle. »

L'admiration l'emporta sur l'intérêt.

— N'est-ce pas qu'elle est incomparable ! s'écria-t-il.

— Voilà la première parole sensée que vous prononcez, jeune homme, et elle éclaire l'obscurité qui vous gêne si fort.

« Épouser, n'est-ce pas comparer, s'égaler. Or, elle est incomparable, ne l'oublions plus. »

— Pensez-vous qu'elle ne doive pas se marier ?

— Sur ce point, j'ai osé la questionner et elle m'a répondu qu'elle était disposée au sacrement.

— Il reste à lui plaire : ce qui m'est impossible ; je ne découvre pas ce qu'il conviendrait de faire.

— Jeune homme, on plaît, par effet naturel, et non par des soins.

— Cependant, celui qui ne possède que des qualités de fonds ne les mettra en valeur que par la suite des jours. L'égalité d'humeur,

la délicatesse des procédés, la douceur du caractère, la volonté d'obéir à autrui se manifestent lentement.

« Si Mlle Rainvilliers comparait la gravité de mes sentiments et leur sûreté avec l'étourderie ou l'égoïsme des autres jeunes gens, elle accorderait quelque attention à mon hommage. Je ne suis pas digne d'elle : du moins je suis humble, supportant l'incertitude sans plainte et l'indifférence même, sans oser murmurer.

— Ah ! vous me la baillez bonne ! Si vous étiez autrement, vous seriez éconduit déjà !

Rodolphe baissa la tête.

— Cela est vrai ! » avoua-t-il accablé.

Il salua vite et s'en alla pour être seul avec ses pensées.

Claude, demeuré en place, regarda le jeune homme s'éloigner d'un pas qui fuyait, sans éprouver de pitié pour un tel désarroi. Pourquoi les honnêtes petits jeunes gens convoitaient-ils les phénix ? Folie que cet infatué désir ! Puis, en tournant les talons pour ren-

trer chez lui, le sort de sa bien-aimée nièce se posa comme un problème insoluble ?

Il savait le danger qu'enferment les hommes séducteurs.

En se souvenant, il se revoyait capable de troubler l'âme de Stéphanette, et cette idée le berça délicieusement.

Après cette prise d'encens offerte par lui-même, il s'éleva à des considérations impersonnelles et plus généreuses. Lui qui se jugeait digne d'une Stéphanette, eût-il été un bon mari, fidèle et doux ? Il reconnut son impropriété au rôle d'époux. Ardent, capable d'exploits, il avait, dans son passé, des actes de chevalerie, mais de chevalerie errante. Nulle n'avait fixé sa personnalité changeante et en se jugeant, il découvrit le mérite de Dangu, et combien ce jeune homme qu'il dédaignait valait, en somme, mieux que lui, devant le sacrement.

En marchant, sur le port enveloppé de brume où des amas prenaient des formes indistinctes et fantastiques, l'officier retournait,

en tous sens, deux idées qui ne s'accommodaient point : l'incomparabilité de Stéphanette, et la rencontre du digne époux.

Il monologuait, en fumant :

« Aurais-je aimé Stéphanette, la rencontrant pendant ma jeunesse ? Non, je dois me l'avouer. Il a fallu trente ans de déception et d'expériences sans résultat, pour me préparer à ressentir le charme d'un être pur ? Lui aurais-je offert le bonheur ? Encore non ; le besoin de variété, même pour le pire, m'a dominé jusqu'au jour où j'ai cessé de vivre sur la portée passionnelle.

« Le bois dont on fait les bons maris est autrement précieux et meilleur à l'usage.

« Si je rencontrais mon semblable auprès de Stéphanette, je l'écarterais. Pourquoi donc suis-je hostile à Dangu ? Injuste inimitié que la mienne ! »

Il rentra chez lui, en se morigénant ; ce qui était rare.

IV

L'homme de mer

C'est la conséquence de la civilisation que nous ne voyons rien directement : les impressions nous arrivent colorées par les siècles, les lectures ; et le tableau s'interpose sans cesse entre notre œil et le paysage.

— Le beau gars ! » fit à mi-voix Rainvilliers, en montrant à sa fille un marin qui contemplait le large.

C'était un grand garçon robuste, sans lourdeur. Les bras croisés sur son maillot de laine bleue, il ne vit pas les promeneurs.

La longue jetée, solitaire à l'approche de midi, s'étendait monotone et grise ; et dans la clarté, le marin se détachait en figure de tableau.

Il y avait du wiking ou du pirate normand dans cet être d'une force tranquille et qui rêvait, inconscient de sa beauté figurative.

L'ancien officier avait conservé un penchant pour les hommes de mer, catégorie si différente du soldat et du terrien ; il se souvenait, avec un attendrissement de ses marins, dont il avait été aimé, pour sa paternelle équité.

— Voilà un exemplaire de cette belle race normande qui disparaît ? Mets à ce simple gars une armure, un costume ancien et tu auras un de ces aventuriers qui, partis mercenaires, abordèrent quelque part où ils devinrent ducs ou podestats. »

Rainvilliers détestait la noblesse ; autrefois il avait souffert de compétitions où le blason l'emportait sur les mérites et à chaque occasion il attaquait le préjugé de l'hérédité.

— La naissance ! Je ne suis pas gentilhomme et cependant, les pimbèches de Fécamp disent que tu parais née. Ce garçon, lui, n'est pas le fruit d'une faute armoriée : vois son allure ! La naissance ! Une couleur toute faite

qui dispense de chercher des tons particuliers. Manier émaux et fourrures, charges, supports et devises, cela fournit des pages aux romanciers ! »

Il fut interrompu par le salut de l'archiprêtre, un vieillard replet, au bon visage.

Après l'échange de paroles confuses sur la santé et le temps, l'ecclésiastique se dirigéa vers un banc en hémicycle.

— Mes jambes me trahissent, cher monsieur Rainvilliers. Ah ! La goutte ne devrait pas être une maladie de clerc ! Enfin, on ne choisit pas sa croix. »

Ils s'assirent et tandis que Rainvilliers écoutait les doléances sacerdotales sur les malheurs du temps, Stéphanette regarda le marin qui se trouvait à une dizaine de mètres, toujours immobile, comme s'il guettait une voile à l'horizon.

C'était vrai que le gars eût posé heureusement pour un jeune Rollon. Stéphanette ne le quitta plus des yeux, incitée par les paroles de son père à étudier ce morutier

qui ressemblait à un héros d'autrefois.

Elle qui éprouvait du déplaisir aux manières, à la fois convenues et familières, de l'homme actuel, au costume étriqué, au geste maniaque ou trop court, fut frappée par la noblesse inconsciente du marin. Celui-ci ignorait qu'on le regardât ; ses prunelles couleur d'eau ne quittaient pas la mer. Un souvenir ou une espérance mettait un sourire sous sa moustache blonde, et sa tranquillité respirait cette hardiesse des Jason et des Thésée au repos, où la force sommeille affirmée par son silence, comme le calme des fauves.

L'aurait-elle remarqué, d'elle-même, si son père ne le lui avait pas signalé, pour illustrer une chère théorie ? Pourquoi son attention se fixait-elle, de plus en plus vive, sur cet inconnu vulgaire ? Pourquoi le comparait-elle à Rodolphe Dangu si ganté, si correct, et si quelconque ?

— On a déclaré la guerre au Christ ; et en lui, à tous les sentiments chrétiens ! Oh ! ce n'est plus une lutte entre les faux dieux et

le vrai; c'est le combat sacrilège de l'homme contre son créateur. L'an deux mil !... » s'exclama l'archiprêtre.

Rainvilliers poussait un petit caillou du bout de sa canne.

— Oui, on met le cap sur l'inconnu. La caravelle qui porta Colomb n'est pas plus démodée, impossible, absurde, que la nef idéale de l'Église.

« Ce qui fut ne renaîtra pas! Et cependant l'humanité vit de vérité. Quelle sera celle de demain ? Ce marin qui flâne ne sait pas qu'il évoque de grands souvenirs, il représente pour l'imagination le revenant d'une race illustre et puissante. Les modernes feront aussi les œuvres de Dieu, sous d'autres formes : car le progrès n'est que le nom nouveau de la tradition. »

La jeune fille n'entendit pas, tellement sa contemplation devenait profonde. Certaine de n'être surprise, ni par le matelot qui regardait la mer sans distraction, ni par son père tourné vers l'ecclésiastique, elle s'aban-

donna à la curiosité, comme elle eût fait, en face d'une œuvre d'art!

L'homme de mer se campait à la manière des figures de Signorelli si fermement agrafées au sol. Elle ne réfléchit pas que l'immobilité favorisait le beau gars et qu'au moindre mouvement la vulgarité eût apparue; ni que les mots, prononcés par cette bouche fière et fine, eussent détruit le charme de l'aspect. Elle se sentit subjuguée par l'image vivante. La distance sociale n'arrêta pas l'essor de son imagination : ce marin lui parut le plus digne de ceux qu'elle avait vus, le plus semblable à son désir.

Elle imagina, tout de suite, un roman où une jeune fille bien née éduquait et transformait ce fils de la mer et l'élevait jusqu'à elle. Un changement de costume : et le pêcheur, devenu un monsieur, répondait aux exigences de la situation. Sur cette pente absurde, son esprit dévala avec une vitesse effarante : le grand bon sens d'antan et sa mesure si habituelle furent abolis, tout d'un

coup. La rencontre de hasard s'élevait à l'événement providentiel, elle reconnut l'élu dans cet homme dont elle n'avait pas rencontré les yeux.

Shakespeare, en une de ses féeries délicieuses, peint Titania, enguirlandant de roses la tête de Bottom. Cela se passe entre génie et fée, et Obéron se venge en enchanteur des humeurs de son épouse ; cette aberration que le théâtre présente à l'état plastique, peut se manifester animiquement, car l'imagination, cette Titania plus fantastique que l'autre, se plaît aux pires divagations. Les philtres employés dans les fables servent à matérialiser l'inquiétante faculté, de notre cerveau, de générer, autour du réel, un halo mystérieux, qui en change l'apparence et le fait ressembler à notre propre conception.

Mlle Rainvilliers, après quelques instants, vit un être idéal dans ce gars, que l'atmosphère marine favorisait étrangement.

Il y a quelque injustice à vouloir que la femme ne soit sensible qu'à l'excellence inté-

rieure et qu'elle résiste victorieusement à la beauté, alors que les plus nobles, parmi les hommes de la fiction, s'éprennent d'un visage, de traits extérieurs, sans rien perdre de leur prestige. La vertu ne procède pas d'une sorte d'insensibilité : elle se manifeste dans la résistance opposée à un vertige. Nous savons, par la vie des saints, que la tentation fut aussi forte que leur âme : cette proportion entre le péril et la résistance commente le mérite des plus grands.

Mlle Rainvilliers avait peu rêvé au prince charmant, qui paraît et qui plaît d'un coup, sans mérite que d'être lui-même. Absorbée dans le culte d'elle-mème, inlassable à dénombrer et à exalter ses propres mérites, confite en une dévotion où elle célébrait son propre rite, elle se trouva sans défense, à l'instant où une impression forte l'arrachait à son culte du moi. Cette impression, elle la recevait inopinément, sur la jetée de Fécamp. Elle s'y abandonna sans soupçonner le danger de ces minutes romanesques et quelle

ombre opprimante, elles projetteraient sur sa vie.

Trop pure pour s'émouvoir autrement qu'en imaginative, elle vit le marin, non pas tel qu'il était en réalité, mais tel qu'il deviendrait, après les opérations féeriques. De ce primitif, elle eût tiré un homme exceptionnel, en le civilisant.

Le mélomane qui entend monter, dans l'air de la rue, une voix sans culture, mais prodigieuse, ressent à peu près le même effet. Il évoque l'avenir où de longs et méthodiques exercices amèneront le bel organe à sa pleine splendeur. Elle se figurait le beau cavalier, fier et doux, que serait ce pêcheur, une fois dégrossi, croyant, en son inexpérience, à ces transformations de théâtre qui ne sont vraies que chez la femme, dont la mutabilité est indéfinie.

Rainvilliers et l'archiprêtre s'entretenaient des faits locaux et ne s'étonnèrent pas que Stéphanette, distraite, fût silencieuse. Ni l'un, ni l'autre, n'aurait supposé le trouble

ou plutôt l'hallucination de la jeune fille, assise à côté d'eux. Car, c'était une hallucination que de voir un époux dans ce jeune pêcheur, et la plus petite circonstance aurait suffi à rompre le mauvais enchantement ; une courte pipe sortie de la poche, une démarche qui garde sur la terre le mouvement du tillac, une façon grossière d'éructation.

Il restait immobile et, immobile, il légitimait la remarque de Rainvilliers : il était sentimentalement beau.

Par quelle inconséquence, veut-on que la femme cultivée reste insensible à l'aspect esthétique, alors que les arts, avec leurs prestiges si puissants, lui suggèrent sans cesse que la beauté l'emporte sur les autres manifestations : et pourquoi s'étonnerait-on qu'une jeune fille soit frappée d'une belle apparence, et préfère l'être, qui ressemble au personnage des poèmes et des opéras, à ce jeune homme de son monde qui ne lui présente que le reflet des choses coutumières et neutres.

Quand Rainvilliers et le prêtre se levèrent, Stéphanette les suivit sans détourner la tête ; et cependant elle emportait en son cœur l'image de ce gars, contemplé par hasard et qui, désormais, illustrerait de désir et de douleur ses plus intimes pensées.

Il en est des passions comme des maladies, leurs germes flottent pour ainsi dire dans l'atmosphère et, suivant que nous sommes à l'état de défense ou de faiblesse, nous leur résistons ou nous en sommes contaminés.

Le jeu des circonstances extérieures ne décide pas des événements moraux ; il se produit, suivant notre état animique.

Stéphanette n'eût pas jeté un regard en arrière, esclave de la convenance ; mais en remontant la longue rue qui va de la mer à la route de Valmont, elle voyait toujours l'homme de mer, les bras croisés sur son maillot de laine, qui ressemblait à un héros d'autrefois.

V

La Hantise

La réalité est un terme décevant : il n'y a de réel que notre sensibilité, si bizarre soit-elle.

A peine fût-on à table, que Mme Rainvilliers remarqua l'air absent de sa fille ; elle interrogea son mari du regard et, avec la soudaineté du sentiment maternel, s'alarma.

— Phanette, tu as un air tout drôle ? Es-tu malade ? Es-tu contrariée ?

— Mais non, maman... J'ai un peu de migraine.

Elle reprit son silence.

Il se passait en elle un phénomène si extraordinaire, qu'elle oubliait la réalité. Une

force invincible la contraignait à fixer sa pensée sur le marin, contemplé une heure auparavant : littéralement fascinée par ce souvenir, elle n'était plus maîtresse de sa contenance.

Elle essaya de parler, péniblement.

— Père, que te disait donc l'archiprêtre ?

— Tu ne l'as donc pas entendu gémir sur la disgrâce de ce temps... Tu avais l'air singulièrement distraite... A quoi pensais-tu ? »

Elle eut un soubresaut à cette question et pâlit. A quoi elle pensait, grands dieux, pendant le colloque de son père avec le prêtre ? A faire asseoir un homme de mer à cette même table, à la place de Dangu, invité ce matin-là, et qui échangeait avec Mme Rainvilliers des clins d'yeux d'inquiétude et d'étonnement.

Une parole de hasard et sans intention éveille des résonances profondes dans celui qui l'écoute, si elle correspond à ses sentiments secrets. A quoi pensait-elle sur la jetée ? Certes, nul au monde ne le saurait !

A l'impossible, à l'absurde, à la pire peine qu'elle pût donner à ses parents !

A quoi pensait-elle ? Vraiment, elle ne pensait plus. Une seule idée plus forte que son jugement l'accablait, comme l'aventure des songes où l'on marche dans des voies sans issues, où on se perd dans les labyrinthes.

Il lui restait seulement assez de lucidité pour apprécier la gravité de son état.

D'ordinaire, les effets d'une congestion imaginative suivent une marche croissante et s'intensifient peu à peu : elle avait été frappée, comme dans les légendes, par un maléfice.

Sa nouvelle physionomie alarma tout de suite l'entourage, elle rompait brusquement avec son habitude d'être attentive à tout et courtoise à chacun.

Dangu ne mangea pas : une intuition confuse lui souffla que la bien-aimée s'éloignait encore davantage de lui. Il souffrit préventivement de cette métamorphose où l'œil se vitrait, où la bouche restait bée, où le geste tâtonnait, dans une demi-inconscience.

Le déjeuner fut court et si triste, que personne ne parlait, quand on apporta le café.

— Pourquoi Claude ne vient-il pas ? » fit Rainvilliers, escomptant déjà son intimité avec Phanette pour percer ce mystère aussi subit, qu'une brume marine. Il pensa à cette tombée de vapeur des calmes plats où le vaisseau s'enveloppe de ouate et où il faut se guider au compas.

Tout disparaît, le ciel et l'eau, l'horizon, on croit naviguer sur une mer blanche et morte, à travers une buée fantômatique. Il compara la torpeur de Stéphanette à ce phénomène ; et tandis qu'elle quittait la salle à manger, les parents et le prétendant se regardèrent d'une façon si interrogative, que chacun sentit son inquiétude croître et devenir lancinante.

— Que peut-il lui être arrivé ? » faisait Rainvilliers. « Voilà une enfant qui sort avec moi, gaie, vive. Nous allons chez le tapissier où elle choisit à sa guise : elle a même plaisanté sur un modèle modern style. En sortant de

la boutique, nous poussons jusqu'à la jetée : la rencontre de l'archiprêtre n'a rien d'hallucinant. On s'assied, on cause, ou plutôt je cause avec le vieux prêtre ; et à peine rentrée, à peine à table, ma fille est muette, aveugle, l'esprit perdu. Elle ne peut s'exprimer, elle regarde sans voir. Que s'est-il donc passé ?

La mère renchérit sur l'étrangeté du cas.

— Monsieur, » dit-elle à Dangu, « je puis dire que ma fille n'a jamais eu ni humeur, ni vapeur, même petite ; ce fut une Minerve pour la sagesse et à mesure qu'elle grandit, elle appliqua sa volonté et son intelligence à être parfaitement égale en toute circonstance, sans bouderie et surtout sans crises, ni de tristesse ni de nervosité. Son père et moi seuls, pouvons témoigner de la sérénité de Phanette.

— Moi, qui ne connais Mlle Rainvilliers que depuis quelques mois, je suis si habitué à cette sérénité que je crois inhérente à sa nature, que mon cœur s'est serré quand je l'ai vue, sans regard, sans voix, comme magnétisée.

Ce n'est peut-être qu'un trouble physique et qui va disparaître ! »

Mme Rainvilliers s'assit, les jambes vacillantes.

— Ah ! nous sommes d'étranges parents. Je brûle d'aller la rejoindre dans sa chambre, de l'interroger, et je n'ose pas... Et toi aussi », elle se tourna vers son mari, « tu n'oses pas la questionner ?

— Ma chère ? A quoi bon ? Si Phanette se résigne à nous faire de la peine, elle cède à quelque chose de plus fort qu'elle.

— Quelque chose de plus fort qu'elle ? » Quoi ? » demanda la mère.

On se tut, et chacun mesura, par son anxiété, à quel point la jeune fille leur était chère.

L'arrivée de Claude fut accueillie par des soupirs de soulagement.

— On t'attend avec une impatience fébrile et justement, ce jour-là, tu viens tard,

— Pourquoi m'attend-on ?

— Il est arrivé quelque chose à Phanette.

— Hein ? » fit l'oncle, subitement pâle.

— Oh ! rien de grave, elle est toute chose, absente, elle nous voit à peine et ne peut parler.

— Où est-elle ? » dit Claude.

— Dans sa chambre, sans doute. »

Il sortit sans autre parole et monta à l'étage.

Dans la salle à manger, on entendit le tic-tac de l'horloge : nul ne parlait et les minutes parurent longues et lentes. Le silence acheva d'exaspérer ces sollicitudes qui se multipliaient l'une par l'autre ; quand on entendit les pas de Claude, d'un même mouvement, ils se jetèrent vers la porte.

— Eh bien ! elle a mal à la tête ! Voilà tout.

Dangu ne se rassura pas sur ce mot, mais Rainvilliers l'acceptait.

— En somme, rien de plus vraisemblable. Il n'y a qu'à la laisser se reposer.

— Allons fumer », dit Claude à Dangu.

Une fois au jardin, l'oncle regarda l'amoureux.

— Mon jeune ami, j'ai rassuré mon frère ;

je voudrais me rassurer moi-même. Étant plus vivement intéressé qu'aucun de nous, peut-être avez-vous été plus clairvoyant ? Avez-vous remarqué, ces temps-ci, quelque différence de pensée, de paroles, de manières, chez Phanette ? Comme vous la regardez constamment, vous pouvez avoir saisi quelque nuance ?

— Aucune. Mlle Rainvilliers était changée en se mettant à table : mais rien, absolument rien d'antérieur n'annonçait ce changement.

— A défaut d'observation, l'intuition ne vous dit-elle rien ?

— Rien de bon, ni pour elle, ni pour moi.

— Que croyez-vous, jeune homme ?

— Aucun mot ne précisera ma pensée qui flotte ; cette pensée est tout à fait triste.

Claude secoua la tête.

— Bah ! Nous nous laissons aller à des puérilités de tendresse pour une migraine. Car tout ce qui n'est pas moral est physique et, moralement, je connais ma nièce. C'est un lac profond et pur, sans vase au fond et

qui ne reflète que les nobles aspects de la vie.

« D'autre part, son état ne peut être morbide.

— Une préoccupation emplit son âme », interrompit Dangu, « elle ne l'avait pas hier : voilà ce que je puis discerner. »

Claude se mit à disserter.

— Vous ne connaissez pas les femmes, monsieur Dangu ! Leur aspect change aussi magiquement que celui de la mer et s'assombrit ou se rassérène avec le même imprévu. Nous autres, hommes, nous raisonnons nos impressions : elles cèdent aux leurs, mais pour moins de temps. Nous sommes profonds dans nos agitations, elles sont superficielles en tout, même les plus nobles. En elles, le vent souffle, fantaisiste, bizarre, impérieux, assemble des nuées et les balaie dans la même heure. Ne les soumettons pas à une critique rationnelle : elles subissent des influences si diverses.

Et, plus méditativement, il ajouta :

— N'est-ce pas une lame de fond, soudaine, presque tragique, qui a enlevé à Phanette sa

belle sérénité ? L'âme et la mer, jeune homme, surtout l'âme de la femme, se ressemblent, mais l'une échappe à notre observation tandis que l'autre cède une partie de ses secrets à la science. »

Il faisait une belle journée de fin d'août, chaude, sans lourdeur atmosphérique ; des éphémères tournaient éperdument sous la charmille. Claude les étourdit de sa fumée, sans presque les troubler.

— La vie, quel mystère : chez l'insecte comme chez l'homme, même problème du mouvement. Ces bestioles dansent plus frénétiques que les bacchantes du Cithéron, et là-haut — il montra de son cigare la fenêtre de Stéphanette — une jeune fille souffre par une pensée qui lui est entrée au cerveau, comme un clou entre dans le pied. Ce sont les deux aspects de l'énergie et qui est le plus effarant de l'immatérielle idée qui accable un être merveilleusement conscient ou de l'ivresse qui agite les animalcules ?

« Jeune homme, les explications correspon-

dent aux divers tempéraments : on croit, selon sa sensibilité, à M. le professeur ou à M. le curé ; mais le mystère en soi me paraît aussi indiscutable que le soleil ; nous sommes tous, éphémères et humains, des mystères vivants ; et, comme a dit Pascal, notre dignité vient de ce que nous comprenons notre faiblesse. Roseaux, oui, pensants peut-être. Que la pensée apporte peu de différence à la loi de vie ! Elle l'élève et la complique et la surmonte par moments. Est-ce un bonheur ? »

Par-dessus le mur, à ce moment, ils virent le clocher de la vieille église bénédictine.

— Ceux qui construisirent cet édifice furent vraiment des hommes de pensée : entre le mauvais songe de l'existence, où chaque tendresse apporte la souffrance, le deuil, et le beau rêve de la vie éternelle, très lucidement ils choisirent la part la plus vraie. Oh ! vous qui entrez dans la vie, n'espérez pas qu'elle sera meilleure pour vous que pour les autres. Vous aimez sans être aimé. Stéphanette malade ou seulement dolente, vous souffrez

mort et passion. Estimez combien de fois le cœur vous sautera dans la poitrine à ses malaises, à ses dolences, même si votre constance la touche.

« Sans doute, l'espérance, la seule muse qui inspire le courage, rafraîchit, du battement à la fois trompeur et ami de ses ailes, nos tempes fiévreuses. Nous pensons que Stéphanette dort, qu'elle se réveillera pour le dîner, reposée, soulagée et que, demain, nous la trouverons, telle que nos cœurs la désirent. Rien pourtant ne milite en faveur de cette conviction : elle se forme en nous mécaniquement. L'instinct de conservation qui meut l'âme aussi bien que le corps nous persuade, pour nous soulager.

« Ceux qui lancèrent les aigles de leur espoir dans l'au-delà ne furent pas déçus. Ah ! l'éternité, seul refuge contre l'atrocité du temps ; la vie future, seule évocation propre à se résigner à la vie présente, quelles conceptions pratiques, quels vœux voluptueux et réconfortants ! Et dire que les gens qui vont au

casino plaignent ceux qui vont à l'office et s'étonnent des mortifications et des jeûnes, alors que leur ambition ou leur vice les oblige à des soins et à des transes plus effrayants que les renoncements du cloître.

« Renoncer, monsieur Dangu, c'est le seul verbe de liberté, et comme on peut se renoncer soi-même ; en se donnant à Dieu, on se débarrasse des hommes et l'on se désintéresse de leurs œuvres vaines et plaintives.

— Comme votre philosophie est triste ! » murmura Dangu.

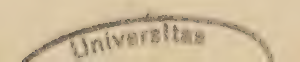
— Je n'ai pas de philosophie : j'observe et je ne vois partout que des sujets de larmes.

— Je vous aime mieux ainsi qu'en vos jours sarcastiques, monsieur Claude.

— Ces jours-là, les nuages ont la forme d'un chameau ; quand ils ressemblent à une belette, je deviens sentencieux.

— Vous parlez comme Hamlet.

— Eh bien ! Hamlet tue un imbécile, entraîne la mort de sa bien-aimée et n'exécute son vœu filial qu'à la minute du trépas. Hamlet



incarne l'horreur de la vie ; et l'horreur de la vie, monsieur Dangu, c'est la vérité sur la vie. »

Le jeune homme resta accablé. Ce flot de pessimisme lui parut l'expression d'une angoisse, et ses yeux, en se levant vers la fenêtre de la jeune fille, se mouillèrent d'une buée douloureuse.

« Elle souffre ! » pensa-t-il, « et personne ne peut la soulager ; et personne ne connaît son mal et celui qui, du moins, peut l'approcher, c'est son oncle, un parent éloigné, et moi, je dois attendre, impuissant, inutile. »

Et lui aussi jugea la vie noire et mauvaise.

VI

Insomnie

L'étude de l'âme serait-elle oiseuse que le spectacle de l'âme garderait toute sa fascination. Quoi de plus vif après nos propres passions, que la passion d'autrui?

Après le baiser du soir, Stéphanette se jeta dans sa chambre avec un mouvement si vif que la bougie s'éteignit. Son grand soupir de soulagement vibra plus sonore dans l'obscurité. Enfin, elle suivrait sa pensée, loin des regards interrogateurs, sans être interrompue par les questions : et suivre sa pensée, c'était continuer le roman conçu le matin même sur la jetée, en contemplant le beau marin.

Quelle lassitude d'avoir paru écouter et d'avoir à peu près répondu à chacun depuis midi, alors qu'une idée fixe la torturait ; l'impossibilité de devenir la femme de l'homme de mer, à l'allure de wiking. Elle croyait bien à l'amour débonnaire de ses parents et surtout au pouvoir féerique qu'elle s'attribuait de métamorphoser l'être élu : mais la raison s'opposait au dessein.

Telle était sa hâte de se livrer à sa chère idée, qu'elle se mit sur son lit tout habillée et ne bougea plus d'un long temps. Une espèce d'ivresse sentimentale lui chavirait le cœur, elle délirait doucement, en une joie béate, égrenant des chapelets d'absurdités.

Sa parfaite honnêteté demeurait entière : elle ne songeait ni à revoir cet inconnu, ni à lui parler, ni à lui écrire, ni à aucune démarche disconvenante à la morale. Elle s'ingéniait follement à rendre plausibles des fiançailles.

Une silhouette plus séduisante que celles aperçues avait suffi à l'enfiévrer, elle entas-

sait les projets et les moyens bizarres, pour combler cet abîme de la caste, vraiment infranchissable quand c'est à l'homme de la franchir, à une époque où la seule aventure qui couronne l'audace se joue au domaine des affaires et de l'argent.

Cette conception de créer son époux, de le prendre en bas et de l'élever, notion à la fois généreuse et orgueilleuse, exprimait une âme trop confiante en ses forces, du moins magnanime dans leur emploi. Singularité, le gars de la jetée lui était apparu plutôt comme type que comme individu, plutôt comme genre que comme personne. Elle avait vu en lui le fiancé qu'elle concevait, l'homme jeune et beau, deux qualités auxquelles rien ne supplée, mais dénué de tout le reste, éducation et fortune; tout le reste, elle se targuait de le donner.

Ce rêve insensé se sauvait par son désintéressement : il défiait la raison plutôt que l'idéalité.

Elle supposa qu'il savait lire et écrire sans

orthographe, et retourna les plus divers partis pour parfaire son instruction, ne doutant pas, dans le courant de vertige qui l'entraînait, que le marin stimulé par l'amour ne fît des prodiges d'application. Puis, elle pensa aux manières.

Comment réformer les siennes ? Quel air aurait-il en veston? Quel changement s'opérerait en lui, foulant l'épais tapis d'un salon au lieu du ciment de la jetée ? Le détail puéril ne paraît pas tel aux intéressés : la passion se plaît aux minimes circonstances, et sa puissance se montre précisément dans l'intérêt qu'elle communique aux moindres particularités.

En pensée, elle assouplit, dégrossit et vêtit l'homme de mer, comme elle avait d'abord cultivé son esprit et comblé la lacune de son éducation.

Après ces deux opérations, suivies jusque dans les plus petits chapitres, le gars ressembla à son idéal, Rollon en frac, wiking du meilleur ton. Un moment, elle embrassa son

œuvre féerique, avec un attendrissement d'artiste et d'amoureuse.

Quel époux que celui-là qui réunirait la sauvage beauté des âmes primitives aux convenances qu'exige notre temps.

Elle s'enchantait à jouer, ainsi, à la poupée matrimoniale.

Les rêves que nous faisons éveillés, à peine plus raisonnables que ceux du sommeil, influent davantage sur notre vie. La volonté tend à réaliser les idées, à mesure qu'elles se présentent.

Stéphanette s'abandonnant à ce brusque penchant, acceptant la fatalité de cette attraction, n'eût pas été si fortement secouée : mais, si elle voyait le bonheur sous les traits du gars, elle se jurait d'y renoncer ; et la simultanéité de ces deux idées, la bataille incessante qu'elles se livraient, emplissaient son âme d'un trouble si poignant qu'il débordait, vitrant ses yeux et pâlissant son visage.

Caresser une chimère avec la volonté de la chasser, si elle se couchait à vos pieds ;

s'emparadiser d'une vision dont on fuirait la réalité comme un inacceptable déshonneur ; se raconter un roman dont on ne vivra pas un seul chapitre : c'est un motif de désespoir, et Stéphanette désespérait.

Femme d'un marin, d'un morutier peut-être, elle, Mlle Rainvilliers, quel scandale ! Et, même si elle affrontait l'opinion, affronterait-elle ce père et cette mère qui l'idolâtraient et le jugement de cet oncle Claude si passionnément admiratif et son propre jugement plus implacable encore ?

Elle se berçait donc d'un désir aussi irréalisable que celui de voler comme les mouettes ou de suivre les fées de la mer dans leurs grottes de corail. Reverrait-elle jamais l'homme qui lui était apparu si propre à son dessein, si visiblement désigné à l'accompagner dans la vie ?

Elle ne ferait pas, pour cela, un seul pas ; l'honnêteté, chez elle, survivait à la raison, pleine, entière, scrupuleuse. Son imagination seule se lançait en des chevauchées éperdues.

Elle pantelait sous l'impétuosité de la tentation sans y céder, et cette belle résistance épuisait sa force.

Un apaisement délicieux vous envahit à la contemplation d'un être sans trouble et si harmonieusement doux que ses mouvements concourent à un unisson pacifique. La bénédiction du ciel apparaît visible sur ces âmes déprises de la terre et naturellement pures.

Cependant, le spectacle moralisateur et grandiose ne se produit pas là où habite la souriante tempérance. Le plus noble aspect de l'être humain se voit dans ses combats avec le péché. Alcide ne se révèle qu'en face d'un monstre, à l'instant où le péril fait jaillir de son cœur l'étincelle héroïque. Dans la vie intérieure, les grands moments sont ceux où le vertige des attractions assaille la volonté, comme la vague furieuse. Stéphanette, honteuse d'elle-même, se détestant, se reniant, était en réalité, au plus haut point de personnalité, à celui où le cœur se déchire plutôt que de faillir et où il palpite, dans les affres

d'une espèce de mort, en repoussant son propre rêve.

La musique, par son caractère indéfini, traduit mieux qu'aucun art les troubles intérieurs qui échappent aux mots, comme les fluides échappent aux doigts. Dans la sonate du *Clair de lune*, Beethoven a raconté incomparablement la mise en bière, la mise en terre d'un rêve de bonheur. On suit, d'une mesure à l'autre, les torsions du cœur sous la volonté qui le maîtrise et l'écrase, pour en extirper le désir impossible.

Et le cœur se gonfle sous la main jusqu'à en desserrer l'étreinte qui le tord, en cet affreux renoncement où victime et bourreau ne forment qu'un être avec deux âmes adverses. Lente et convulsive agonie du désir ! Il faut que tout le sang coule, que l'espoir s'évapore, que le viscère se dessèche à son propre feu ; il faut mourir, mourir à son amour, et que les mille pensées chères s'envolent au vent d'automne et forment ces étranges danses des feuilles sur le sol où elles se quittent

et tour à tour se groupent, comme pour un dernier spasme avant le néant.

A vingt ans, le cœur saigne longtemps et abondamment, avant d'épuiser sa souffrance avec sa force.

La fière jeune fille éprouvait un sentiment de déchéance intraduisible. Avoir jusque-là tant dédaigné les autres et se juger plus bas, plus misérable qu'eux, à demi-folle !

Elle s'arrêta à cette conclusion, elle côtoyait la folie plutôt que le péché ; et ce n'était pas moins effrayant de se sentir l'esprit enlisé et à chaque effort, pour le dégager, de le voir plus serré par le sable oppressant de l'idée fixe.

Comment la vision du bonheur avait-elle mis son auréole étincelante autour de ce gars en maillot déteint ? Il y a dans les passions une sorte de logique individuelle par la correspondance d'un être à un autre : en l'espèce, il s'agissait d'une obsession.

Stéphanette n'aurait eu aucune douceur à savoir le nom du personnage ou quelques détails de son caractère et des circonstances

de sa vie. Elle eût aimé quelqu'un de cette série aussi bien que celui-là : un être jeune, beau et simple, sans culture, sans existence sociale, propre à recevoir l'impulsion d'une femme et à se laisser modeler l'âme, selon sa fantaisie.

Une théorie, fille d'un orgueil continuellement entretenu à l'état vif, s'incarnait dans un homme rencontré par hasard, bizarre aventure qui mettait tout en péril à ce foyer jusque-là si paisible.

Il était tard lorsqu'elle songea à se déshabiller. Une telle amertume l'emplissait ! Pour la première fois, elle ne fit pas sa toilette de nuit. Horrifiée de l'état de son âme, elle détestait aussi son corps.

Plusieurs fois, elle alla vers son prie-Dieu sans que ses genoux pussent fléchir. Révoltée de l'injuste et accablante peine, ne sentant plus qu'il y eût un père aux cieux, et ne pouvant retrouver sa volonté dans ce désastre, victime révoltée, et détachée de la vie, elle n'aurait pu dire, si elle désirait vivre ou mourir.

Surcroît de souffrance, la pensée de désoler cette famille adoratrice, de détruire une paix si permanente, achevait de l'écraser. Oh! elle s'était rendu compte de l'inquiétude grandissante de ces cœurs si pleins d'elle, et sans parvenir à refouler sa hantise et à faire passable contenance.

Cette impuissance radicale à cacher son délire intérieur continuerait demain et indéfiniment : elle prévoyait l'inlassable sollicitude des yeux inquiets et douloureux qui se consultent. Après avoir été un miroir de douce joie, subitement obscurcie, elle ne refléterait qu'une tristesse d'autant plus lourde que nul n'en verrait la source.

Son lit de jeune fille, où elle entrait jusqu'à ce soir avec un sourire de contentement, heureuse d'être elle-même, fière de son âme tranquille et du doux rayonnement de sa journée, ce lit, elle crut le profaner, en y posant sa tête pleine de démence.

On pâtit davantage de sa mésestime que de celle du monde ; et, pour un être fier, il n'y

a pas d'humiliation qui égale celle qu'on éprouve devant soi-même, en se découvrant infidèle à son passé et à son vœu et déchu selon son propre jugement. Stéphanette ne se blâmait pas d'une conception qu'elle croyait juste et légitime : chacun imagine son heur, avec les couleurs de sa personnalité. Et qui blâmerait le rêve que caresse chaque être selon son instinct ? Mais être terrassée, ahurie, annihilée par ce rêve ; en perdre la contenance, et la voix et toute liberté d'esprit ; présenter au foyer un front halluciné, un regard sans flamme, et, automatique en ses gestes, donner le spectacle du somnambulisme, quelle déchéance et dans son cas quelle épreuve cruelle et injustifiée !

Encore à l'abri de l'ombre paternelle, ni coquette, ni étourdie, elle ne méritait aucun reproche. Sa bouche restée muette et ses pieds immobiles, sa sagesse demeurait un fait sans atteinte. Une idée, rien qu'une idée ancienne et longtemps caressée, se développait au point d'abolir toutes les autres, de

prendre leur place et de s'enfler monstrueuse et torturante.

Elle essaya encore de prier et ne put que faire un signe de croix lent et pénible. Ce n'est pas sans raison que le désespoir, le péché de Judas qui a son accomplissement dans le suicide, rentre dans l'irrémissible. A ces moments où l'âme fléchit sous le poids de ses sentiments, l'inexorabilité de la vie tue l'espérance et la créature ne se sent plus reliée même à son auteur. Cela explique ces épouvantables rictus des noyés qui dépassent en intensité les masques tragiques : les traits, en une révolte suprême, défient la Providence de les blesser encore dans les bras livides de la mort où ils se sont jetés.

A mesure que les heures de la nuit tintèrent, l'insomnie irrita la douleur de Phanette et, en face du renoncement nécessaire au bonheur si bizarrement évoqué, elle se convulsa jusqu'à l'aube, et au lieu de s'endormir, elle s'évanouit.

VII

L'obsédée

Il y a toujours du secret dans notre âme, et souvent à notre insu.

Œdipe devina l'énigme de Thèbes et ignora la sienne.

Quand Stéphanette se réveilla, sa première pensée fut pour le gars de la jetée ; elle le revit instantanément, rêveur et fort, courageux et doux, aspirant l'air du large ; et elle eut peur, en se retrouvant aussi hantée que la veille.

Il devait être tard ; les bruits de la maison montaient, l'avertissant de l'inquiétude qui remplissait l'atmosphère autour d'elle. Ses parents, respectueux de son repos, certainement se faisaient mille soucis. Il lui sembla qu'on écoutait à sa porte : péniblement, elle

se leva, ouvrit les rideaux, et le glorieux soleil l'éblouit douloureusement. Que regarderait-elle désormais avec joie, puisque son devoir abolissait son vœu, et qu'elle ne serait jamais heureuse ?

En vaquant à sa toilette, étonnée de se trouver si pâle et si marquée pour un seul jour d'angoisse, un roman lu récemment lui revint à l'esprit, cette effrayante histoire de l'*Ensorcelée* où d'Aurevilly a peint, en traits si tragiques, l'obsession passionnelle.

La jeune fille se trouva humiliée en face de Jeanne le Hardouet : la Normande s'éprend d'une cagoule, mais qui enferme les prestiges de la naissance, de l'héroïsme, du martyre même. L'abbé de la Croix-Jugac émeut l'imagination à l'égal d'un personnage dramatique. Il attire et il épeure, à la fois beau et terrible.

Le marin de la veille, qu'était-il ? Une vignette pour un récit romanesque, un modèle pour peintre ou illustrateur ; mais la vignette se retrouverait à chaque page de la vie, en fleuron ou dans les marges, et le modèle res-

terait campé, obsédant, devant son imagination, avec un relief et une force de couleur presque croissants.

Dans son désarroi, elle rechercha la circonstance fatidique qui permet de croire à un sortilège : la rencontre d'un berger auquel on refuse l'aumône, le marmottement haineux de quelque vieille croisée aux trois chemins, le regard de basilic d'une bohémienne, ou, mieux encore, un présage : glace brisée, sel renversé, couvert mis en croix, pain retourné ; rien de semblable n'avait précédé la déplorable rencontre. Il lui fallut estimer naturelle cette obsession avilissante, qui opprimait sa volonté et l'arrachait à ses devoirs.

Que ne pouvait-elle, sous un prétexte de retraite, s'enfuir dans un couvent et souffrir seule, dans le silence, entre les murs blancs d'une cellule, jusqu'au moment où elle maîtriserait sa préoccupation, et, quoique encore souffrante, du moins reparaîtrait vivante à ceux-là dont elle était l'unique clarté.

Tandis qu'elle s'essayait à prendre un visage

devant la glace et qu'elle tentait de calmer ses traits et de se composer un masque paisible, au petit salon, les deux frères, énervés, allaient et venaient, comme des animaux que l'orage inquiète.

— Qu'a-t-elle ? » demandait Rainvilliers.

En ces courtes syllabes, une intonation d'angoisse vibrait.

— Ne sais-tu rien, toi qui as sa confiance et même ses confidences? Elle n'est pas malade: elle est...

— Elle est absente ! » dit Claude. « Absente du lieu et du discours, comme une somnambule ; elle entend à peine et répond de travers. Il s'est passé quelque chose dans cet esprit si pondéré et si lucide ! Quoi ? Malgré mon zèle que tu connais — je suis fanatique de ta fille — je ne sais rien et je ne risquerais pas même une hypothèse.

— L'as-tu interrogée ?

— Certes, et bien inutilement.

— Tu la dis absente ? Où est son esprit ?

« Hier au déjeuner, elle paraissait dans la

lune ; silencieuse, regardant devant soi, et, depuis, on ne lui tire pas un mot qui ne semble lui coûter.

— Avant le déjeuner, que s'est-il passé ?

— Littéralement rien. Elle m'a accompagné pour choisir une tenture, nous avons poussé jusqu'à la jetée, où on s'est assis, avec l'abbé Bernier. En rentrant, elle était comme la voilà, presque muette, en proie à je ne sais quelle idée fixe. On dirait qu'elle a pris mal à l'âme, comme on prend froid.

— Oui, » fit Claude, « mais on ne s'enrhume du cœur que par une cause intérieure, et ta fille n'est pas prédisposée à des accidents imaginatifs. La raison préside à ses pensées, singulièrement.

— Et voilà ce qui me bouleverse ! Son état contredit à toutes les minutes de sa vie : aucun symptôme semblable ne s'est manifesté jamais...

— La jeune fille échappe, par l'extrême délicatesse de sa sensibilité, à notre jugement systématique. L'être pur, comme l'être purifié

tel que le mysticisme le montre, subit des crises inexplicables. Cela s'appelle stérilité en religion et je ne sais comment dans la vie ordinaire. Nous assistons à un phénomène animique sans cause apparente. Stéphanette est dans la lune, elle en reviendra un de ces matins. Nous sommes accoutumés à nous tourner vers elle, comme l'héliotrope vers le soleil, qui nous distribue la chaleur et la paix : ne lui refusons pas un moment de répit, pour l'arrangement de ses propres pensées et le retour de son humeur en une bonne assiette.

— Cet état qui nous alarme ne demande qu'un peu de temps, Stéphanette redeviendra elle-même, tout naturellement.

— Je le crois, » affirma Claude, « et aussi que notre sollicitude cache un bel égoïsme. Quoi ! parce que cette enfant fut toujours égale d'humeur, sage en paroles, réfléchie en ses actes, et plus régulière en ses devoirs qu'une bonne pendule à marquer l'heure, devons-nous, au premier moment où elle

rêve, où son sourire se fait distrait et son oreille inattentive, l'entourer d'espionnage, la cribler de questions ! Prends garde que notre tendresse ne serve de voile à l'entêtement de nos habitudes dérangées et qui protestent. »

Rainvilliers se rassurait.

— Après tout, » fit-il, « tu peux avoir raison. Je me souviens, étant jeune, de mélancolies subites et sans cause et qui s'évanouirent comme elles étaient venues : vague à l'âme qui, chez l'être mûr, s'appelle neurasthénie. »

Claude apaisait le souci paternel, mais il s'inquiétait vivement : plus familier avec la pensée de Stéphanette, il mesurait mieux l'étrangeté de son changement. Quelque chose s'était passé, chez la jeune fille, quelque chose de décisif ; et l'anxiété le rapprocha du prétendant : lui aussi, devant la réalité, doutait de sa théorie. Que signifiait la dignité plus ou moins transcendantale de l'époux ?

L'habitude passe ses mains nivelantes et

égalitaires sur la beauté dont l'éclat se ternit, et le relief se fruste, et le prestige de la supériorité s'éteint, au cours de l'intimité. Les motifs du désir, si vifs en eux-mêmes, n'agissent plus après leur satisfaction : l'homme de génie et la très belle femme éprouvent le sort de toute excellence qui s'évapore, en devenant coutumière.

Claude poussait Dangu à une démarche passionnée et le jeune homme, quoique convaincu de son impuissance, s'efforça d'obéir. Il guetta un moment où Stéphanette, à pas pénibles et comme lourds, allait au jardin, et l'aborda par ces mots :

— Mademoiselle, vous souffrez : moi qui ai tant joui de votre rayonnement, puis-je vous dire à quel point je compatis à un mal que j'ignore ? N'est-il rien que je puisse, pour vous complaire ?

— Rien ! » dit-elle.

— Je ne vous parlerai pas de moi ; mais je voudrais vous servir. La sollicitude alarmée de vos parents augmente votre détresse. Je

ressens le contre-coup des efforts que vous faites, pour répondre, pour vous arracher à une fatale préoccupation. Ah ! que cela doit vous coûter de contrister tous ceux qui vous entourent !

— Oui, » fit-elle en baissant un peu la tête. Ces deux monosyllabes tombés d'une bouche molle bouleversèrent Dangu : et il éclata en sanglots.

— Ne pleurez pas, » dit-elle, « vous augmentez ma peine. C'est un véritable malheur que je ne puisse pas fuir et me terrer dans un coin, comme une bête malade. Plaignez-moi de devoir rester en butte à des affections qui me torturent, et n'ajoutez pas au poids que je porte et qui m'écrase.

— Qu'avez-vous ? mon Dieu ! » s'écria-t-il.

— Je suis lasse indiciblement ; j'éprouve un besoin invincible de solitude : et on me la refuse et vous venez pleurer devant moi.

— Je vous aime, » soupira-t-il convulsivement.

— Si je guéris, vous pourrez me le redire :

et je vous écouterai mieux qu'autrefois... si je guéris. Vous êtes un noble cœur, fidèle, certes...

— Dites-moi de quoi vous souffrez ?

— De vivre ! Les mots que vous m'arrachez ne vous apprendront rien, car ce que j'éprouve dépasse mon jugement. Supportez que j'aie une congestion et donnez-moi la paix, seul adoucissement que je souhaite. »

Elle reprit, avec un peu de pitié.

— Ne vous désolez pas... je traverse une crise. Elle durera peut-être... Je serai reconnaissante à qui m'épargnera les questions ; je ne saurais répondre à aucune.

« Qu'on me cache ses peines, si on peut, parce que je succombe sous les miennes... Votre curiosité se comprend, la vôtre comme la leur... « Qu'a-t-elle ? » Elle l'ignore et qu'on se résigne, par grâce, autour de moi, à l'ignorer aussi.

« Voulez-vous me complaire, faites le plus possible, comme si j'étais absente. Quand je reviendrai, je vous récompenserai. Il y a des

maladies où on ne doit pas parler au patient où on baisse les rideaux, où on éteint les lumières, où on fait le mutisme autour d'un lit. Ma détresse veut ce traitement : je ne peux le demander à mon père et à ma mère, parce que mon devoir filial ne me permet pas cette exigence : je veux l'obtenir de vous... Oui, j'entends la sourde protestation de votre âme : qu'elle cède à l'impériosité de mon salut. En m'obéissant, vous m'aidez : vous me servez. Ne me parlez plus, jusqu'à ce que je vous tende la main, je vous en prie. »

Elle le quitta, de son pas fantômatique et rentra dans la maison, avec une allure d'ombre qui glisse et ne lève pas le pied.

VIII

Paroles augurales

L'Égalité dans le domaine de l'âme est aussi absurde que devant la science, l'égalité ne peut être que quantitative : la qualité c'est l'inégalité même.

— Ma rêveuse nièce, avez-vous vu, de près, un écrivain célèbre et entendu, comment parlent ceux qui écrivent bien ? » disait Claude.

Et sans attendre la réponse demandée :

— Je puis vous servir Nergal ? Autrefois les circonstances m'ont permis de lui être agréable ; il vient dans nos parages, pour y récolter des descriptions. Oui, il veut employer les ruines de l'abbaye de Valmont à un récit... Et en lui faisant accepter l'hospitalité chez mon frère, je vous livre un homme, qui fut un

grand causeur devant l'éternelle cheminée, qui intrigua et parfois fanatisa d'honnêtes dames, et qui n'est plus assez jeune pour être nocif, ni assez vieux pour rester indifférent à votre charme ! Couleur vénéneuse en soi, devenue sans danger.

— Vous ne sauriez croire combien sa présence ici viendrait à propos, pour secouer la torpeur qui m'écrase et qui vous inquiète.

— Je cours au télégraphe, » dit Claude en s'esquivant.

Stéphanette accueillait cette venue comme providentielle. Celui-là peut-être, docte aux matières morales, spécialiste des psychologies complexes, expliquerait son mal, donnerait un remède. Le malade qui veut guérir s'adresse au mire et même au rebouteux. La jeune fille admirait le romancier. Dans le recueillement provincial, une lecture laisse d'autant plus de traces que la vie extérieure stagne et ne distrait pas la pensée.

Les aventures de Nergal, grossies et dramatisées par les commérages, achevaient de

l'accréditer comme un docteur ès passions. Elle pensa au confessionnal. Mais comment expliquerait-elle un cas aussi subtil ?

Le prêtre, par le nombre même des pénitents qu'il entend, arrive bientôt à une notion moyenne de l'âme qui ne le prédispose pas à reconnaître l'exception et à la suivre en ses singularités.

Invité par Mme Rainvilliers, le curé de Saint-Etienne, après le déjeuner, se mit en devoir de chapitrer Stéphanette.

— Mon enfant, vous inquiétez votre famille. Êtes-vous malade ? Pourquoi cette attitude silencieuse et ennuyée... Il faut se secouer, se forcer même un peu, pour des parents aussi bons que les vôtres...

— Vous avez raison, monsieur le curé, » dit-elle, et elle se leva pour sortir.

Il la retint.

— Avez-vous envie de voyager, dites-le ? Votre mère y donne les mains.

— J'ai besoin de repos, de sommeil, et cela suffira, monsieur le curé.

— Vous n'avez pas confiance en moi, vieux prêtre qui vous ait fait faire votre première communion. »

Elle protesta avec urbanité. Comment, habitué à des péchés précis et toujours les mêmes, l'ecclésiastique eût-il admis qu'une si petite circonstance ait amené un pareil désordre !

La disproportion, entre cette stupeur et sa cause, rendait la confession impossible.

Encore pondérée et raisonnable sur ce point, la jeune fille ne se considérait pas comme une coupable. Elle se voyait infortunée et non pécheresse. Sa responsabilité remontait si loin qu'elle lui échappait réellement, se perdant dans le mouvement de son orgueil, dans le culte de sa personne, se confondant avec d'autres éléments très nobles de discipline morale.

Claude vint délivrer sa nièce des tentatives inutilement zélées du curé.

— Ah ! mon révérend, n'essayez pas de regarder dans cette tour de David ; l'œil

humain n'y discernerait rien et venez fumer un bon cigare.

— Vous êtes mécréant, monsieur Claude.

— Je suis un bon oncle ; n'est-ce pas, Stéphanette ? L'oncle sauvera l'homme au grand jour. »

Comme la jeune fille s'écartait, le curé dit à Claude :

— C'est vous, grand pécheur devant l'Éternel, qui devriez débrouiller l'écheveau de cette jeune pensée en désordre. Ainsi tournerait au bien votre science du mal.

— Où prenez-vous, mon révérend, que je sois si expert en matières psychologiques ?

« La vie de marin prépare-t-elle à bien connaître l'âme des vierges ? Quoi de commun entre les rencontres du rouleur des mers et une fille comme ma nièce ?

— N'est-ce pas sur le cadavre qu'on étudie la vie et sur les lapins qu'on expérimente les drogues ? Mlle Rainvilliers a des vapeurs, de ces brouillards propres à son sexe, à son âge ; et je me figure que l'homme à bonnes fortu-

nes, que vous avez été, se trouve qualifié pour diagnostiquer ces délicats et subtils malaises.

— Ma nièce a de la neurasthénie ? Qu'est-ce, me direz-vous ? Je vous renvoie au médecin qui l'ignore. Ce qui vient sans cause, part de même.

— Il n'y a que les heureux qui souffrent de ces maux de luxe qui remplacent chez eux le malheur réel.

— Voilà une réflexion profonde, monsieur le curé !

— Oh ! les principes religieux éclairent mieux qu'on ne pense le cœur humain. Ils enseignent la grande loi, visible en chaque destinée : la loi de souffrance. Une volonté toute puissante nous oblige tant que nous sommes à pâtir, à gémir ; et l'épreuve s'impose, malgré nos efforts, inéluctable. Santé, fortune ambition, affection, tout se trouve imposé et, quand on a fini avec la douleur physique, on se trouve en face de la douleur morale.

« Voyez le cas présent. Quelle heureuse famille que les Rainvilliers ! Grande aisance,

harmonie du foyer ; voici des vapeurs dans l'esprit de mademoiselle et c'en est fini de cette félicité.

« Quel aveugle entêtement pousse l'homme à chercher le bonheur ?

— Une autre loi, mon cher curé, et aussi visible que celle que vous apercevez si bien ; la loi de vie. Qui se résigne commence à mourir !

— Les mystiques n'ont-ils pas plus vécu que les hommes du siècle ?

— Ils ont transposé leur vie dans une clé transcendantale. Ils ont échangé la terre pour le ciel : ce ne fut pas un renoncement mais un choix, entre deux aspects de l'existence.

— Vous, monsieur Claude, qui avez suivi votre fantaisie pour règle, me direz-vous que c'était là la meilleure part, à moi qui, du séminaire, ai passé, au saint ministère, sans connaître du monde que ce qu'il manifeste aux clercs. De nous deux, qui se trouve aujourd'hui le plus las et le plus déçu ?

— D'abord, ce que vous appelez fantaisie

se nommerait mieux fatalité. L'homme n'est pas un bloc qui sera Dieu, table ou cuvette, à son gré : il naît prêtre ou viveur. On ne choisit pas sa part : on dépend de son tempérament, et cela interdit de juger deux individus avec la même loi. Votre prêtrise n'a pas été un acte héroïque, mais naturel, logique, et vous auriez eu grand' peine à faire autrement. Comment vous autres, qui avez charge des âmes, n'avez-vous pas classifié les espèces humaines, suivant leur instinct ?

— Je vous vois venir, avec votre fatalisme. Malheureux, en niant la liberté de l'homme, vous lui enlevez sa dignité !

— Cette liberté souffre tant de restrictions ; et, moins libre, il est aussi moins coupable.

— Le péché ne change pas de nature, suivant les personnes.

— Il change de degré et cela vaut qu'on le considère. Quand Shakespeare dit : *Love is my sin*, il éclaire toute la casuistique : l'inclination modifie le délit. Est-ce qu'on ne pardonne

pas plutôt la griffure du chat que la morsure du chien ?

— Matérialisme ! Annihilez alors la colère du sanguin, l'envie du bilieux, la paresse du lymphatique, la perversité du nerveux ; et le tempérament jouera le rôle de la circonstance atténuante. »

— Il le joue, en effet. Ceux qui s'appliquent à l'éducation, comme les jésuites, le savent.

— Oh ! les jésuites !

— Admirables éducateurs, monsieur le curé ; ils nous ont donné Molière, Voltaire et bien d'autres. Dès qu'on les nomme à un membre du clergé séculier, on croirait qu'il a lu Eugène Sue. La Compagnie de Jésus est un corps d'élite ; et, entre eux et vous, il y a une compétition comme dans l'armée, entre armes différentes. Je tiens pour les Pères, je l'avoue.

— Vous pensez qu'un révérend aurait su parler mieux que moi à Mlle Rainvilliers et qu'il faut des prêtres exceptionnels aux âmes d'exception. Ainsi l'orgueil se retrouve jusque dans la démarche de la pénitence. Oui, il

est des pécheurs de qualité auxquels il faut des confesseurs de qualité.

— L'égalité des âmes contredit à la raison et à la justice ; mettons si vous voulez le mot d'identité et cela éclairera la question.

« Parions que votre estomac se montre fantasque et répugne à tel condiment ou à tel mets dont je suis friand ? Vous vous étonnez que l'âme soit personnelle aussi ? Quelle inconséquence !

— Je vous vois venir : le prêtre, à votre gré, manque de subtilité, il ne sait pas lire dans votre âme, c'est un primaire qui se targue de régenter des âmes d'enseignement supérieur. Ah ! mon cher monsieur, celui de nous, qui suivrait certains pénitents dans le labyrinthe de leur pensée maladive, se perdrait lui-même. Simplifier n'est pas un conseil de paresse, mais une méthode sûre et efficace. Dans le cloître, la vie intérieure engendre des états spéciaux ; dans le monde rien de semblable, et la plus simple confession sera toujours la meilleure.

— Il y a dans le sacrement une part consultative, on n'apporte pas à votre grillage que des faits accomplis ; aussi des inquiétudes, des morosités, mille symptômes qui vous forcent à des réflexions prophylaxiques : car prévenir le péché demande des facultés plus étendues que l'absoudre !

« Supposons qu'une jeune fille vous avoue un penchant, une vélléité, une hantise !

« Il faudra bien que vous fassiez un diagnostic spécial.

— Non, monsieur, l'âme humaine se présente par des côtés très variés, sans cesser d'être constamment semblable. Peut-être convient-il d'approprier le langage à la personne et d'employer d'autres mots avec le marin qu'avec la jeune fille, mais le péché prochain ou passé constitue une vérité radicale.

— Enfin, si vous m'aviez pour pénitent, vous ne me traiteriez pas comme un simple Fécampois ?

— Eh ! Pourquoi non ! Devant Dieu, qu'êtes-vous davantage ? Une âme en vaut une

autre. Toutes sont appelées à la vie éternelle.

— Toutes n'y parviennent pas.

— Vous êtes un hérétique ; l'enfer, c'est encore la vie éternelle, mais souffrante.

— L'éternité de la souffrance ? » s'écria Claude, « fait pendant à l'éternité de la joie. Et la miséricorde que devient-elle ?

— Elle cesse où commence la justice.

— Non, monsieur le curé, non ; vous calomniez votre maître. Vos affirmations désespérantes n'engagent que vous : Dieu n'est pas que Dieu, il est humain aussi.

Et mélancoliquement :

— Ne damnez pas : plaignez et soulagez. Si le dogme a des côtés sombres, montrez les autres.

« Ne désespérez d'aucun salut, vous qui croyez à l'éternité. Notre cœur, si lamentable, notre cœur de créature contient une pitié, qui a sa source au cœur de Dieu. Quand nous voyons souffrir un être cher, nous devenons forts et capables de sacrifice. Si l'enfer était éternel, Jésus se ferait homme une seconde

fois, et sur une croix nouvelle rachèterait les damnés ! »

Le prêtre regarda curieusement l'ancien officier.

— Ce que vous dites n'a pas le sens commun, mais cela respire la foi ! »

Les deux hommes se turent, et sans se comprendre, s'estimèrent.

IX

La Confession

C'est une grande merveille que le sacrement de pénitence « ce Nosce te ipsum » mis à la portée de tous.

L'église de la Trinité était pleine de ce silence de midi, qui exalte la majesté des vieilles nefs.

Aux contreforts se brise confusément la vague de la vie active et du siècle : le silence et la solitude, cet autre silence pour les yeux, font croire que Dieu visite son temple et se plaît à l'emplir de sa seule paix.

Un arome de vieillesse et d'encens, où la foule et la tombe mêlent leur humide âcreté, surprend les sens, et les dispose au recueillement.

En descendant les douze marches du porche, Stéphanette éprouva un subit apaisement. L'ancien lieu d'asile pour les criminels accueillit son innocence troublée. Seule sous la haute voûte, elle respira fortement l'air épais, comme on respire l'air du large, à grands traits, et le battement de son cœur se régularisa.

D'un pas très lent, elle monta jusqu'au chœur et s'arrêta au pilier du rond-point, devant le tabernacle de marbre blanc qui contient l'insigne relique du plus précieux sang : elle s'agenouilla sur la dalle et ouvrit son cœur, pour que la lumière du Saint-Graal l'éclairât jusque dans ses ombres. Elle s'examinait plutôt qu'elle ne priait, cherchant l'endroit de sa blessure pour en arracher le trait perdu et cependant douloureux.

Matériellement, elle était sans reproche : elle n'avait pas fait un pas vers le péché ; et l'homme qui l'obsédait ignorait jusqu'à son existence. Leurs yeux ne s'étaient pas même rencontrés.

Stéphanette se jugeait malade. Une piqûre de guêpe empoisonne l'organisme et y cause de longs et douloureux ravages : la vue de ce marin avait produit sur son âme un semblable effet. Toute sa sensibilité s'était émue à l'aspect du gars contemplant la mer : et elle le revoyait toujours fort et doux, robuste et rêveur, les bras croisés sur son tricot bleu. Pourquoi, elle qui reculait l'idée de mariage, d'un mouvement instinctif, dans l'ombre des choses qu'on redoute ; elle, qui éprouvait un déplaisir à la recherche très respectueuse des prétendants ; elle, qui ne prévoyait pas le moment où elle serait lasse d'une vie de famille où on l'adorait ; et enfin, qui jouissait si pleinement d'être fille ; pourquoi, en apercevant cet homme de mer, avait-elle été frappée de passion : et d'un jour mélancolique à une nuit insoucieuse, s'était-elle enlisée dans une obsession romanesque si profonde ?

La possibilité d'une faute, ou bien moins, l'ombre d'une démarche étourdie à aucun instant ne traversa sa pensée. En regardant

quelqu'un, elle ne pouvait voir qu'un époux ou un indifférent.

Or, Yvon était impossible comme fiancé ; et la barrière vraiment infranchissable, qui la séparait du marin, avait exaspéré ses pensées, comme le rocher irrite la mer et la rend dure et écumeuse. Elle ignorait tout de lui, même s'il était marié, même le son de sa voix ; elle ne tenterait rien pour satisfaire la curiosité née d'un pareil affolement, ni pour se rapprocher de l'être élu.

Stéphanette, venue sous une poussée intérieure, ignorait si à cette heure elle trouverait un prêtre et fut soulagée en apercevant un blanc surplis sur la porte de la sacristie. Vivement, elle se jeta dans le confessionnal, de façon à ce que le bruit attirât l'attention, et rabattant son épaisse voilette, elle s'apprêta à tirer de sa religieuse démarche le meilleur fruit.

Elle reconnut l'archiprêtre à travers le treillis. Opprimé par la chaleur il soufflait, s'épongeait le front avec un mouchoir à carreaux.

— Mon enfant, dites vos prières », fit-il.

Il pria lui-même et posa la première question :

— Depuis combien de temps, ne vous êtes-vous pas confessée !

— Depuis Pâques.

Il avait donc affaire à une pratiquante.

— Eh bien, mon enfant, je vous écoute. Accusez-vous de tous vos péchés... et d'abord de celui qui vous pèse le plus. »

Il ne reconnaissait pas la jeune fille, indifférent du reste à la personnalité de la pénitente.

— Mon père, j'ai besoin de vos lumières pour me guider, dans une occurrence très spéciale.

Elle hésita au choix des mots et reprit :

— Mon père, je ne viens pas m'accuser d'un péché, je viens me plaindre d'une obsession et vous demander le moyen d'en guérir.

— Une obsession? » fit le prêtre, surpris de ce mot, au lieu de la banalité des aveux ordi-

naires. Car le confesseur entend surtout des accusations moyennes, presque toujours identiques et l'effort de son ministère est de surmonter l'ennui écrasant du sacrement, tandis que les profanes lui attribuent un vif intérêt de curiosité.

— Savez-vous, mon enfant, ce que c'est qu'une obsession ?

— C'est une pensée qu'on repousse en vain et qui vous hante malgré vous.

— Une tentation ? » conclut la voix basse de l'ecclésiastique.

— Non ! » répéta Phanette, « une obsession ! Je ne suis pas tentée. Je mourrais plutôt que de céder à l'obsession, je suis sûre d'y résister, mais je mourrai certainement, si on ne m'en délivre. »

Elle entendit une exclamation sourde ; on ne la comprenait pas :

— Mon père, permettez-moi une question qui m'aidera à voir clair dans mon cœur :

« Est-ce un péché, pour une jeune fille, de

vouloir épouser un homme socialement inférieur à elle ?

— Non, » dit le prêtre, « l'infériorité sociale d'un époux ne constitue pas un péché. Mais les conséquences de cette infériorité peuvent être graves pour la famille.

— Une jeune fille peut-elle disposer d'elle-même contre le gré de ses parents ? » demanda Phanette.

Une toux artificielle répondit d'abord. En face d'une pénitente aussi lucide et nette en ses formules, le représentant de l'Église hésita ; lentement, il réfléchit, sans cacher sa préoccupation.

— Mon enfant, les questions de conscience pourraient être tranchées par les anges, mais non par les hommes. Vous venez en détresse vers moi, pour me donner le gouvernail de votre âme qui ne vous obéit plus. Je ne peux me refuser à ce rôle de pilote qui doit vous faire rentrer au port ; mais comment résoudre une énigme dont ont ne connaît pas les termes ? L'homme que vous aimez se

trouve inférieur socialement ? A quel degré ? Sous quel rapport ? Fortune ? Rang ?

— Mon père, je n'aime pas cet homme.

Elle sentit que celui qui l'écoutait s'efforçait en vain de la suivre. Elle se tut, un peu découragée.

Il reprit :

— Quels ont été vos rapports avec lui ?

— Il n'y a pas eu de rapports, mon père !

D'une voix un peu agacée :

— Quand il vous a parlé ?

— Il ne m'a jamais parlé.

— Quand il vous a écrit ?

— Il ne m'a pas écrit.

— Qand il vous a regardée ?

— Il ne m'a pas regardée.

Un long silence pesa sur le confessionnal.

Elle éprouvait une honte indescriptible à raconter que son imagination avait fait tous les frais de l'aventure.

— Ma chère enfant, pour ne pas me risquer à des questions maladroites et indiscrètes, je suis forcé d'attendre les explications que vous

voudrez bien me donner. Vous êtes obsédée par la pensée d'un homme qui ne vous a pas même regardée.

— Oui, mon père ! » fit-elle.

— Et vous voulez vous délivrer de cette pensée.

— Oui, mon père..., je le veux de toutes mes forces.

— Eh bien ! Ne tentez rien pour revoir cet homme et priez la sainte Vierge... »

Le prêtre vit-il le mouvement d'épaule de la pénitente ou le devina-t-il ?

— N'êtes-vous pas croyante, pratiquante ?

D'une voix énervée, elle protesta :

— Croyez-vous, mon père, qu'une âme fière n'a pas prié et pleuré et fait tout ce qu'elle imaginait, avant de se baisser à un pareil aveu ?

— Il n'y a aucun abaissement à avouer son péché à un prêtre : je suis moins pur que vous, mon enfant, étant plus vieux, et, quoi que vous me disiez, je ne m'estimerai pas autrement, devant vous, qu'un frère en fragilité qui

s'efforce à devenir momentanément un père, par charité. Il y a trop d'orgueil dans votre ton : au tribunal de la pénitence, deux humilités se rencontrent et se saluent, pour accomplir une œuvre de miséricorde. »

Paternellement, il l'interrogea.

— Ma chère enfant, comment cette obsession est-elle née ?

— Du hasard, mon père ; en passant, j'ai vu un jeune homme...

— Vous n'avez pas cherché à le revoir ?

— Non, mon père.

— Eh bien ! » murmura le confesseur ; et l'intonation tomba sur la pénitente comme une ironie... « Eh bien, ce ne sera rien que l'ombre d'un moment sur votre imagination. Faites votre acte de contrition : je vais vous donner la sainte absolution. »

Phanette éprouva une déception inexprimable ; elle baissa la tête avec découragement. Aucun secours ne lui viendrait donc ni de la terre ni du ciel. Elle accusa mentalement le prêtre de paresse et de médiocrité. Cependant

il avait cru bien agir et apaiser le trouble qu'on lui montrait, en le traitant négligemment. Souvent ce procédé avait réussi, abolissant la préoccupation. D'après ce que son oreille avait entendu, il ne pouvait estimer la gravité du cas ; et sa prudence, un peu courte sans doute, ne méritait aucun blâme.

Cependant Stéphanette regrettait déjà sa démarche : elle sentit l'ombre s'épaissir dans son âme dolente et retraversa l'église tristement.

Sur le seuil, des gamins jouaient aux billes ; l'herbe poussait contre le mur et entre les pavés : la paisible petite ville lui apparut maussade. Elle l'accusa d'une part dans son malheur et s'aperçut, rétrospectivement, que l'ennui l'avait forcée à trop de rêves, à un repliement moral propre aux hallucinations.

Une existence plus aérée et diverse, des fréquentations superficielles mais excitantes, un cours moins monotone des heures l'eussent préservée peut-être. A bien regarder autour d'elle, elle ne découvrit pas une dis-

traction possible, ni une personne chez qui chercher une diversion et, malgré qu'elle connût tout le monde, elle eut l'impression d'habiter un désert.

Le foyer, désormais, lui imposant une pénible contrainte, elle se jugea malheureuse indiciblement et s'effraya d'un avenir où, harcelée par les affections qui l'entouraient et incapable de les tranquilliser, elle se verrait torturée à chaque moment.

Elle rentra, déçue et plus sombre, s'enferma dans sa chambre, et, sur sa chaise longue en gémissant très bas, elle appela le secours d'un sommeil qui ne vint pas. Les bruits de la maison lui apportaient le sourd reproche des cœurs qui saignaient autour d'elle.

Le taon, qui harcèle la malheureuse Io, figure l'idée fixe imparfaitement ; car l'insecte, adversaire extérieur, peut être repoussé : l'obsession habite au plus intime de l'être : au centre même de sa victime, il prodigue ses incessantes piqûres.

Aux époques de foi, on attribua aux phé-

nomènes excentriques un déterminisme surnaturel; et, maintenant, l'opinion ramène les cas les plus embarrassants à des solutions physiologiques qui ne satisfont pas.

Les lois du monde spirituel, invoquées ou niées, n'ont jamais été connues: il n'y a point de médecin de l'âme; et cependant les maladies de l'imagination et de la volonté se révèlent à chaque instant chez l'individu et remplissent l'histoire de leur propagation épidémique. Au temps des incomparables cathédrales, le diable eût été l'auteur des maux de Stéphanette; et on l'eût exorcisée, sans trop d'erreur, puisque son état relevait de l'action spirituelle. Une étude profonde de sa personnalité suffisait à expliquer cette crise si effrayante.

M[lle] Rainvilliers n'avait rêvé qu'à elle-même; le soin excessif de sa personne, devenu proverbial, correspondait au souci unique de son individualité morale. Au lieu d'observer et de juger les jeunes hommes, elle les avait dédaignés, en principe et collectivement. Les plus fières se jurent de n'accepter qu'un

digne époux et s'enivrent de leurs exigences, comme de véritables droits, jalousement défendus : elle s'était persuadée de l'indignité entière de l'hominalité. Nul ne la mériterait, nul ne lui rendrait quelque valable monnaie contre son or vierge. Cette persuasion lui mit un bandeau sur les yeux, elle ne regarda plus, et volontairement elle renonça à choisir, comme si elle ne devait jamais rencontrer un époux selon son vœu. Cela paraissait dans sa conduite avec Dangu, qu'elle n'avait jamais accepté quoiqu'il lui parût possible ; ni refusé, malgré qu'il ne lui plût pas. Ainsi elle s'était préparée à recevoir une impression très forte et pernicieuse, du premier qui, par circonstance fortuite, se dresserait, en démenti vivant d'une telle erreur.

Désespérant de s'intéresser à l'homme qu'elle rencontrerait, elle résolut de chercher sa vie morale dans l'évolution et l'accomplissement de cet homme ; elle serait sa fée, plutôt que son épouse. Elle entreprendrait une œuvre de métamorphose. N'espérant rien

recevoir, elle voulut tout donner. Cette bizarre conception la disposait à s'énamourer du personnage le plus primitif, pourvu qu'il présentât le double caractère de beauté et de jeunesse, la matière brute qu'elle voulait modeler.

On ne se trompe pas sur la gravité des mauvaises pensées : les folles et les inconsidérées aussi préparent l'âme à des souffrances plus ou moins lointaines. Un événement surprenant en lui-même a son explication dans mille cogitations, très espacées, qui ont préparé notre raison à la défaillance.

Les choses qu'on se figure existent, tout autant que celles qui frappent nos sens; et la plus noble partie de l'humanité a vécu de cette figuration.

Nos passions ne ressemblent pas à celles de l'animal, toujours positives. On peut même dire que chez l'être cultivé, la réalité ne joue pas un rôle primordial, puisque l'image l'emporte sur l'objet. Stéphanette n'aimait pas le marin de la jetée, mais il fournissait le modèle

nécessaire à son rêve, il incarnait un vœu longtemps caressé.

Les poisons organiques sont les plus formidables ; la décomposition de la vie engendre de la mort. Il en est de même de certains sentiments qui agissent comme des poisons animiques et qui amènent la folie ou le désespoir. Mais là, le phénomène revêt une individualité si exclusive, que le patient seul estime bien sa détresse, et que nul ne peut compatir autrement, qu'en voyant la pâleur du visage et la dolence du regard et du geste.

Les fous et ceux qui rentrent, par un trait et pour un moment, dans la catégorie démente, souffrent beaucoup plus qu'on ne le suppose : l'âme se défend contre la maladie aussi vivement que le corps ; elle épuise ses forces à se dégager de l'emprise discordante ; et le suicide n'est qu'un accès de la volonté qui lutte contre une idée.

La pensée de Stéphanette se teignait, par instants, d'une lividité épouvantable, et un

goût de la mort se glissait dans ses transes, comme un souffle des mauvais anges. Vivre des années semblables à ces deux mois lui paraissait au-dessus de ses forces et de toute force humaine.

X

Nergal

Les hommes d'imagination sont certainement les plus grands clercs de l'humanité, car nous sommes plus doués pour la divination que pour le savoir.

L'arrivée du célèbre romancier secoua la torpeur de Stéphanette ; elle s'anima à la vue du savant psychiâtre, qui l'aiderait à étudier son mal et peut-être à le guérir : elle l'accueillit comme une sommité de la psychologie, elle, malade de l'âme.

Naturellement, l'écrivain prit l'intérêt qu'on lui montrait pour un hommage de lecture et, dès l'abord, éprouva un grand zèle envers cette belle jeune fille, trop pâle maintenant,

mais en qui il devinait quelque chose de rare et d'énigmatique.

Parvenu à ce point de renommée où on ne monte plus sans une circonstance de fortune, grisonnant et un peu las d'avoir selon l'expression baudelairienne « étreint des nuées », Nergal était à ce moment où le plus individualiste s'intéresse à autrui et se montre capable de mansuétude.

Claude avait beaucoup hésité à l'avertir de l'état de Stéphanette, et enfin s'était résolu au silence. Les remarques seraient d'autant plus précieuses, nées de la seule observation. Il eut raison et le premier mot de Nergal fut celui-ci :

— Quel beau fruit ? Pourquoi enferme-t-il un vers qui le ronge ? »

L'oncle feignit l'étonnement et son interlocuteur, avec un peu de vanité, affirma son observation.

— Je ne sais si l'homme du verger aperçoit à quelque signe que la pomme intérieurement recèle un parasite : l'homme de la psycho-

logie ne se trompe pas à certains symptômes révélateurs d'un souci caché.

« Cette fille, par ses lignes et son type, appartient à la série rayonnante ; orgueilleuse et généreuse à la fois, elle veut donner pour se prouver sa dignité et aussi pour la faire accepter. Vous l'avez vue plus vivante, plus extériorisante qu'elle n'est maintenant. Quelque chose paralyse ses manifestations : bref, votre nièce, comme je la vois, n'est pas vraiment elle-même.

— C'est vrai ! » avoua Claude. « Si vous pouviez me dire ce qui la change ainsi, quelle reconnaissance je vous dédierais !

— La confession laïque et littéraire, mon cher, a des dangers pour le clerc, sinon pour le pénitent. A se pencher sur une jeune âme, on se trouble soi-même, si on ne la trouble pas.

— Un médecin affronte la contagion.

— Oh ! ne poussons pas si loin ma qualité de docteur psychiste ! Ne me mettez pas un tabouret sous les pieds ; j'y serais ridicule.

« La psychologie n'est pas une science ! Pourquoi, je l'ignore, puisqu'elle rentre dans le domaine de l'observation : mais c'est un art incontestablement. Or, l'évidence artistique diffère d'un homme à l'autre. Pour certains, Rubens vaut Titien. On ne voit pas une âme ; on la perçoit. La compétence s'appellerait le génie, un génie sans nul rapport avec la littérature. Jacques Aymar trouvait les sources : la baguette de coudrier dansait dans ses mains, et jamais à faux.

« Existe-t-il des Jacques Aymar pour l'âme et la voyance ne dépend-elle pas de la sympathie ?

« Si j'aimais votre nièce ou si elle m'aimait, je la guérirais, parce que mon sentiment ou le sien exalterait mes facultés.

— Appliquez du moins votre merveilleux esprit à déchiffrer cette âme si fermée, hermétiquement fermée.

— L'amour seul ouvre les âmes.

— L'admiration les entr'ouvre et l'œil de l'intelligence s'y glisse, » insinua Claude.

— Il reste encore trop d'ombre, quand les cœurs ne s'offrent pas l'un à l'autre.

— Tentez du moins de deviner cette énigme dont plusieurs vies dépendent. Elle offre assez de difficultés pour exciter votre observation et vous n'êtes pas insensible au charme d'une bonne action.

— Vais-je travailler pour ce M. Dangu qui soupire si discrètement ?

Claude fit un geste de dédain.

— Vraiment, il ne s'agit pas de lui ; mais d'elle...

— Vous n'avez aucun avertissement à me donner ? J'agis donc à l'aveuglette, et selon mon impression.

— La voilà qui descend au jardin, allez la rejoindre. Elle a hâte de vous parler sans témoins, j'en jurerais, et veut s'exposer à votre rencontre, n'osant vous chercher directement. Voyez comme elle traîne les pieds et penche la tête : cependant, à cette heure, intéressée, curieuse, elle attend un colloque avec vous.

— Elle est atteinte de quelque plaie intérieure », fit Nergal, en la regardant, et, lentement, il la suivit, à quelque distance.

Au milieu de l'allée, il la rejoignit.

— Mon bon génie m'amène près de vous, mademoiselle, pour que je voie le plus noble spectacle de ce monde, la pureté unie à la beauté. »

Elle pâlit et il crut l'avoir effarouchée par l'emphase de son madrigal : mais, brusquement et parlant vite, elle lui dit :

— On vous appelle maître : vous en savez donc plus long que les autres, plus qu'un confesseur ou un directeur... »

Il crut qu'elle allait avouer son secret, sur l'heure et sans attendre de question.

— L'étude de l'âme n'aura jamais de docteurs, par examen, concours ou diplôme. Ce n'est pas un domaine précis aux phénomènes déterminés. Paracelse dit que la bienveillance fait la première qualité du médecin ; il sera plus vrai d'énoncer que la sympathie est l'unique moyen de diagnostic. »

Stéphanette réfléchit un peu :

— Vous avez donc de la sympathie pour moi et vous ne refuserez pas vos conseils... pour une amie.

— J'aimerais mieux qu'il s'agît de vous.

— Il s'agit de moi, par contre-coup, par sympathie : je me suis mis en tête de la sauver, je le lui ai promis et, étant orgueilleuse et tenace, je me trouve presque malade de sa maladie.

—Oui c'est le phénomène du transfert animique ; on se charge, en quelque sorte, de la peine d'autrui et, réellement, on en porte un peu le poids, par moments.

— Ah ! vous comprenez cela.

— Comprendre, n'est-ce pas mon métier ?

— Eh bien ! Maître, voici le cas très étrange où je me trouve mêlée par affection : une amie qui a toujours rêvé les aventures, a vu un soldat, un beau soldat, et depuis elle désespère, car sa famille n'ouvrirait pas ses bras à un pareil gendre et elle se figure que son bonheur, seul ce militaire pourrait le faire.

— Comment a-t-elle connu ce guerrier? » fit l'écrivain à demi souriant.

— Elle l'a vu dans une promenade.

— Et puis, l'a revu dans une autre promenade ! Il y a quelque invraisemblance à ce que une amie à vous, une amie chère et par conséquent fine, cultivée, se soit éprise d'un soldat, tel qu'on les habille aujourd'hui ; vous me direz, que tout le monde étant soldat, le plus grand génie du monde porte peut-être, à cette heure, la capote bleutée : je n'arrive pas à me figurer le coup de foudre passsionnel, à propos d'un tourlourou. Laissons l'habit, quel est l'homme ?

— Mon amie ne sait rien de lui.

— Et elle l'aime si fort ! Votre amie me paraît bizarre. On s'amourache de l'uniforme d'un bel officier, mais d'un simple soldat sur la mine... ?

— C'est ainsi, cependant.

Nergal réfléchit.

— Quand la circonstance présente tant d'obscurité, il faut étudier les antériorités

sentimentales ! Votre amie est-elle sage ?

— Comme une image.

— A-t-elle toujours eu du goût pour les militaires ?

— Non. Très intelligente, trop intelligente, dirait-elle en étant sincère, elle a rêvé d'un être très simple, très rudimentaire, qu'elle formerait selon son idée.

— Une femme fait la fortune d'un homme, elle ne le forme pas, il reste le même toujours

— Ah ! vous jugez cette conception... ?

— Absurde, digne d'une cervelle malade.

— Cependant l'histoire nous montre...

— Des aventuriers devenus puissants ducs aux époques d'action, par les armes et le crime. Aujourd'hui un pioupiou n'est que la chrysalide d'un général.

— Mon amie délire ; mais elle souffre, je voudrais la guérir.

— Mon Dieu ! Si elle causait seulement avec son enfant de Mars, elle rétablirait son sain jugement, en moins de deux heures.

— Y songez-vous, deux heures en tête-à-

tête ? Pas une seconde ! Mon amie est incapable de donner un rendez-vous ?

— Eh bien ! Qu'elle écrive, la niaiserie et l'orthographe de la réponse lui feront du bien.

—Je vous répète qu'elle est honnête fille, ne veut pas revoir ce personnage, qu'elle serait fort embarrassée de savoir où le retrouver. Cependant elle ne se consolera jamais d'y avoir renoncé.

— Chère demoiselle, si vous vous figuriez que les feuilles de cet arbre sont d'émeraude, d'une valeur inestimable, que faudrait-il faire, sinon vous approcher, pour que le mirage se dissipât ; et votre amie retrouvera la paix, dès l'instant où elle verra de près son toulourou.

Stéphanette se tut un moment.

— C'est là tout ce que vous trouvez?

— C'est tout, comme réponse à ce que vous me révélez.

Changeant de sujet, elle jeta inopinément :

— Que pensez-vous, Maître, de M. Dangu ?

Nergal s'arrêta.

— Mademoiselle, je vous admire en rêve

et en passant. C'est assez pour que je sois injuste envers un homme jeune qui vous aime et qui attend visiblement votre bon plaisir pour se précipiter sur votre main.

« Aussi réfléchie que vous l'êtes, ne supposez-vous pas l'éternelle compétition des hommes, vis-à-vis de toute femme qui plaît ?

« Nous autres, qui passons nos veilles à retourner le type humain pour en découvrir les aspects inaperçus, nous sommes de grands vaniteux ; nos œuvres, qui ont coûté beaucoup plus d'efforts que ne suppose le vulgaire, dominent nos jugements. Qui se creuse la cervelle chaque année depuis un tiers de siècle pour inventer des héros d'amour n'aura pour M. Dangu et ses semblables que des dédains intellectuels, auprès desquels ceux du blason ne sont qu'aménité.

— Vous pensez donc qu'une jeune fille qui s'estime bien haut doit épouser un homme supérieur.

— Qu'est-ce qu'un homme supérieur, mademoiselle ? Celui dont la recherche est flat-

teuse devant la galerie ou devant les siècles? Pensez-vous, en ce moment, au boulevard ou à la postérité? A la société de Fécamp ou à l'Académie des inscriptions ?

« Que demandez-vous au mariage ? Répondez sur ce point et cela éclaircira les autres. Il sera toujours dangereux de mêler le souci de la gloire au souci de l'amour.

— Un homme supérieur est celui que l'on peut admirer.

— On peut admirer un bretteur ou un chimiste, un explorateur ou un magistrat, un chasseur ou un poète. Les femmes d'ordinaire suivent la foule et admirent avec elle. Prêtresses du succès plutôt que ferventes du mérite, elles vont à l'homme brillant, à l'homme luisant et non pas à la valeur solitaire et méconnue.

« Et puis, ces programmes propres aux jeunes filles me font sourire. On aime peut-être à sa fantaisie ; il est plus rare qu'elle soit la paranymphe du mariage : une vierge

bien née ne choisit que dans un rayon si restreint !

— Je vois », interrompit-elle, « qu'à l'instar de tous les hommes vous séparez l'amour du mariage. Une femme ne le peut pas.

— Chère mademoiselle, je ne suis pas un contempteur du sacrement mais les raisons d'aimer et celles d'épouser ne sont pas identiques. Il faut des qualités différentes pour des œuvres diverses. D'ici à Rouen, vous vous accommodez de n'importe quel voisinage ; s'il s'agissait de traverser la France dans un coupé d'antique patache, vous vous informeriez du compagnon de route. La grande différence entre la libre attraction et le contrat matrimonial, c'est que le premier ne se propose de rien fonder et que le second est un pacte de destinée. On s'accompagne volontiers avec des gens dont on ne ferait pas ses associés, ses inséparables. Eh bien ! pour décider sur ce point, envisagez que dans un cas il n'y a qu'un dessein limité en sa durée ; et que dans l'autre, on engage toute la

vie. Il ne suffit pas qu'un jeune homme soit jeune pour faire un mari, il doit promettre un homme mûr acceptable et un digne vieillard. La jeunesse n'occupe qu'une assez courte partie de l'existence et celle où on se suffit presque à soi-même. Le pacte conjugal prend sa dignité de perpétuité même. Voilà pourquoi les raisons d'aimer et d'épouser, qui peuvent se réunir, restent cependant distinctes.

— Vous plaidez la cause de M. Dangu.

— Je parle sincèrement et selon l'expérience. Ce que vous trouvez dans le roman, ne cherchez pas à le vivre. L'amour réel ne ressemble pas à la fiction ; ni moindre, ni supérieur, il diffère comme le modèle du tableau.

— Que dois-je conseiller à mon amie ? » interrompit-elle.

— Qu'elle voie son élu. Le moyen d'éteindre le mirage, c'est d'aller à lui.

XI

Psychiatrie

On conçoit une thérapeutique des passions, sans qu'il y ait ni manuel ni professeur de cet art qui exigerait des médecins-prêtres ou des prêtres médecins, comme dans l'antiquité.

Mme Rainvilliers n'était pas femme à considérer passivement l'ombre descendue sur son foyer et, devant la torpeur où son enfant s'enlisait chaque jour davantage, elle imagina d'appeler, pour cette fin de saison, celle des amies de Stéphanette qui pouvait se mieux poser en rivale, et réveiller cette personnalité qui fuyait, presque à vue d'œil, son lieu matériel.

Germaine Gallois, jolie et sans fortune, brù-

lant de se bien marier, tenterait la conquête de Rodolphe Dangu, et peut-être ses essais arracheraient-ils Stéphanette à son indifférence. L'oncle Claude approuva ce parti,

— Qui ignore la cause du mal, doit tenter tous les remèdes.

— Germaine fera l'impossible pour plaire à M. Dangu et peut-être réussira-t-elle ?

— Pour cela, je me porte garant, « s'écria Claude ». Le jeune homme résistera aux pires coquetteries. Quand on aime votre fille, ma chère belle-sœur, on dédaigne aisément les plus coquettes. Rodolphe souffre autant que nous de l'*absence* de Stéphanette.

— N'était-elle déjà absente pour lui ?

— Comme elle devient absente pour Nergal lui-même, qui s'ennuie et qui va partir.

— Il ne vous a rien révélé, ce connaisseur des âmes ?

— Oh ! Il a toujours des idées ingénieuses. Ce n'est pas de son talent que nous avons besoin.

— Il part bientôt ?...

— Aujourd'hui, sans doute.

Ce départ humiliait Mme Rainvilliers. Cette enfant, dont elle était si fière, ennuyait un homme comme Nergal. Elle avait donc bien changé, cette pauvre Stéphanette.

Sitôt que la jeune fille comprit qu'elle ne tirerait aucun avis salutaire de l'écrivain,elle retomba dans son découragement et ne prit plus la peine de feindre un intérêt qu'elle n'éprouvait pas. Vexé d'abord comme les gens qui ont l'habitude d'être flattés, puis lassé par un mutisme presque invincible, il se trompa sur la qualité morale de Stéphanette. Sa curiosité s'éteignit et son zèle avec elle. Claude vit avec peine ces deux êtres extraordinaires se méconnaître, sans pouvoir remédier à l'espèce de distance qui s'établit entre eux, de l'instant où la préoccupation de l'un et la vanité de l'autre furent déçues. Nergal essaya de provoquer une confidence et peut-être, sur un aveu même voilé, eût-il trouvé un remède. Avec les paroles obtenues

dans la conversation,le mystère restait indéchiffrable.

Lorsqu'il vint prendre congé des Rainvilliers, Claude le supplia de tenter encore le déchiffrement de cette énigme.

— Mon cher ami », lui dit le penseur,« je n'ai aucune prise sur cette sensibilité,aucune entrée dans cet esprit. A notre premier tête-à-tête, je l'ai déçue. Le mot qu'elle attendait, je ne l'ai pas dit. En l'état très grave, à mon sens, où elle se trouve, Balzac lui représenterait un peu moins qu'une marionnette. Vous qui avez sa confiance et qui la suivez depuis des années, vous pourrez plus que moi, qui suis vraiment pour elle un étranger.

— Abordez franchement la question ; dites-lui : mademoiselle,autour de vous on se meurt d'anxiété ; prenez pitié de ceux qui vous aiment.

— Démarche indiscrète et vaine ! » déclara le romancier.

— Parlez-lui encore ; votre honneur est en jeu. Comment,voilà une âme pleine de mys-

tère et cela ne vous stimule pas, et vous ne sentez pas l'Œdipe s'éveiller ? »

Un peu agacé, Nergal répondit vivement :

— On n'ausculte pas les âmes, on ne tâte pas le pouls aux consciences. Votre nièce désespère. Pourquoi ? Elle seule saurait le dire.

« Elle désespère d'elle-même. L'interrogation sur son amie éprise d'un tourlourou entrevu à une promenade s'applique à elle-même.

— Il n'y a à Fécamp, ni promenade, ni garnison », interrompit Claude.

— Cela est du reste trop bizarre pour le prendre au littéral et je ne m'y arrête pas. Je vous ai proposé d'en admettre le principe : elle aurait vu, et elle aimerait quelqu'un qu'elle ne peut épouser ; mais vous jurez, par tous les dieux, que rien ne contredit autant aux époques, aux lieux, aux personnes ; que vous êtes certain de la date de son mal. Je vous ai dit, aussitôt que je l'ai vue : un ver la ronge ? Est-ce un remords ?

— Phanette est impeccable.

— Alors, c'est un regret. Cette fille renonce à quelque idée passionnément chère et elle se sent mourir. Il y a dans son expression et ses attitudes un découragement inexprimable. Vous me parliez du soin d'elle-même, passé ici en proverbe, et de jour en jour, je l'ai vue se négliger : regardez ses ongles, ils sont moins soignés qu'à mon arrivée.

— Que faire ?

— La confesser ! Elle seule dira pourquoi elle souffre.

— Si vous connaissiez son mal, trouveriez-vous le remède ?

— Son mal, mon pauvre ami, c'est un homme qu'elle connaît mal ou très peu ! Le remède, ce serait de le lui faire connaître longuement ou très bien.

— Une femme, une fille dépérit, divague : c'est un homme ! Ah ! vous êtes bien tous les mêmes, vous autres littérateurs. Voyons ! C'est la banalité courante que vous me redites. Cherchez l'homme, cherchez la femme, cela simplifie le mystère des sexes.

— Les mystères sont simples, si simples que nous ne les apercevons pas. Dieu nous met ses secrets si près des yeux que nous ne les voyons jamais. Oui, c'est sa façon de cacher sa sagesse.

— Si vous l'osiez, vous lui diriez : « A qui pensez-vous ? »

— Je l'oserais, si je pouvais espérer sa réponse.

— Et une fois que vous connaîtriez l'homme ?

— Je les mettrais en présence. La réalité ne produit pas de pareilles congestions mentales ; au contraire, elle les guérit. »

L'oncle était intelligent et malgré lui il accordait un grand prix aux conseils de l'homme de génie.

— Votre expression de congestion mentale me paraît juste : il faudrait décongestionner. Comment ? Car supposons que vous ayez nommé le mal, désignez le remède d'un mot précis, sans phrases.

Nergal réfléchit, puis laissa tomber :

— Thériaque.

— Quoi ?

— Thériaque !

— Parlez chrétien, de grâce !

— La Thériaque est une panacée d'effet aussi miraculeux que le baume de Fierabras qui guérit les pires blessures des chevaliers dans les romans du moyen âge. Elle se composait de cent quarante substances.

« On en attribuait la formule à Mithridate, ce roi du Pont aussi célèbre par sa résistance aux poisons que par celle qu'il opposa aux Romains.

« A Venise, on préparait la Thériaque avec une solennité extraordinaire, en cérémonie publique devant le doge et les sénateurs.

« La réalité, composée de tous les accidents matériels, n'est-elle pas la véritable thériaque des illusions? Elle guérit la passion, née d'un rêve.

— Comment composerai-je cette Thériaque, avec quels accidents matériels ? Faut-il cent quarante substances ?

— Mon cher, vous faites le niais pour m'énerver. Une fillette de onze ans, tout à fait pure, mais exaltée, devint amoureuse d'un très beau vicaire qui venait donner des leçons à son frère : je l'ai guérie en une minute, en la plaçant sur le passage de l'abbé qui allait à la garde-robe. L'enfant s'était figuré que les prêtres étaient des anges : son imagination travaillait jusqu'au délire; à l'idée matérielle de l'humanité, elle fut dégrisée. Ne savez-vous pas l'incroyable fragilité des amours imaginatives où l'être vivant joue le rôle d'un mannequin, d'une poupée, que le sentiment revêt de variés oripeaux.

« Supposons que l'invention de votre nièce soit vraie, qu'elle ait vu un beau militaire ; il suffira qu'elle l'entende parler pour que la cristallisation sentimentale cesse.

« On doit toujours revenir à la comparaison stendhalienne du mouvement passionnel avec la branche trempée dans l'eau de Salzbourg, qui se couvre de cristaux éblouissants. La branche n'est qu'un peu de bois mort sur

lequel la pensée, ardente et appliquée, dépose le fruit de son travail fiévreux.

— Enfin, pour vous, Phanette est amoureuse ! » s'écria Claude.

— Amoureuse sans espoir, amoureuse dans des conditions impossibles, en face d'obstacles insurmontables, amoureuse et surtout désespérée et plus désespérée qu'amoureuse.

« L'amour tant qu'il espère ne montre pas cette face morte, cet œil morne, cet abandon du geste. Ici, la passion prend les traits de la maladie.

— Elle est en train de mourir, dites-le, dites-le », grogna Claude.

— Elle est dans le mouvement qui mène à la mort.

— Et vous ne faites rien et vous ne trouvez pas un expédient, une atténuation ; et vous êtes calme et dissertateur.

— Maître Claude, la douleur rend injuste. Vous adorez votre nièce : sauvez-la vous-même, puisque seul vous pouvez lui arracher son secret.

« Quel qu'il soit, une fois qu'elle l'aura murmuré, vous verrez une amélioration. Actuellement elle étouffe, elle suffoque : il y a un coup de bistouri à donner. Si j'étais jeune, peut-être tenterais-je l'opération : je grisonne, et mon fluide, comme disent les occultistes, n'a plus la qualité nécessaire. Sur votre nièce, je n'ai point d'action : pourquoi tenter une vaine cruauté et agacer une plaie que je ne puis débrider et assainir. Gardez en mémoire ce que je vous ai dit.

« Stéphanette aime un homme qu'elle ne peut épouser et elle l'aime parce qu'elle le rêve et en réalité ne le connaît pas. Sachez quel est cet homme, et qu'elle le voie à loisir et familièrement : le prestige meurt dans la fréquentation et s'avive par l'éloignement ; et, lorsque le prestige n'a d'autre source que l'imagination surchauffée, le témoignage des sens suffit à le réduire. Allez en murmurant ce mot bizarre « thériaque » qui signifie réalité et mettez votre nièce en face de cette réalité : elle guérira tout de suite, d'un coup

aussi soudain que celui qui l'a frappée.

« Et maintenant, menez-moi saluer les Rainvilliers et ne me jugez, qu'après avoir suivi mon ordonnance. »

Et pénétrant la pensée de Claude, il ajouta :

— Intérieurement vous me reprochez ma froideur. Vous me voudriez plus passionnément inquiet de votre chère nièce, je vous apparais sans cœur et sans zèle. Réfléchissez. A quoi servirait que je m'émeuve, sinon à faire écho à vos transes?

« Aucun bien n'en résulterait pour elle. Ne me demandez pas mon cœur pour tenir compagnie au vôtre : je vous ai donné le secours de mon intelligence : je suis sûr de mon diagnostic : mais l'infirmier, le garde, le veilleur sauvent parfois, à force de ponctualité et de soins ; or vous êtes l'infirmier. Cette enfant ne résistera pas à une scène violente de votre part. Il me semble qu'elle ne pleure pas ; donc, une secousse nerveuse débondera la tension extrême, et, au milieu des larmes, tombera l'aveu. Ce sera le salut. »

XII

Désarroi familial

Une famille, dont chaque membre connaîtrait exactement son devoir, qui est la connaissance exacte du droit des autres, serait un paradis.

Germaine Gallois apporta chez les Rainvilliers un frou-frou conquérant, de hauts rires et l'espèce de démènement fébrile de la jeune fille en hâte d'établissement.

Elle ne reconnut plus la Stéphanette du pensionnat si posée, si lucide, tout à tous, choisie pour monitrice de la classe, à cause de son ferme jugement. Elle avait de la sensibilité, elle s'émut mais la présence de Dangu, plus absorbante que la pitié, éteignit tout autre intérêt.

Elle se jeta à la tête du jeune homme, non pas malhonnêtement et de façon critiquable, mais ouvertement et sans détour, elle feignit, en le voyant, de ressentir le coup de foudre et conserva l'attitude charmée de l'être qui rencontre son rêve et qui l'avoue. Ce parti en valait bien un autre, comme habileté, mais Rodolphe aimait trop profondément pour qu'on pût le flatter. A peine vit-il la joliesse de Germaine, sa vivacité gracieuse, son teint vif et ses yeux noirs. Dès que la circonstance les mit en tête-à-tête, il parla de Phanette, en amoureux, qui n'a qu'une préoccupation et qui l'impose à tout venant.

— Vous qui avez été la condisciple de Mlle Rainvilliers, vous connaissez, mieux que ses parents, ses secrètes pensées, ses tendances secrètes? Ne vous souvenez-vous pas de quelque préoccupation qui lui fut particulière ?

— Mon Dieu, monsieur, je chercherais en vain dans ma mémoire. Phanette était la raison incarnée, un modèle de régularité et d'ordre et même de minutie. Élève modèle, comme

enfant accomplie, elle eut tous les prix et dans la grande classe on l'appelait Minerve ; on lui proposait de trancher les différends et souvent elle imita Salomon, à propos d'un fruit ou d'un jouet. Moi, j'étais plutôt une étourdie, une enthousiaste... »

Le jeune homme l'arrêta. Que lui importait les traits enfantins de M[lle] Gallois.

— Elle fut donc toujours raisonnable ? » interrogea-t-il.

— Toujours, et nous pensions toutes qu'elle ferait un mariage de raison. »

Le trait passa inaperçu :

— Avez-vous essayé de provoquer sa confidence ? Le cœur d'une jeune fille s'ouvre à la douce question d'une amie ? Ah ! mademoiselle, que je vous serais reconnaissant, si vous pouviez éclairer le mystère qui la hante.

— Vous aimez Stéphanette profondément, monsieur, je le vois. Vous aime-t-elle ?

— Non ! » dit-il, franchement.

— Vous espérez du moins la toucher par vos soins.

— Je l'espère, contre les apparences.

— Et si vous n'y parvenez pas ?...

— Je serai bien malheureux.

— Certes, Stéphanette mérite cette constance. Elle est, elle a été, elle sera la personne accomplie qui enlève le suffrage des indifférents eux-mêmes. Mais quel que soit votre mérite, il peut être méconnu, surtout dans l'état inexplicable où je la trouve !... renoncerez-vous au mariage... irez-vous au cloître ?

— Cette extrémité est tellement désolante que je me refuse à l'envisager. J'espère.... »

Ce disant, Dangu regardait devant lui, sans détourner les yeux sur sa gentille interlocutrice :

— Ah ! » fit Germaine, « que la vie arrange mal les choses. Le joli couple que cela aurait fait, M. et Mme Rodolphe Dangu, car vous êtes digne d'elle, par vos beaux sentiments ; et si elle n'y cède pas, attribuez-le à son trouble maladif, car il est difficile, monsieur, de vous connaître sans vous estimer, et de l'estime à la tendresse...

— Il y a un abîme, hélas !... » s'écria-t-il ; « Stéphanette m'estime et rien de plus ! »

Elle ne trouva qu'une habileté praticable et l'employa :

— Vous souffrez, monsieur Dangu ; quelle âme de femme ne compatirait à vos tristesses ; j'en suis toute remuée. Mon amitié pour elle m'entraîne vers vous, et je m'offre comme... confidente, pour écouter et bercer vos plaintes.

— Oh ! soyez plutôt une amie attentive et habile ; surprenez l'affreux secret : car le médecin est venu et n'a rien compris, il a conseillé la distraction, le voyage, et Stéphanette ne veut pas bouger : or, nul ici ne lui résiste, pas même M. Claude.

— Stéphanette, une enfant gâtée... qui mérite de l'être, mais qui l'est trop, pour son bien. Chacun s'accommode à son humeur et à cette heure il faudrait la forcer à guérir.

— Allez la rejoindre, mademoiselle, et tâchez de découvrir quelle est sa peine ? »

Germaine Gallois baissa la tête et mollement obéit.

A la vue de son amie si singulièrement atteinte d'un mal sans nom, l'espoir de séduire Dangu avait lui dans sa pensée de fille sans dot. Ni meilleure, ni pire qu'une autre, elle avait saisi éperdument cette occasion inespérée ; et tout de suite, il lui fallait renoncer à ce projet magnifique qui eût comblé ses vœux : car le jeune homme lui plaisait et elle l'eût aimé sincèrement.

Dans la chambre où Sthéphanette rèvait sur sa chaise longue, étendue et immobile, Germaine entra, de triste humeur :

— Je viens de causer avec ton fiancé. Il s'inquiète, il divague. Ah ! il t'aime vraiment ! »

La malade eut une moue d'indifférence navrée.

— Pourquoi refuses-tu de voyager ? Tu n'as besoin que de distraction : c'est la petite ville qui te pèse. Nous partirions avec l'oncle Claude et M. Dangu, ce serait charmant.

— Laisse-moi reposer, mignonne ! » répondit Stéphanette, d'une voix morne.

— Reposer ! c'est-à-dire te confiner avec

je ne sais quelle idée qui te fait mal. Il faut décider pour autrui, dans certains cas ; et je ne veux pas que ma petite Stéphanette souffre et dépérisse.

— Claude est-il à la maison ?

— Oui, ma chérie : je vais le chercher.

Quand elle revint suivie de l'oncle, elle dit seulement, sèchement, en désignant son amie du regard.

— Elle a bonne intention, mais elle me lasse. Faites que je sois seule. »

Au point de tension douloureuse où elle était arrivée, les bienséances n'existaient plus.

— Vous pouvez rester, Claude », laissa-t-elle tomber et quand la porte se referma sur Germaine mortifiée et prête à pleurer.

— J'ai besoin de paix, mon oncle ; que cette fille parte : elle aggrave ma peine, avec son bruit et sa banalité. Ma mère a cru bien faire en l'appelant, elle s'est trompée.

— Ni amie d'enfance, ni même un génie ne trouvent grâce devant vous.

— Je ne trouve plus grâce devant moi-même.

— Qu'avez-vous donc fait d'indigne, Stéphanette ?

— Rien ! Je ne suis plus moi.

— Quelle sorcière a opéré cette métamorphose ?

— J'ignore son nom, mais je subis son maléfice.

— Vous vous croyez ensorcelée, ma nièce. Voulez-vous que l'archiprêtre vienne vous exorciser ! Aux missions de l'Inde, j'ai fait le clergeon pour une cérémonie de ce genre : le rituel est très littéraire, très grandiose. Savez-vous que l'exorciste est un personnage des ordres mineurs que l'usage abolit ?

— Que vous a dit Nergal, sincèrement, de mon état ? » interrompit-elle.

— Il a dit que vous aviez une congestion mentale.

— Et vous ne lui avez pas demandé le remède ?

— Si fait. Il prétend que vous seule sauriez l'indiquer !

— Moi !

Elle sourit, ironique.

— Quel triste augure que celui-là !

— Il vous a déçue.

— Oh ! oui ! Mais il a servi, ainsi que Germaine, à montrer qu'il faut laisser les malades en paix.

— Petite nièce, il n'y a pas qu'une malade dans cette maison autrefois bénie, il y en a quatre qui souffrent avec vous et par vous.

— Hélas ! » soupira-t-elle.

— Pour moi, j'éprouve la grande humiliation de ma vie !... Je me croyais plus près de votre cœur, plus avant dans votre confiance... Je me croyais, non pas un oncle, mais le complice, celui auquel on dit tout, même le mal, auquel on demande même le crime, parce que celui-là ne juge pas.

— Ah ! vous me persécutez au lieu de me plaindre.

— De quoi dois-je vous plaindre ? J'ignore votre mal : je ne saurais lui donner un nom.

— Ni moi ! » fit-elle.

— Mais ses effets je les ressens et tous,

autour de vous, pâtissent. Vous n'avez qu'un mot à dire.

— Quel mot ?

— Le mot de votre énigme.

— Elle ne tient dans aucune suite de syllabes.

— Ainsi, nous devons, nous qui vous aimons, assister impuissants à votre dépérissement.

— J'ai à peine maigri : le corps résiste bien.

— Résistera-t-il toujours ?

Elle fit un effort :

— Mon bon oncle, ne me harcelez pas. Vous augmentez ma détresse par vos questions. Soyez bon, profitez du dépit de Germaine, qui va offrir de partir : ne la retenez pas et laissez-moi dans mon coin, comme un animal malade qui se cache et n'est soulagé que par la solitude. »

Et, à ce ton suppliant, Claude voûta ses épaules et obéit.

Stéphanette ne mentait pas : elle n'éprouvait un peu de répit qu'en cessant de con-

traindre son visage et d'écouter des paroles presque sans aucun sens pour elle.

Aux interrogations des parents, Claude répétait sans cesse :

— Elle est lasse, lasse indescriptiblement.

« Figurez-vous qu'elle a besoin de solitude et de silence. On ne peut lui donner plus. »

— Claude ! » s'écriait la mère, « c'est affreux de se priver de la vue de sa fille, de sa parole.

— Si le médecin le commandait, vous le feriez cependant. »

Le père assombri promenait, autour de lui, un regard anxieux et Dangu, assis dans un coin sombre, avait la contenance qu'on voit dans les scènes de deuil des vieilles estampes, les coudes aux genoux et la tête dans ses mains.

Claude, en face de cette désolation, s'exaspérait. Vraiment, on ne pouvait vivre ainsi plus longtemps. Il fallait à tout prix secouer cette atmosphère lourde et empestée où les miasmes de la contagion flottaient.

Sous ce toit normand qui abritait depuis

si longtemps une si admirable raison, le désordre mental se manifestait par saccades : et les tempéraments maintenant méconnaissables tournaient à la nervosité.

Rainvilliers, si pondéré autrefois sursautait au moindre bruit et restait des heures entières sans ouvrir la bouche. Sa femme errait, comme une âme en peine, écoutant dans le corridor les plaintes de sa fille, qu'elle croyait entendre. Des journées passées à s'éviter pour ne pas éclater en lamentations et augmenter ainsi ses transes l'un par l'autre, des nuits inquiètes et sans repos véritable, entretenaient ces malheureux parents dans un état de fièvre douloureuse.

Vainement, Claude tentait de les rassurer et se dépensait en affirmations et surtout cachait sa propre angoisse ; un poids de fatalité courbait toutes les épaules : et Dangu, inutile et mortifié, avec des airs mourants de chien qui n'ose pas s'avancer, s'entêtait à demeurer, extraordinaire figurant de ces scènes de détresse. Quand Claude quittait le

logis, dès la porte fermée, il respirait fortement, longuement, comme quelqu'un qui a cru étouffer et il regagnait son logis, par le plus long, en se répétant qu'il fallait en finir et qu'une pareille tension ne se pouvait supporter.

XIII

Devant le secret

La sincérité n'est pas une sorte de confession publique et permanente mais une conduite droite. Chacun a droit au silence mais aucun ne peut se dispenser de bien agir.

Au fond de la charmille, sur le banc moussu, Claude Rainvilliers disait, d'une voix douloureuse à sa nièce, plus pâle que d'habitude et accablée par le poids de son secret :

— Chère enfant, il y a des devoirs dont nul ne s'affranchit, pas même Mandrin, pas même Don Juan ; et le premier de ces devoirs ordonne de respecter les sentiments que l'on inspire et de ne pas désoler ceux qui vous aiment noblement et pour vous-même. Regardez autour de vous, la consternation règne ;

votre mère pleure désorientée ; votre père fuit la maison, pour ne pas assister à votre consomption, sans y remédier ; moi, je ne sais plus ce que je deviens ; Rodolphe Dangu perd la tête ! Au milieu de tant de douleurs qui sont votre ouvrage, vous restez silencieuse et *absente*, sans cesse absente.

« Un secret, Stéphanette, un secret vous empoisonne lentement. Ah ! j'ai cherché à le pénétrer. Inutiles efforts. J'avoue mon impuissance. Il faut que vous parliez. Oh ! j'entends que vous ne puissiez pas ouvrir votre cœur à vos parents ; mais à moi ?

« Je suis, quelque révélation que vous fassiez, votre complice. Vous ne redoutez ni mon jugement, ni mon indiscrétion ; vous sentez que je vous suis inféodé aveuglément et que si vous me disiez : « j'ai tué », je dirais seulement : « où est le cadavre ? que je le fasse disparaître. »

A cette forte expression, elle fut secouée et regarda son oncle, d'un œil brusquement clair.

— Si je vous disais : « j'ai tué », vous me répondriez seulement : « où est le cadavre, que je le fasse disparaître », répéta-t-elle.

— Oui, Stéphanette, oui, et vous ne doutez pas de ma sincérité ?

Elle soupira longuement :

— Hélas ! j'ai tué la Stéphanette que j'étais et que vous aimiez.

— Phrase que celle-là !

— Si vous saviez, oncle Claude, comme il est difficile de se faire entendre ! Même si je vous disais mon secret, vous ne me comprendriez pas, et j'en aurais la honte inutile.

— La honte, en face d'un complice ! Ah ! chère enfant ; la véritable amitié ne juge pas, elle pactise avec la douleur, avec la manie, avec le crime, elle accepte le poids du forfait.

— Il n'y a pas de forfait, il y a pis...

— Phrases, phrases creuses et sottes !

— Comment vous expliquer ce que je ne peux comprendre moi-même et vous avouer quelque chose que je ne sais pas formuler ?

— Voyons, ma Stéphanette ; je n'ai rien

du doyen, scrutateur de l'âme, je tâcherai cependant d'en faire l'office.

« Dites-moi ce que vous diriez à un confesseur. »

— Cela est impossible.

— Laissez-vous interroger.

— Je ne m'engage pas à répondre. »

Claude fébrile passa la main sur son front humide.

— Un matin, vous êtes rentrée, avec mon frère, singulièrement changée, d'humeur solitaire et silencieuse. Vous étiez-vous levée dans cette disposition?

— Non! » fit-elle.

— Donc, entre le moment de votre sortie et celui de votre rentrée, entre dix heures et midi, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire.

— Extraordinaire pour moi seule.

— Ceci est un point : grand effet sorti d'une petite cause, phénomène individualiste... Le ranz des vaches berce ou laisse indifférent beaucoup de gens et insuffle le

mal du pays à un montagnard suisse. Ce qui s'est passé n'a eu de sens que pour vous et non pour ceux qui vous accompagnaient. Cela correspond donc à une idée personnelle, très vivante, très enracinée. Croyez-vous que votre amie Germaine eût été impressionnée, à votre place ?

— Non ! » dit-elle.

— Il y a donc eu quelque rencontre entre le réel et votre imagination.

— Oui », fit-elle, acceptant ce mode de réponse comme un défi, persuadée que son secret ne lui échapperait pas.

Claude feignait beaucoup d'hésitation entre chaque phrase, quoique ayant mûri la leçon de Nergal et cachant à quel point il voulait mener le colloque ; mais il s'efforçait de fatiguer son attention, afin de la surprendre et de lui arracher la vérité.

— A qui avez-vous parlé ce matin-là ?

— A mon père, au tapissier et à l'archiprêtre.

— A nul autre ?

— A nul autre !

Claude continua.

— Vous n'avez rien lu, puisque vous étiez dehors ? N'avez-vous rien entendu ?

— Pas une parole !

— Votre secret, Stéphanette, date cependant de cette matinée, entre la commande de tenture et le retour à la maison.

— Oui », fit-elle.

Il eut un geste découragé.

— Vous voyez », soupira-t-elle, « que mon secret est impénétrable.

— Un mot encore. Vous m'avez dit que la chose extraordinaire par son effet sur vous, en soi était ordinaire. Il s'agit donc d'une impression profonde ayant une cause disproportionnellement petite. Votre nouvel état d'âme est né d'un fait extérieur, et sur la jetée, entre onze heures et midi. »

Elle acquiesça d'un mouvement de tête, les yeux clos.

— Une parole, parfois surprise au vol,

éveille un écho démesuré? Non ce n'est pas cela. »

Il prit sa tête dans ses mains, puis la releva.

— Qui avez-vous remarqué, sur la jetée ?

Elle se tut.

— A cette heure, il ne devait pas y avoir beaucoup de monde ? Quelques baigneurs, peut-être. Vous n'avez remarqué personne ? »

Elle ne répondit pas.

— De grâce ! » fit-il, « un oui ou un non. Avez-vous remarqué quelqu'un ?

— Qu'entendez-vous par remarquer ?

— Ce que tout le monde entend : vous vous souvenez de l'archiprêtre. Vous pourriez vous remémorer un autre promeneur.

— Laissons ce jeu », dit-elle, « il me peine et ne vous apprendra rien.

— Avez-vous vu quelqu'un sur la jetée ?

— Des enfants qui jouaient.

— Rien que des enfants. Il n'y avait pas d'officier ?

— Non.

— Aucun militaire ?

— Aucun. Pourquoi cette question ? »

Il craignit qu'elle ne se souvînt de l'invention faite pour Nergal.

— Parce que sur les promenades, il y a toujours des bonnes et des militaires. Résumons-nous...

— Vous me fatiguez, mon oncle ; ayez pitié d'une pauvre tête dont les tempes battent. Votre inquisition n'aboutira qu'à un plus lourd accablement. »

Il jugea que l'heure n'avait pas sonné et biaisa, niaisant.

— Avez-vous heurté un crapaud ou aperçu une araignée, entendu le cri d'une chouette ?

— Une chouette sur la jetée, vous déraisonnez.

— Je raisonne, au contraire, quelque chose vous a fait peur... et je cherche l'objet...

— Ne cherchez pas, oncle Claude, et épargnez-moi. J'ai si mal !

— Parlez et vous guérirez ! Nommez votre mal, je trouverai le remède.

— Oh ! mortel entêtement que le vôtre !

— Je vous répéterais cette phrase, avec une singulière justice.

— Oncle Claude, ayez pitié de moi! »

Il s'encoléra.

— Avez-vous pitié des autres ? On pleure, on désespère : vous vous taisez.

— Que puis-je dire, mon Dieu ?

— Votre pensée ! Si complexe soit-elle, un mot l'exprime.

— Ce n'est pas une pensée.

— Qu'est-ce, alors? »

Elle chercha hésita et dit :

— Une impression.... inexprimable !

— Toute impression comporte une circonstance. On peut prendre une roche pour un vaisseau, une mouette pour un ange, un chat pour un tigre : mais toujours l'impression prend pied, si faiblement que ce soit, de la réalité. Peut-être avez-vous vu le diable : je le croirai, si vous me dites qu'un chat noir passait à ce moment.

— Voilà que vous recommencez ce triste jeu de devinette.

— Et vous continuez ce lugubre jeu de cachotterie.

— Oncle Claude, ayez pitié !

— Satané orgueil qui ne veut pas être soulagé et sauvé !

— Oh ! qu'il est loin, mon orgueil d'autrefois !

— Qui donc vous ferme la bouche ? »

Elle cessa de répondre. A ce moment, Claude eut un soubresaut de colère : il saisit un grand vase de porcelaine et le jeta avec force sur le sol où il s'émietta, avec un bruit sourd.

Stéphanette poussa un cri.

— Ce n'est rien », dit-il, « une chimère verte vous effrayait et j'ai tué la chimère. »

Et, avec un regard dur, à sa nièce :

— Je suis décidé à tuer les chimères, désormais. »

Il mit dans le ton une véritable menace.

A bout de nerfs, et sans savoir par quel moyen, il se jura de forcer l'aveu de l'obsédée.

XIV

L'Aveu

Il y a deux sortes de paroles, salutaires ou dangereuses : celles qui dissolvent notre trouble en l'extériorisant; celles qui l'augmentent, en le précisant.

— Rassemble soigneusement tes souvenirs, mon frère : peut-être m'aideras-tu à découvrir le secret de Phanette. Le jour où se déclara son incurable mélancolie...

— Elle se manifesta, au déjeuner...

— As-tu remarqué quelqu'un sur la jetée ?

— Personne, que l'archiprêtre.

— Vraiment, personne ?

— Nous étions assis sur un des bancs en hémicycle ; et ceux qui ont pu passer, je ne les ai pas même aperçus.

« Il y avait, devant nous, un marin qui regardait la mer, un beau gars, ma foi, je l'ai signalé à Phanette pour son allure pittoresque. C'est tout ce dont je me souviens. »

Claude désespéra de percer cette énigme. Un gars dans son esprit, fût-il le plus beau du littoral, ne signifiait rien pour sa nièce.

— Je deviendrai fou, mon frère ! C'est cependant ce matin-là, et avec toi, que le détestable changement s'est opéré chez la chère enfant. »

Rainvilliers courba les épaules, écrasé par le mystère d'une telle aventure.

A ce moment, Phanette parut au seuil de la maison, dolente en son attitude, la démarche molle et abandonnée.

— Belle nièce, je veux vous conter une histoire que j'ai lue hier, ne dormant pas ; venez un peu avec moi. »

Il lui prit le bras et la mena, passive et lente, vers ce banc où il avait déjà tenté, tant de fois, de la confesser et, quand il l'y eut

assise, il commença ainsi, au hasard, et pour dire quelque chose.

— Il était une fois un marin qui regardait la mer... »

Un frémissement de la jeune fille le rendit soudain attentif.

— C'était un beau gars », jeta-t-il sans intention.

Phanette pâlit si visiblement que Claude crut qu'elle s'évanouissait et s'empressa pour la soutenir ; mais il recula. Elle voilait son visage de ses mains et de lourdes larmes coulaient comme ces larges gouttes d'orage, brusques et bruissantes. Alors seulement Claude comprit qu'il avait touché juste. Son étonnement fut tel, qu'il poussa une exclamation rauque et sans analogue, un juron peut-être, comme la nuit où son vaisseau s'ouvrit brusquement sur des rochers insoupçonnés ! Et puis, ce fut un silence atroce ; elle pleurait de très grosses larmes ; et lui, atterré, sans paroles, sans salive, tordait ses mains, car les idées les plus invraisemblables se succé-

daient comme des éclairs et des tonnerres dans son esprit. Il voyait Phanette coupable, déshonorée, et il n'osait plus interroger. Ces deux douleurs en présence s'exaspéraient l'une par l'autre. L'orgueilleuse fille sentait son prestige tomber, de seconde en seconde, et le vieux séducteur regardait s'abîmer, dans une pitié indicible, sa dernière illusion.

— Phanette, je vous ai dit, avant de provoquer votre aveu : si vous avez tué ; je me charge du corps? Qu'attendez-vous de votre complice ?

— Rien ! » dit-elle dans un sanglot, et ce mot épouvanta Claude.

— Rien ? il y a toujours quelque chose à faire, Phanette, je vous en conjure, dictez-moi votre volonté...

— Ma volonté », fit-elle avec des hoquets suffoquants, « ma volonté serait d'oublier...

« Vous ne pouvez pas me faire oublier... Dieu ne veut pas... je suis possédée...

— Avez-vous écrit ? » demanda-t-il, à voix basse.

— Écrit quoi ? »

Elle ne comprenait pas.

— Pas de lettres, tant mieux. Je les aurais vite rattrapées, au reste », fit-il avec une décision violente et malgré lui, il s'écria :

— Mais, grand Dieu, quand eurent lieu vos rendez-vous ? »

A ce mot, elle se dressa, découvrit son visage ruisselant et avec une fierté d'accent incisive :

— Ah ! mon oncle, vous oubliez trop qui je suis... je n'ai vu cet homme qu'une fois et lui ne m'a jamais vue... j'ignore le son de sa voix... »

Claude aurait ri, tellement ces paroles le soulageaient ; mais il la crut folle : un tel drame passionnel, sans manifestation, sans une démarche, c'était pour lui de l'invraisemblance.

Elle reprit :

— Je ne l'ai vu que ce triste matin où j'étais assise à côté de mon père : le reste s'est passé là », dit-elle, en se touchant la tête.

Claude s'essuya le front qui ruisselait. Nergal avait bien diagnostiqué. L'invraisemblable était véridique ; sa nièce se mourait d'amour pour un marin. Ah ! certes, il tombait de bien haut, d'autant plus étourdi de cette chute que son tempérament passionné l'empèchait de comprendre cet entraînement d'imagination.

Tout à coup, il s'approcha d'elle, lui prit les mains et, fraternel, presque joyeux :

— Pauvre chère enfant, qui a eu un cauchemar et l'a pris pour la réalité. Réveillez-vous, Stéphanette, réveillez-vous, car vous rêviez. Rien de cela n'existe. Votre tête trop longtemps sage a eu, ces jours-ci, de folles idées : et comme dans une nature profonde il n'y a pas de petites choses que la résonance et les reflets n'amplifient, vous avez dramatisé jusqu'au désespoir un incident sentimental.

« Quand j'étais adolescent, à peu près à votre âge, il m'est arrivé quelque chose de semblable. Sur un quai, une femme, en vête-

ments de voyage serrait des mains. Était-elle jolie ? Je ne m'en souviens pas. Il me sembla que le bonheur eût été de la suivre et, pendant des jours, elle incarna mon désir et ma vision du bonheur. Je fus bien malheureux et assez longtemps : et cependant en la voyant surgir devant moi, je ne l'aurais pas reconnue. C'était la voyageuse, par le lieu et le costume, la femme d'esprit aventureux que j'aurais souhaitée pour compagne.

« Votre marin vous représente la matière d'une théorie que vous m'aviez souvent exposée. Vous vouliez que votre époux fût votre œuvre ! Ah ! que je souhaiterais vous mettre en sa présence, pour essayer votre baguette féerique, qui s'échapperait de vos mains découragées. Car, votre marin n'est pas plus l'objet de votre souci que le bloc de marbre n'est l'œuvre. Vous avez vu la statue à travers l'informe et votre vision seule vous a séduite.

— C'est vrai ! » murmura-t-elle doucement.

— Personne, entendez-vous, Stéphanette, personne ne résiste à soi-même : vous êtes votre propre tyran, vous vous êtes jeté un sort ; c'est un cas d'auto-envoûtement. »

Doucement, il la persuadait de son innocence, et aussi de la simplicité du fait.

— Peut-être, belle nièce, vous dites-vous que pareille maladie se rencontre rarement. Erreur ! Cela foisonne, plus ou moins intense. On le cache, parce que l'explication de ces vertiges moraux offre de la difficulté et que la pudeur de l'âme répugne à dévoiler ses misères. Croyez bien que chez les jeunes filles et chez les plus sages, il se passe de semblables phénomènes et qui semblent impossibles une fois qu'ils ont cessé.

« Cédant à mes prières, si vous m'aviez dit tout de suite ce qui vous obsédait, nous en ririons maintenant tous les deux et vous plus que moi.

— Pauvre oncle qui me croit guérie ! » fit-elle.

— Je ne dis pas cela, mais vous guérirez,

j'en suis sûr, à mesure que votre pensée reprendra son cours habituel.

— Mon bon oncle, je préfère avoir un confident et ce ne pouvait être que vous. Je souffrirai moins, en parlant, que lorsque je me taisais : et vous avez eu raison de forcer ma confiance.

« Seulement, vous ignorez le supplice d'une idée fixe qui abolit les autres, qui tinte sans cesse comme un glas. Le « jamais plus » du corbeau, je l'entends à chaque seconde. Jamais plus je ne serai heureuse, jamais plus je n'aimerai, jamais plus je ne serai la Stéphanette d'autrefois, à l'âme calme et sereine.

« Je n'avais pas rêvé la passion avant cette rencontre, et je l'ai vue à l'état impossible. Mon premier désir naquit désespéré : et ce qui me tue, ce n'est pas de songer que je ne reverrai pas cet homme de hasard, non ; une silhouette ne fait pas de si grands ravages. Mais il a emporté mon espoir, tout ce qu'il figurait, à ce moment unique où mon ima-

gination, subitement dégagée des entraves, a poussé un cri de liberté.

« Si j'avais pu garder en mon cœur le souvenir de ce vœu : c'eût été un thème mélancolique et je n'eusse été que triste. Mon honnêteté l'interdisait : et je me suis débattue furieusement et je me suis meurtrie et j'ai risqué ma raison pour rejeter cette hantise...

— Pauvre enfant !

— Ah ! oncle aimé ! Vous avez entrepris une tâche ingrate, accablante. Ma guérison, ne l'espérez pas. Votre affection m'apaisera, mais nul au monde ne saurait me rendre la pureté de ma pensée. Sentez-vous que mon grand orgueil s'effrite ? Je m'étais mise sur un piédestal et je découvre mes pieds d'argile. Vous en verrez les effets, je serai plus douce étant moins digne, mais les voies de la personnalité, qui furent les miennes jusqu'ici, me resteront interdites. Au premier choc avec la vie, me voilà à terre, pantelante.

— Ma nièce, je ne veux pas vous contrarier. Soit, vous êtes en morceaux, en tout

petits morceaux ; avec le baume de Fierabras, nous recollerons tout.

— Le baume de Fierabras ?

— Oui, la Thériaque.

— Qu'est-ce que cela ?

— C'est un remède à tous les maux : il se compose de cent quarante substances ! »

Et Claude se força jusqu'à rire. A ce moment il envoya au romancier un grand merci, de tout son cœur.

Certes, la cure exigerait des soins difficiles, mais il connaissait enfin le mal.

Stéphanette lui prit soudain les mains.

— Mon oncle, mon oncle aimé, vous méritez que je vous montre mon âme sans voiles, et je vous jure de le faire, en gratitude du bien que je ressens.

« Oh ! si vous saviez le poids des choses qu'il faut taire : c'est comme un poison qui vous brûle la bouche et qu'on n'ose rejeter. »

Elle respira fortement, à plusieurs reprises, comme si sa poitrine se dégageait d'une étreinte.

— Allons vers mes parents ! Qu'ils profitent, les pauvres, eux aussi, du répit que vous m'apportez.

— Ah ! petite, que de peines eussent été épargnées, avec un peu de confiance.

— Ne me grondez pas.

— Oui, il faut qu'un abcès soit mûr... » dit-il débonnaire, et mentalement il voyait déjà la chère enfant guérie, car il allait employer la fameuse Thériaque, dût-il la composer de mille et une substances, aussi rares que celles des philtres magiques.

XV

La queste du baume

Les Alchimistes cherchaient l'unité de la matière et ils découvrirent les merveilles de sa pluralité.

Ainsi, notre activité, même dans une voie impossible, aboutit à des résulats positifs mais différents de ceux qu'on s'était proposés.

Le remède à ce mal, maintenant connu, Claude le cherchait opiniâtrément. Trop intelligent pour tenter des considérations d'ordre logique sans effet sur l'être passionnel, il voulait découvrir un moyen de désillusion. Sa nièce n'avait vu qu'une silhouette bien campée, et non le véritable individu, buveur, fumeur, querelleur et paillard aussi. Il se mit à la recherche du personnage, sans indication,

sans l'aide même d'un prénom, et n'aboutit pas. Il s'ingénia à amener son frère sur le port et, sans le questionner, espérant que le hasard lui ferait rencontrer le beau gars. Le secret de Phanette, il ne l'eût pas trahi, même pour la sauver ; et chaque jour il parcourait les débits de boisson et les lieux où le marin pouvait être. Celui-ci, en congé, habitait-il quelque village de la côte ; débarqué à Fécamp, y vivait-il ? Rainvilliers résistait à se laisser emmener en ces randonnées des bas quartiers, Claude y entraînait Rodolphe Dangu.

La douleur unit presque autant que le plaisir : à Paris les bonnes camaraderies se forment après minuit, aux soupers, arrosées de vin de Champagne ; dans la vie intime, la souffrance, paranymphe insigne, préside aux fermes amitiés ; et Claude ne considérait plus Rodolphe comme un vulgaire soupirant ; la constance de ses sentiments, la patience de son attitude prouvaient un amour si profond que l'oncle acceptait enfin le fiancé.

Octobre était venu, pluvieux et froid ; les

villégiatureurs disparus, la petite ville retomba à sa grise existence : et Dangu resta.

Stéphanette ne reprit pas son bel aspect ni sa sérénité, mais, sortie de la période aiguë, elle parvint à se contraindre et ses parents jugeaient qu'elle allait mieux. La consomption lente et peu perceptible succédait à la violente fièvre. Claude qui, un moment, avait espéré, dut s'avouer son illusion.

Le seul changement fut un peu d'attention à la présence de Dangu et des remerciements à chacun, un éveil de la reconnaissance pour ceux qui l'aimaient tant et guettaient le moindre symptôme rassurant avec une ferveur de tendresse indémentie.

— On croit que la peine présente est la plus forte et bientôt une autre, imprévue, nous accable », disait le prétendant.

« Je suis plus malheureux de l'état de Mlle Rainvilliers que je ne l'étais de son indifférence.

« Souffrir par l'être aimé, cela paraît le comble des maux, tant qu'on n'a pas vu l'être

aimé souffrir lui-même. Ah! ce regard éperdu qui reflète la lumière comme une vitre, ces lèvres pâles, amollies, entr'ouvertes, ces poses accablées, ces gestes si las et si cassés, ce ralentissement de la vie qui la fait ressembler à Alceste déjà touchée, par la main de la mort !

— Voyez, jeune homme », répondait Claude, « quel impôt le sort prélève sur nos sentiments : la solitude nous désespère et chaque mouvement de notre âme vers autrui expose à de nouveaux soucis. Nous ne cessons de gémir sur nous, que pour pâtir des mésaventures de ceux que nous aimons. Moi, qui croyais occuper le port calme de ma vieillesse, dans une affection pure et fraternelle, je suis plus troublé et pantelant qu'un amoureux, et sans cet espoir que nourrit le passionné ! Oh ! ce n'est pas le caractère ingrat de mon rôle qui me pèse : Phanette mérite qu'on sacrifie pour elle beaucoup plus que la tranquillité d'un vieux capitaine. Ce qui m'accable et m'exaspère, jeune homme, c'est mon impuissance.

Décidé à tout, je ne peux rien. J'assiste à l'étiolement de cette fleur de chair et d'âme, marin qui voit descendre lentement son bateau fendu dans l'eau funèbre.

— Enfin, monsieur Claude, quel nom donnez-vous à ce mal si subit qu'on n'en perçoit pas même la source ?

— Si je le nommais, je le guérirais. C'est un mal sans nom, au besoin on l'appellerait mélancolie aiguë, idée fixe ; le moyen âge aurait dit « obsession ».

— Quelle peut être cette idée ? » répétait le jeune homme désolé.

— Le saura-t-on jamais ! » fit Claude. « Ma nièce périra avec son secret ou bien en guérissant, elle l'oubliera.

— A quoi sert l'amour le plus profond ? Ah ! monsieur Claude, quelle amertume d'être inutile en face l'adorée.

— Je connais cette âpre douleur, mon ami et j'ai plus souffert pour Stéphanette que pour aucune des femmes que j'ai aimées.

— Et moi qui envisageais de souriantes fiançailles, qui croyais aborder au mariage comme à un Eldorado de paix et de douce joie, je me trouve le veilleur d'une malade qui accepte à peine ma présence. Cependant son regard s'adoucit pour moi et quelques mots tombent de ses lèvres pâles qui me réconfortent. Maintenant elle me voit et me marque qu'elle est touchée de ma constance.

— Vous êtes un bon jeune homme et toute mon estime je vous la donne, Dangu. La constance enferme en soi les mérites les plus divers et vous méritez Stéphanette.

— Ah ! monsieur Claude, oncle Claude, ces paroles compensent bien des ennuis. Vous êtes le père spirituel de ma bien-aimée. J'ai tant gémi de vous déplaire, de vous paraître indigne d'elle ! Eh ! je l'avoue, qui donc s'égale à cette admirable jeune fille ; mais n'est-il pas dans l'économie providentielle que chacun cherche à s'élever par son choix et l'ambition serait-elle défendue à la tendresse ? L'œuvre d'art accepte de charmer le pieux

ignare qui l'admire ; et mystiquement, la madone accepte l'hommage du plus petit.

— Stéphanette, revenue à la raison, sera plus parfaite encore qu'autrefois.

— Sa convalescence sera longue, sans doute.

— Eh ! mon ami, réfléchissez que votre constance fut d'abord votre seul mérite ; plus tard vous en montrerez d'autres ; épuisez celui-là.

— Je voudrais vous faire une question. Que cherchez-vous sur le port, avec un soin si inquiet ?

— Un de mes anciens matelots qui m'a écrit sans ne marquer une adresse et que je souhaiterais fort comme domestique.

— Pourquoi ne vient-il pas sonner chez vous ?

— Il a quelque peccadille sur la conscience et n'ose se montrer. « Je viendrai si vous le permettez », a-t-il écrit, et pas d'adresse.

— Vous y tenez beaucoup, à cet homme ?

— Beaucoup ! Maintenant, si vous avez un but plus intéressant à m'offrir pour user mes nerfs et remuer mes jambes, dites-le. Je cher-

cherais des aiguilles dans du foin, je m'exaspère de voir ma nièce traîner ainsi. »

Dangu n'était pas de force à surprendre un homme aussi vif d'esprit que l'oncle Claude, et chaque fois qu'il soulevait timidement quelque coin de la trame étrange, il recevait une réponse si plausible que son imagination cessait de travailler.

Les jours passaient et Claude ne rencontrait pas le gars, auteur inconscient et innocent de tant de maux. En vain implorait-il de Stéphanette une description du personnage. Elle s'y refusait autant par pudeur que par incertitude véritable sur ses traits.

— Faites-moi son portrait pour que je le reconnaisse », disait Claude.

— Vous lui chercheriez querelle !

— Je lui offrirais mon meilleur cigare et bien d'autres choses. Puis-je vouloir quelque mal à un garçon de s'être trouvé sur la jetée? Il ne vous a pas même regardée.

— Ni regardée, ni vue », fit-elle.

— Vous l'avez regardé sans le voir ; don-

nez-moi cependant son signalement. Grand, mince, fine moustache, l'air rêveur.

— Oui.

Claude soupira.

— Il y en a beaucoup sur le port qui sont grands, minces et armés d'une moustache. Ils fument ou ils chiquent. Le vôtre rèvait. Vous êtes tombée sur une exception, car les gars ne rêvent guère dans le sens où vous l'entendez. Le reconnaîtriez-vous ?

— Oui, nerveusement.

— En somme, vous l'avez vu ?

— De profil, seulement.

— Vraiment, aucune indication plus précise ne jaillit de votre souvenir ?

— Aucune, cher oncle.

— Cependant vous le voyez sans cesse, ou souvent. Il est présent à votre esprit et vous ne pouvez le décrire.

— Je vous le répéterai encore : il s'agit moins de lui que de ce qu'il représente.

— Un autre de cette série serait-il mêmement représentatif ?

— Je ne sais pas... je ne crois pas... »

Il fallait la patiente tendresse du vieux marin pour subir la monotonie exaspérante de telles réponses et s'entêter à guérir une maladie qui, à chaque instant, se révélait par un éclat d'absurdité.

Claude voyait arriver l'hiver avec angoisse et il lui semblait que chaque jour augmentait la difficulté de sa recherche. L'état de Stéphanette gagnait dans le sens du calme et de la sociabilité, mais sa santé s'altérait presque à vue d'œil, elle s'affaiblissait, mal disposée au mouvement, et sans appétit.

L'oncle lui-même se ressentait de tant d'alarmes : il passait les nuits à combiner des plans de recherches abandonnés le matin : sa responsabilité l'effrayait. Seul actif en face de cette âme inerte et désolée, en se prodiguant, il s'épuisait.

« Cette petite nous dévorera tous les quatre », pensait-il.

Les autres souffraient en silence ; lui s'efforçait d'agir.

— Ta fille, » disait-il à son frère, « m'aura coûté plus de veilles qu'aucune femme. J'expie par elle mes péchés. Le purgatoire de Don Juan devenu garde-malade d'une hallucinée. »

Égoïstement paternel, Rainvilliers répondait :

— Enfin, elle va mieux.

— Sans doute, sans doute, » se hâtait d'opiner Claude, d'autant plus que l'amélioration apparente ne le trompait pas. Il saisissait, sous le calme, l'hébétude et dans le sourire un désintéressement croissant de l'existence. Le passage de la période aiguë à la période chronique faisait illusion aux Rainvilliers.

« Encore quelques mois d'un pareil mieux, se disait l'oncle clairvoyant, et ma pauvre nièce sera perdue ! »

On ne porte pas en son cœur un tel souci sans que l'organisme lui aussi n'en souffre, et les avis du médecin paraissaient comiques à cet anxieux qui savait bien comment retrou-

ver la santé, en abolissant la cause morbide.

Parfois, en rentrant chez lui, il exhalait de véritables vociférations où son idole de nièce recevait des bordées d'épithètes, plus imprévues les unes que les autres.

— Stupide gamine qui regarde sans voir, qui s'amourache d'un mannequin, qui meurt pour un morutier, qu'elle ne peut pas même pourtraiturer ! Bel effet de l'intelligence et magnifique blason de l'orgueil ! Cette fille lasserait les anges ! Ah ! la stupide donzelle. »

Après beaucoup de grognements, il s'ingéniait encore et murmurait, comme si en mâchant ce mot, une inspiration viendrait :

— Thériaque, Thériaque.

XVI

Le mirage pâlit

Il y a une optique passionnelle qui nous fait voir à une grande distance des objets précis et colorés qui s'effacent et pâlissent, à mesure que nous en approchons.

— Je vais mieux, un peu mieux, depuis que vous m'avez arraché mon secret », disait Stéphanette à Claude en s'appuyant sur son bras pour une sortie à laquelle elle consentait enfin.

« Si vous saviez le poids d'une semblable folie : la souffrance abolit la pudeur, morale comme physique, et je souffre tant que je payerais un adoucissement par la pire lâcheté. Ne plus être maîtresse de sa pensée, revoir sans cesse la même figure, comme si on ne pouvait plus prononcer qu'un seul mot : sentir

que rien n'obéit plus, ni l'âme, ni le corps et que vos rouages devenus incohérents marchent à contre-sens. Car, ce qui m'arrive passe le jugement. J'ai toujours été raisonnable... Vous souvenez-vous de nos conversations : mon langage ne s'inspirait d'aucun roman et je ne repoussais pas même la perspective de devenir M[me] Dangu.

— Ce garçon vous aime profondément, Phanette. Vous n'avez pas même remarqué son dédain aux manèges de Germaine.

— Quels manèges ?

— Vous n'avez donc plus d'yeux ni d'oreilles ? Votre amie a tout fait pour vous enlever Rodolphe, tout ce qu'une fille bien élevée peut faire.

— Ah ! » fit-elle étonnée et indifférente.

— Phanette, vous n'avez plus d'amitié pour personne.

— Non, pour personne. Je suis si détachée de moi, après m'être tant aimée : et quand on ne s'aime plus, oncle Claude, on commence à mourir.

— Petite sotte ! Vous avez imaginé un roman au lieu de le lire, et il vous hante et il vous hallucine. Vous traversez une crise explicable précisément par votre sagesse d'esprit. Les autres jeunes filles évaporent en multiples occasions leur vague à l'âme ; chez vous il s'exhale en une fois, et de façon intense. Cela n'est que peu de chose en soi. Mais d'un côté, vous êtes contrainte par la vie familiale et de l'autre la famille s'inquiète par exagérée tendresse.

— Vous êtes bon de me mentir ainsi. Je vous en remercie, je ne vous crois pas, je deviendrai folle : car je ne peux me raccrocher à rien et prise de vertige, le cœur me tourne et me tournera jusqu'à cesser de battre.

Brusquement elle s'arrêta.

— Où me menez-vous ?

Au débouché de la rue, on apercevait la jetée.

Avec une gaieté feinte, il l'entraîna, en riant fort.

— A la reconstitution du... roman !

« Le Roland de l'Arioste perd sa cervelle et par magie elle s'envole dans la lune... la vôtre a fui moins loin... nous allons la retrouver sous un banc. »

Il riait bruyamment. Elle se laissait conduire, grave et résignée.

— Où étiez-vous assise, petite? Là, et lui? Lui se tenait ici... non, plus loin... et de profil, n'est-ce pas?... il regardait la mer comme cela ?

Elle affirma de la tête.

Claude demeura un instant pensif, puis revint à Phanette.

— Et c'est tout, c'est bien tout? Son regard n'a pas croisé le vôtre : vous l'avez vu seulement, sans qu'il vous vît ?

— Oui, » articula-t-elle « c'est bien tout : et vous ne pouvez rien y comprendre.

— Au contraire, j'entends à merveille. Vous êtes la victime d'un mirage anonyme.

« Ah ! il y a plus d'un mystère entre la terre et le ciel que la philosophie n'explique

pas et, si on connaît un peu les illusions optiques, on ignore tout des hallucinations. Vous avez vu un être qui n'existait pas, tel qu'il vous est apparu. Vos yeux l'on redessiné, coloré, auréolé, transfiguré, vos yeux ont fait un chef-d'œuvre qui s'est reflété sur votre cœur. Ni le médecin, ni le prêtre ne sont les clercs de cette matière inexplorée : mais le premier venu, en cherchant dans son passé, retrouve des impressions de cet ordre. Je me souviens d'une bayadère aperçue au soleil couchant et qui me sembla une réelle déesse. Je me la fis amener, ce n'était qu'une bayadère : son rayonnement, elle l'avait emprunté à l'heure du jour, à l'ambiance, aux senteurs végétales et surtout à ma disposition d'esprit.

« Votre pirate normand vaut ma déesse, ni plus ni moins : seulement, moi, j'ai vu ma déesse assise à mes pieds et vous n'avez jamais revu votre Rollon. Ainsi votre esprit garde intacte une image qu'il a tellement modifiée que vous ne reconnaîtriez pas ce matelot, je gage, si vous le rencontriez. »

— Je sentirais sa présence magnétiquement », dit-elle.

— Eh non ! » s'écria l'oncle, se forçant encore à la gaieté. « Les plus entêtés de la puissance magnétique accordent qu'il faut au moins un regard pour opérer la fascination. Or, on ne vous a pas regardée ; vous vous êtes hypnotisée vous-même avec la silhouette d'un marin, comme un névrosé le ferait avec un point brillant. »

Un peu ébranlée par cette habile manière de rompre le charme mystérieux, elle demanda :

— Expliquez-moi donc pourquoi je ne puis distraire ma pensée de cet homme ?

— Autant vous expliquer les cauchemars des cénobites, les tentations des saints, les marottes des artistes ! Saint Antoine a vu la reine de Saba s'avancer sautant à cloche-pied ; d'autres à force de jeûnes, virent des tables couvertes de mets et de flacons, et les plus belles femmes sont certainement celles qui apparurent aux hommes chastes. Par conséquent, vous, qui avez repoussé le romanes-

que constamment, étiez destinée à un accès plus intense d'imagination sentimentale.

« Si, au lieu de vivre à Fécamp, dans un coin de bourgeoisie somnolente, vous connaissiez seulement les milieux artistiques de Paris, vous connaîtriez que les hallucinés foisonnent et, parmi les hommes illustres, combien furent la proie du mirage animique ! Que pensez-vous du démon de Socrate, de l'abîme de Pascal ? Ah ! la folle du logis, lorsqu'elle s'agite, prend toutes les formes : vous avez vu un homme pittoresque, votre père vous l'a commenté ; et sur ce mannequin vous avez jeté les gemmes du désir, et vous restez éblouie.

— Je reste brisée, à ce point que je ne peux pas faire un effort, même au profit de ceux qui m'aiment.

— Et dire qu'il suffirait que nous rencontrions ce marin de malheur, que vous l'entendiez parler niaisement, vulgairement : que vous le voyiez se mouvoir gourdement, pour être guérie !

— Bon oncle, je ne guérirai jamais, car je ne retrouverai pas ma fierté. Même si je chassais l'image obsédante, je garderais la honte de l'avoir portée si longtemps en moi. Je ne m'aime plus. Comprenez-vous ce qu'il y a dans cet aveu d'un être qui s'adorait lui-même ? La hantise cesserait-elle, la déchéance est irrémédiable. Désormais, je m'estimerai folle, fragile, faible : car voici plus d'un mois que je n'ai ni raison, ni vertu, ni volonté.

— Oh ! Oh ! Quelle lamentation ! Qu'avez-vous fait ? Vous avez rêvé, malgré vous ! Ni par paroles, ni par actions vous n'avez péché. Votre pensée vous avait échappé : vous êtes malade et vous avez déliré.

— Je délire encore.

— Moins.

— Non ; dès que vous cessez de parler, je recommence à penser ?

— A penser, quoi ?

— Que seul, celui-là, serait mon vrai fiancé.

— Quelle malédiction que je ne sache où

pêcher ce marin-là ! Je n'implore qu'une grâce ; que vous le revoyiez.

« Voyons, grande enfant, j'ai vécu au milieu de ces hommes de mer, je les connais à fond. Leur prestige tient entier dans le maillot qui moule leur torse ; ils sont de grands animaux vulgaires qui semblent poétiques, par reflet de l'élément sur lequel ils vivent. Dès qu'ils sont à terre, ils se livrent à des crapuleries dégoûtantes. Ah ! la rêverie du marin et le sourire de la danseuse se valent, ce sont mines de métier ! »

Claude se croyait plus avancé qu'il n'était dans cette cure qui le passionnait : il avait ouvert l'abcès, mais la plaie demeurait béante.

— Ne vous flattez pas trop du succès de vos soins ; dès que je serais seule, mon mal, un instant endormi, se manifestera aussi intense. Je n'aime pas cet homme, je ne sais rien de lui ; la lumière de ses yeux je ne l'ai pas vue, j'ignore sa voix : toutefois, je suis persuadée, en dépit de l'apparence, que cet homme est celui qui me rendrait heureuse.

J'y renonce, j'y ai renoncé depuis toujours! mon devoir filial le veut ; ma dignité me l'ordonne. Mais nul ne me donnera jamais ce que celui-là m'évoquait : et j'en suis — autant récompenser votre tendresse par l'entière franchise, — j'en suis au désespoir.

— Raisonnons, ma nièce. Vous ne concevez pas l'amour hors du mariage ?

— Comment pouvez-vous me faire cette question ?

— Elle commande aux autres qui en dépendent toutes. Socialement, un marin peut-il être le gendre d'un armateur ? Cela je l'admets.

— Ah ! vous l'admettez !

— Oui : mais moralement, une jeune fille ne supporterait pas un être aussi rudimentaire. Les langues et les races séparent les êtres : concevez-vous des époux qui ne parleraient pas le même idiome et ne pourraient s'entendre ? Concevez-vous des époux de couleurs différentes ? Non. Eh bien ! les âmes ont des langages aussi distincts que ceux

des lèvres et des couleurs aussi tranchées que celles de la peau.

« Qu'est-ce qu'une personnalité ? une façon de sentir ! La communion résulte de l'identité nerveuse et, dans votre cas, elle est impossible. Je puis mieux qu'un autre disserter sur ce point, j'ai eu des maîtresses de tous les tons de l'arc-en-ciel ; jamais je n'ai pu ni être compris d'une femme de couleur, ni la comprendre. L'amour peut presque tout, sauf unir deux êtres de carnation différente. Vous avez des idées de demoiselle qu'on amène à l'Opéra-Comique et qui a vu des pêcheurs de perles parler comme des trouvères. Au théâtre, un gars est séduisant ; en réalité, nulle fille du monde ne supporterait cinq minutes ses gentillesses.

« Je n'ai pas invoqué la catégorie sociale ; mais la catégorie mentale décide impérieusement de toute expansion. Que je descende sur le port et que j'entraîne un de ceux qui y travaillent au cabaret, croyez-vous qu'il me comprendra, tandis que Dangu, sans être

transcendantal, pourra suivre ma pensée. Votre amie Germaine ne me plaît pas, mais elle pourrait me donner la réplique, tandis que, entre la femme orientale et l'homme à femmes que j'étais, il existait un obstacle infranchissable. Je la blessais par là où je croyais lui plaire ; par là où elle manifestait sa tendresse, elle me lassait. Stéphanette Rainvilliers et le matelot en question ne sauraient comment se parler, chacun ignore l'idiome de l'autre, chacun sent différemment sur les points qui constituent la véritable union.

« Et maintenant, je pousse plus loin mon audace, j'emploie le souvenir de nos causeries, et je vous dis : « Stéphanette, vous êtes trop intelligente pour avoir aimé un marin : mais vous êtes si orgueilleuse que vous avez pensé à la métamorphose du marin. »

Elle le regarda et lentement dit :

— C'est vrai !

— Vous voyez bien que vous êtes victime d'un mirage. L'homme aperçu n'a jamais été

pour vous que la matière brute de votre conception. Vous ne l'aimez point tel qu'il est, mais tel qu'il deviendrait par votre féerie : vertige de personnalité que cette outrecuidance. Vous étiez saturée d'orgueil et, à la première circonstance, la tête vous a tourné. On tombe du côté où l'on penche. Vous avez affublé ce gars, qui n'en pouvait mais et qui l'ignorera toujours, de guirlandes, de festons magnifiques, dirait Racine, et ne le voyant plus qu'à travers votre songe, vous l'avez pris, lui pauvre Bottom, pour Obéron.

« Ah ! vous jouez en esprit à la fée, malgré l'avertissement de Shakespeare ; et la prédiction du poète se réalise ; et, nouvelle Titania, vous avez dit à votre Bottom : « Viens sur ce lit de fleurs ; viens que je caresse tes joues charmantes et que je baise tes belles et longues oreilles. » Je ne suis pas le génie Obéron, mais je vous dirai bientôt : « Regarde, non plus ta vision, mais la réalité », et vous crierez : « Mon cher oncle, quel rêve absurde, il m'a semblé que j'étais amoureuse d'un âne ! »

Claude était allé trop loin : et Stéphanette gravement protesta :

— Votre intention légitime vos discours ; elle ne les rend pas véridiques. Ma vision irréalisable ne ressemblait pas à celle du *Songe d'une nuit d'été*. Ce marin était beau et mélancolique. Le sort l'avait mis au bas de l'échelle sociale ; lui en faisant gravir les degrés, j'aurais opéré une œuvre de justice. Sa beauté ne m'a pas éblouie : j'ai perçu son caractère, et il est tel que je n'en ai rencontré aucun de semblable. Celui-là, je l'aurais aimé et celui-là m'eût aimée comme je veux l'être, j'en ai la certitude : et à dix-neuf ans on ne renonce pas au bonheur sans déchirement. Ne vous illusionnez pas, oncle Claude ; vous me procurez du répit, vous me soulagez, mais j'ai l'âme profonde et la blessure est au fond qui saigne.

— S'il y a une Providence, elle doit me faire retrouver ce marin, et, si je le trouve, je vous l'amènerai.

— Jamais je n'accepterais de le voir », s'é-

cria-t-elle. « Je perdrais le peu d'estime que je garde pour moi-même. Folle et malade, je reste un être pur et je mourrai sans une faute, même légère, même excusable. »

Claude s'en alla désolé et rôda sur le port, dévisageant tous ceux qui portaient le maillot bleu.

XVII

Providentiellement

Si la théorie de la Providence, telle que Bossuet la présente, était vraie, nous n'aurions qu'à nous abandonner à notre destin : mais heureusement elle n'est pas démontrée et notre effort garde toute sa vertu.

Il y a des aventures où le hasard noue et dénoue la trame inextricable des événements. Certes, Nergal avait vu clair dans l'âme de Stéphanette et Claude ne songeait plus qu'à retrouver le gars de la jetée, assuré maintenant que la thériaque serait le remède sauveur.

La difficulté de cette rencontre semblait insoluble. Seul, Rainvilliers avait vu le marin et pouvait le reconnaître. C'était une entre-

prise ennuyeuse de le traîner sur le port, sous de vains prétextes, sans espoir logique que ces promenades aboutissent au résultat si désiré.

L'homme qui avait si fort troublé Stéphanette naviguait peut-être très loin, ou travaillait, non moins introuvable, dans un village de la côte.

« Voilà des cas où vraiment, il n'y a plus qu'à s'adresser à saint Antoine de Padoue : car humainement, nul n'y peut, » pensait Claude, qui appartenait à cette série intellectuelle attachée à la religion par sentiment d'honnêteté naturelle et hostile à la dévotion par indépendance d'esprit. Il croyait d'ensemble et ne pratiquait pas : en vrai marin, il avait fait des vœux dans la détresse et puis ne s'était plus soucié du ciel.

Pourquoi pensa-t-il à saint Antoine de Padoue qui fait retrouver les objets perdus et comment se dirigea-t-il vers la cure de la Trinité, tout étonné de penser si tard à l'archiprêtre, seul témoin qu'il pût interroger, pour

éclaircir la rencontre de Stéphanette et du matelot? Coïncidence? Providence? Dans cette aventure inexplicable, il fallait renoncer à comprendre et se guider au petit bonheur de l'impression.

Il trouva le vieux prêtre auprès du feu, se plaignant de rhumatismes et toujours pestant contre ses maux et ceux du siècle.

— Et Mlle Rainvilliers va-t-elle mieux ? Tout le monde s'entretient de son état ? Nul n'y comprend rien. Quelle tristesse de voir une jeune personne si accomplie dans un tel malaise ! Elle n'est vraiment plus semblable à elle-même : vous devez être bien affligé, monsieur Rainvilliers.

— Elle va mieux ! Mais j'y songe, quand l'avez-vous vue, pour la dernière fois, avant sa maladie ?

— C'était sur la jetée; elle se promenait avec son père. On s'est assis pour causer un peu. Elle resta fort silencieuse.

— Paraissait-elle souffrante ?

— Non, elle regardait un marin qui humait

l'air, à quelques pas, en avant de nous et qui ne se doutait guère qu'une demoiselle lui accordait tant d'attention. Il faut dire qu'il avait bonne allure, ce garçon.

— Vous le connaissez ?

— Je l'ai préparé à la première communion : il est de Bretteville. C'était un joli enfant.

— Il s'appelait ?

— Yvon, mais le nom de famille, je ne le sais pas. Vous vous intéressez à lui? » demanda le prêtre intrigué.

— Je suis sur le point d'acheter un petit bateau de plaisance et je cherche un matelot de bonne mine et de bonne humeur.

— Ah ! je puis vous recommander un brave garçon. La mine est médiocre, mais propre comme un sou neuf, robuste, docile et intéressant parce qu'il soutient sa mère veuve et quatre petits frères en bas âge, Bérigny ferait votre affaire. Voulez-vous que je vous l'envoie?

— Non, dites-moi où il habite.

— Au faubourg Saint-Nicolas, rue Queuc-

de-Renard ; demandez-le au débit qui est proche de la route de Valmont.

— J'y passerai un de ces jours ! » affirma Claude.

— Vous aurez un bon service et vous ferez une bonne action », insista le prêtre.

Quoique ce fût l'heure du déjeuner, l'oncle se hâta de faire atteler une voiture et trouva longue la route qui mène à Bretteville. Le bourg aux maisons disséminées vit l'ancien officier aller de porte en porte, demandant un marin du nom d'Yvon, qui avait fait sa communion à la Trinité de Fécamp, et passait pour un beau gars. Ce signalement ne suffisait pas ; il y avait bien des Yvon, l'un en mer, l'autre à Rouen, Claude n'en vit aucun et vers quatre heures de l'après-midi, il sentit la faim et la soif l'emporter sur sa préoccupation, et vint s'affaler dans la petite salle de l'unique auberge.

Il mangeait du fromage et du pain arrosés d'un mauvais cidre, indécis sur ce qu'il devait faire, lorsque la porte vitrée s'ouvrit et un

grand garçon parut qu'il ne remarqua pa d'abord.

Le survenant s'assit devant une bolée. Sans même le regarder, Claude tendit au tenancier une pièce de cinq francs.

Celui-ci se tourna vers l'unique buveur :

— Tu n'aurais pas de la monnaie, Yvon ?

A ce nom, Claude dressa l'oreille et regarda l'interpellé.

C'était un joli homme, svelte, au regard doux, et d'une allure un peu plus décorative que le commun de ses pareils, mais il ne reconnut pas en lui le beau pirate normand qui avait ensorcelé sa nièce, et ce fut par acquit de conscience qu'il l'interpella :

— Il me semble que je vous ai vu, il y a quelque temps, sur la jetée de Fécamp ?

— Ça se peut bien ! J'y vais à Fécamp des fois », répondit Yvon.

— N'y êtes-vous pas venu au mois d'août ?

— Si fait ! » et il ajouta : « Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Pourquoi ? J'ai un ami qui est peintre,

qui vous a vu et vous cherche pour poser un tableau.

— Et il me donnerait pour cela ?

— Autant pour vous croiser les bras que vous en gagnez à les remuer. Vous avez le type qu'il lui faut... les artistes ont comme cela des idées.

— Il est à Fécamp, votre ami ?

— Non, mais il y viendra, si je lui écris.

— Eh bien ! écrivez-lui.

— Est-ce bien vous qu'il a vu ?

— Ça, je ne peux pas vous le dire», et Yvon eut un rire.

— Voyons, quand vous étiez sur la jetée, en août, qui avez-vous vu?

— Je regarde plus la mer que les gens.

— Et plus les filles que la mer ?

— Comme de juste. Je me souviens avoir vu un corbeau qui traînait les jambes.

— Un corbeau ?

— Oui da, un monsieur prêtre, un vieux.

— Ah ! » s'exclama Claude, et soudain attentif :

— Il était seul ?

— Il s'en allait avec un monsieur et une dame, j'ai monté la Grand'Rue dans leurs talons.

Claude eut un élan de gratitude infinie à la Providence. Il serait tombé à genoux : et le soupir de soulagement qu'il poussa fut tel que le marin lui dit avec intérêt :

— Vous avez de l'asthme ?

A la joie succéda la stupeur. C'était bien là le prétendu wiking, le Rollon de Stéphanette. Claude ne pouvait en croire l'évidence. Il contemplait ce Bottom avec un étonnement si vif, que celui-ci crut qu'on examinait en lui le modèle. Il se leva et prit une pose. Alors seulement, Rainvilliers comprit l'effet produit sur sa nièce.

Yvon debout et immobile correspondait à un dessin de musique, banalement poétique, tel que la lithographie en trace sur des pièces intitulées : *Le vent du large* ou le *Souvenir de Cancale.* Sa nièce avait eu l'esprit tourné par un chromo, une enveloppe de savon à

bon marché ! A cet instant, le prestige de Stéphanette vacilla dans son esprit : mais il fallait d'abord la guérir, ensuite il la raillerait à son aise. Tout de suite, son plan fut conçu :

— Écoutez, mon ami : je vais télégraphier à mon camarade que je vous ai trouvé : venez chez moi demain à midi ; on fera connaissance en buvant une bonne bouteille, et vous traiterez avec lui du prix des séances.

— Tope ! » dit Yvon en tendant la main. Puis « et votre adresse ? »

Claude lui donna sa carte et un louis.

— Voici des arrhes !

L'œil du marin brilla, en lorgnant la pièce d'or.

— Cela fera-t-il beaucoup de sous comme celui-là, les séances ?

— Venez toujours demain, à midi.

— Pour sûr, que je viendrai, patron », dit le marin, en levant sa casquette.

Tandis que la voiture le ramenait à Fécamp, Claude qui se croyait halluciné, tellement l'aventure le déroutait, envoyait des actions

de grâces à saint Antoine et à Nergal, et mâchonnait avec une jubilation heureuse :

— Thériaque ! Thériaque !

Oh ! il ne doutait plus de la guérison : mais il ne s'expliquait pas la maladie. Mourir de langueur pour un pareil drôle, quand on était Stéphanette Rainvilliers ! Son opinion sur les femmes tourna au mépris. La plus pure se laissait prendre à un aspect si banal. Il se félicita de son célibat.

Il tenait donc le fameux remède, la thériaque du salut. Quel soulagement soudain ! Pour la première fois, il fredonna et, descendu devant la maison de son frère, il y entra d'un tel air et si nouveau, que les parents s'étonnèrent.

— Comme tu es gai.

— J'ai consulté une somnambule, qui m'a dit que Phanette allait guérir ; qu'il fallait lui faire manger le cœur d'un rossignol ; et demain matin, elle déjeune avec moi, chez moi, et elle mangera un cœur de rossignol. »

Dangu se demanda si l'oncle devenait fou,

et la mère fit une protestation sur la bizarrerie du remède.

Alors, quittant son air exubérant, grave et la voix autoritaire :

— Écoutez-moi bien, vous autres qui ne savez que geindre : je tiens la barre depuis que la barque est en péril, je demande à ce qu'on me laisse gouverner à ma guise. Si je ne mérite pas une absolue confiance, dites-le, et je m'en vais ; sinon, que nul ne me contrecarre, ni ne questionne. J'en ai plein les bras et le cœur à porter cette enfant : chargez-vous-en ou laissez-moi faire.

— Mon frère, tu n'avais pas besoin de prendre le ton du commandement. Notre impuissance à soulager Phanette te garantit notre approbation.

— J'invite ma nièce à déjeuner.

— Et le cœur de rossignol ?

— Cuit dans le champagne, il délie les langues les plus muettes. » Sur cela, il monta l'escalier et frappa chez Stéphanette.

XVIII

Le Thérapeute

Nous naissons tous malades de notre humanité même et notre guérison n'est jamais que le fruit de l'idéalité.

— Il s'appelle Yvon », jeta-t-il d'une voix triomphante à Stéphanette stupéfaite.

« Il déjeune demain chez moi », ajouta-t-il après un temps.

Elle le crut fou.

— Oui, ma toute belle, j'ai retrouvé votre Rollon et vous vous assoirez demain en face de lui ! Suis-je un oncle complaisant, un vrai complice ?

— Ne jouez pas avec ma douleur », fit-elle.

— Je n'ai jamais été aussi grave qu'à cette

heure où je vous invite à déjeuner avec votre Yvon.

— Que signifie, mon oncle, cette facétie déplorable ?

— Vous n'entendez donc plus les mots. Ceux que j'emploie sont clairs.

« Le marin de la jetée demain sera mon hôte. Ma curiosité dépasse l'imaginable ; j'aurai là, en face de moi, l'être surnaturel qui a conquis votre cœur, et je vous invite, ma foi ! au plus doux spectacle qu'il soit humainement possible de vous offrir. »

Elle le regarda de ses grands yeux, brillants de fièvre, avec une impérieuse interrogation de dignité offensée. Claude ne plaisantait pas et ses yeux soutinrent la rencontre de ceux de Stéphanette qui abaissa ses paupières et parut réfléchir.

— Rien ne me prouve que la personne qui viendra chez vous soit celle...

— Rien n'étant plus naturel devant les convenances que la présence d'une nièce chez son oncle, vous viendrez et vous verrez. »

Elle crut que, désolé et à bout de sollicitude, Claude avait conçu la coupable et folle entreprise de la réunir à son marin : et sa vertu indignée protesta.

— Faut-il donc que la femme n'inspire que des folies et des fautes, même aux affections les plus pures ? Qui se serait figuré que, moi, j'arriverais à vous corrompre, à éteindre votre sens moral, à démentir votre vieille honnêteté, et que vous seriez un jour mon entremetteur. Et pour comble d'horreur, votre inqualifiable folie jaillit d'une tendresse ardente. Vous êtes lâche devant la douleur et vous m'offrez de me perdre pour vous soulager.

— L'indignation donne des couleurs aux joues et du timbre à la voix et comme vous abusez de la pâleur et de la voix morte, je suis aise de vous voir si violente et si injurieuse.

Elle suivit la même idée.

— N'est-ce pas à se jeter la tête contre le mur ! Voilà le dévouement que j'inspire, voilà

cette complicité tant vantée. Ah ! malheureuse, je perds là raison et je l'enlève au meilleur des hommes.

— Modérez cette humeur tragique. Vous avez vu un gars de mer sur la jetée, l'animal baignait presque dans son élément. Ce fut un effet de plein air avec brise du large, dirait un peintre. Je vous montrerai le même individu, sous son aspect intime, mangeant et buvant et surtout parlant librement, afin que vous tiriez, de la comparaison entre la marine et le tableau d'intérieur, de précieuses remarques.

— Vous espérez.... Qu'espérez-vous ?

— Laissons mes sentiments : les vôtres seuls sont intéressés.

— Si vraiment vous avez trouvé ce marin, comment le jugez-vous ?

— Encore un coup, mon jugement n'importe pas. Un homme, à mes yeux, a un premier tort d'appartenir à son espèce.

— Vous vous figurez que je serai désabusée...

— Je ne me figure rien. Votre personnage de la jetée déjeune, demain, avec vous.

— Il ne m'a pas vue, il ne me verra jamais. Ne tentez pas de vaincre ma pudeur : je ne paraîtrai pas devant celui qui cause ma honte. Ma seule consolation, et je ne la sacrifierai pas, est de penser qu'il ignorera toujours mon affolement.

— Certes ! » fit Claude.

— Croyez-vous donc que je sois si bonne comédienne, si sûre de mes nerfs ?

— Stéphanette, écoutez-moi au lieu d'exécuter des mouvements animiques assez semblables à ceux d'un écureuil dans les branches.

« Je ferai mettre la table dans une pièce qui contient une grande alcôve ; à une des portes je percerai un trou de façon à ce que vous puissiez voir et je briserai la vitre de l'imposte pour que vous entendiez bien. De cette façon, tout reste sauf. »

Elle réfléchit.

— Évidemment, vous caressez un projet. Vous estimez que la gaucherie d'un geste ou

une énonciation incorrecte agiront fortement sur moi. Erreur, mon oncle. J'ai vu, non par les yeux, mais avec l'œil de l'esprit; et le réel ne changera pas la vision. Le bonheur entrevu ne tenait pas à une individualité que j'ignorais, que j'ignorerai toujours...

— Des mots... des mots... Vous avez contemplé un gars sur la jetée, vous le recontemplerez à travers une porte.

— Je n'irai pas.

— Quand je devrais vous ligoter et vous emporter comme un paquet, vous viendrez.

— Je ne vous reconnais pas, mon oncle ; vous brutal ! L'autre jour vous avez brisé ce vase que mon père avait rapporté de ses voyages et qu'il donna à ma mère, au temps des fiançailles.

— Je le remplacerai.

— Maintenant, vous me menacez !

— Je vous invite.

— Je refuse.

— Il y a des invitations qui sont des ordres. Le contrôleur des contributions vous invite

à payer : cela veut dire qu'il vous contraindrait au besoin : je parle la langue du fisc.

— De quel droit ?

— De celui des sages sur les fous !

— Vous m'avez habituée à d'autres ménagements.

— Cela n'a pas réussi !

— Vous pensez me terroriser ?

— Je pense vous amener, de gré ou de force, demain matin, vers midi, chez moi, pour vous faire voir, à travers un trou, le matelot Yvon, natif de Bretteville et agriculteur dans ledit lieu.

— Je ne vous reconnais pas.

— Je suis le même. Jusqu'ici, je n'avais pas d'argument à opposer à vos rêvasseries et je les subissais : maintenant, que j'en ai trouvé, décisif, péremptoire, je ne vous en ferai pas grâce.

— Qu'espérez-vous donc ?

— Que vous vous mettrez dans le fauteuil préparé, le meilleur que je possède et que vous serez tout yeux et tout oreille.

— Je vous répète que ce n'est pas l'individu qui me hante, mais...

— Je vous répète que vous verrez l'individu, qu'il vous hante ou non.

— Je ne subirai pas cette violence.

— Si fait.

— Je n'ai qu'un mot à dire : ils s'opposeront tous à votre dessein.

— Ce mot, vous ne le direz pas, car c'est un secret de vie et de mort, entre vous et moi.

— Jamais, jamais, je ne vous aurais cru capable de tant de rage : car, il faut être enragé...

— Pour montrer de très près à une jeune fille l'homme qu'elle a vu de trop loin.

— Oh ! je ne suis pas encore chez vous.

— C'est pour demain midi. Vous avez le temps d'y songer amplement.

— Réfléchissez, mon oncle, à quelle démarche coupable vous me poussez : aller chez vous, pour revoir un homme entrevu par hasard, est un acte de volonté, délibéré, consenti, qui compromet ma dignité — un péché,

un amoindrissement. Vous ne le sentez pas ?

— Vous ne sentez pas, ma chère nièce, l'inutilité de vos discours et que je me juge dans la situation du capitaine responsable du navire et des passagers, et qui ne rend plus de comptes qu'à Dieu, implacable aux affolements et aux lamentations. Fille de marin sachez que dans le péril, l'officier n'écoute que son devoir et non aucune autre voix, fût-elle chère.

— Vous vous flattez de me désillusionner, n'est-ce pas ?

— Je ne me flatte point : je manœuvre au mieux et au plus près. »

Stéphanette tremblait fiévreusement à la pensée de revoir le gars, comme un malade à l'opération douloureuse, et l'appréhension devint si vive qu'elle eut une crise de larmes.

— Suis-je assez humiliée ? Vous me traitez comme une petite fille et à la fois comme une folle. Pourquoi pas me menacer du fouet... »

Les romances où « l'on aime son mal » ne

calomnient pas la passion, qu'elle occupe la tête,le cœur ou les sens. Notre nature s'accommode de la souffrance, et chose extraordinaire, l'habitude nous attache à nos maux, puisque nous les préférons tous à ceux inconnus de la tombe. Le désespoir surtout produit une détestable ivresse qui lutte fortement contre la volonté et la soumet. Dans le vertige des grandes peines, notre sensibilité se transforme ; et telle est la faculté de la passion de confondre plaisir et dolence, en une même impression où on ne les distingue plus.

Ainsi s'expliquent certaines pénitences effrayantes, certaines constances invraisemblables dans les supplices. L'homme se plie à la douleur et s'y attache,si elle correspond à quelque idée ardente. Lorsque la pitié nous fait défaillir à l'évocation d'une torture, l'imprévu et la nouveauté de l'image agissent profondément : tout change, si notre mal s'est incorporé à nous jusqu'à l'identification, et Stéphanette, sans se l'avouer,redoutait d'ètre guérie.

Vénéneuse ou saine, la plante jette des racines aussi profondes et s'incorpore à la terre ; fastes ou néfastes, les sentiments se développent dans l'âme si vivaces que, pour les arracher, il faut lui faire violence et que le patient recule devant cette angoisse. Quand la passion a été nourrie de toutes les forces de l'être, comme celle de Stéphanette, elle semble en faire partie, et que l'extirper ce sera mourir.

Claude assistait étonné à ce spectacle si étrange de l'être qui refuse le salut et défend son mal contre la tentative du thérapeute. Et il pensait que nos passions, malgré la noblesse de notre être intérieur, doivent être envisagées d'un œil de clinicien et traitées médicalement.

Mais cette médecine, sans traité ni professeur, ne faut-il pas l'inventer à chaque malade, à chaque maladie et tirer l'art de guérir de son cœur compatissant et résolu? En face de sa nièce, il comprenait l'insondable profondeur de l'exemple galiléen et que l'amour

seul rachète les patients de l'organisme ou de l'âme.

Nergal, dans cette aventure si tragique et qui allait se dénouer, avait donné la formule telle que l'intelligence la concevait ; elle eût été stérile sans le dévouement passionné de l'ancien viveur qui, par amour de sa malade et par les œuvres augustement amoureuses de la patience et de la décision unies, touchait à une heureuse solution.

La vérité spéculative n'apporte avec elle qu'une lumière sans chaleur et ce n'est rien que d'avoir raison : la loi d'incarnation qui domine l'univers, puisqu'elle englobe même la suprême manifestation divine, nous enseigne l'imitation de notre seigneur physique le soleil ; et que le bien correspond à la chaleur de l'astre plus qu'à son éclat, et dans l'homme au mouvement de sa charité plutôt qu'à la puissance de son esprit.

XIX

La Thériaque

Le Réel est l'antidote du Rêve ; le Rêve celui du Réel, car nous sommes tous empoisonnés, les uns par des songes et les autres par des contingences.

Comme Claude l'avait prévu et l'espérait, Yvon s'était endimanché. Au lieu du maillot de laine moulant le torse, il portait un veston quelconque et la chemise, trop raide, se cassait mal sous le gilet trop court. Sortant de la manchette étroite, les mains tannées paraissaient énormes et les gros souliers exagéraient les pieds sous le pantalon tirebouchonnant.

Il ne restait rien de la vignette pittoresque,

du frontispice de romance, aperçu par Stéphanette. Sans doute la tête d'Yvon respirait une certaine hardiesse, mais le moindre mouvement le rendait gauche dans ses habits inaccoutumés.

Joyeux indiciblement, car il était sûr de l'effet qui se produirait, Claude amena tout de suite le marin vers la table.

— Mon ami vient en automobile ; il sera là d'une minute à l'autre. Moi je ne supporte pas d'attendre mes repas. A table, et tant pis pour les absents.

— A table », fit Yvon ; et il déploya soigneusement sa serviette, et en enfourna une extrémité dans son col, l'étalant bien sur la poitrine.

— Un coup de rude pour ouvrir l'appétit ? C'est de la vieille eau-de-vie qu'on me cède à la Bénédictine. »

Yvon vida le petit verre d'un trait et fit claquer sa langue.

— Fameux ! » fit-il.

— Une autre goutte, alors !

— Votre ami le peintre ne sera pas content qu'on ne l'ait pas attendu.

— Bah ! il me connaît. A lui d'être à l'heure. Aimez-vous le saumon fumé ? »

Il lui mit sur l'assiette une belle tranche rose que le marin déchira avec ses doigts.

Puis, tout en mâchant, il découpa son pain en petits morceaux.

— Vous avez navigué, mon gars ?

— J'ai fait Terre-Neuve jusqu'au jour que j'ai eu mon petit héritage : maintenant je fais valoir.

— Je vous recommande ce petit vin blanc. Non, le grand verre ! Vous n'êtes pas un buveur d'eau.

— Pour sûr ; et que même j'ai gagné un pari, à Brest. J'ai bu un demi-litre d'eau-de-vie sans déboucher.

— Bravo !

— Mais quelle tape, bon dieu de bon sang, quelle tape : j'ai cuvé deux jours. Je me suis juré que je ne recommencerais pas. J'ai un principe : je bois, mais je ne me saoule pas.

— D'abord, les bonnes boissons ne saoulent pas.

— Que si, le demi-litre, c'était de la vieille eau-de-vie, et ça m'a fichu une tape. Ah ! j'y penserai toujours.

— Dites donc, le gars, puisque les peintres vous reluquent pour leurs tableaux, les filles doivent vous faire bien des agaceries. »

Yvon ôta quelque chose de ses dents fort blanches, avec la pointe du couteau.

— On est pas trop mal traité », et il rit ; « mais, faut se méfier des crampons.

— Ah oui, il y a des femmes collantes.

— Elles collent toutes, si on n'y prend garde. Toutes veulent s'établir. Toujours le mariage. Le mariage et l'amour, c'est pas la même chose : l'amour, ça va tout seul, il n'y a pas besoin d'y penser : mais le mariage, c'est une affaire sérieuse.

— Grand coureur, vous ne prenez pas l'amour au sérieux.

— Eh non ! l'amour, ça vient et ça passe, ça vous prend, ça vous quitte. C'est quelque

chose comme la mer qui monte et qui descend. Le mariage. Ah! il faut y réfléchir parce que c'est pour longtemps. Et puis, l'amour ne mange pas, tandis que le mariage, ça peut multiplier les bouches.

— L'ami, vous êtes un garçon pratique ; vous entendez la vie.

— Quand on n'a, mon bon monsieur, que ses bras pour fortune, on ne peut pas chanter la romance.

— Vous n'avez pas toujours pensé ainsi. Plus jeune, vous étiez sentimental, tendre.

— Je suis bien tendre ; mais je ne peux changer les pierres en pain. Pour ce que c'est que d'aimer, il faut d'abord manger, puis s'habiller, puis se loger, puis penser à l'avenir. »

Il étalait ingénument le souci utilitaire du paysan, sa raison pratique et cette absence de sensibilité qui caractérise ceux qui vivent très près de la nature, en contact journalier avec les éléments et les bêtes.

La belle âme du rustique a été inventée dans le silence des cabinets par des hommes

excédés de civilisation et de culture ; le berger de Virgile et du Poussin est un personnage conventionnel, au même titre que les masques de la comédie italienne. Comme on choisit pour son rêve des termes peu familiers, et lointains, le lettré mit aux champs une humanité qu'il construisait de toutes pièces.

En provoquant les franches paroles du gars, Claude n'avait pas l'impression de se trouver en face d'un homme exceptionnel et mauvais ; Yvon représentait une moyenne de moralité. Pour Mlle Rainvilliers, ce devait être un dessillement très douloureux, « une thériaque puissante ».

Le gars, vidant sans cesse les verres que l'ancien officier remplissait avec une attention systématique, commença à lever la voix, à remuer les pieds, à pousser les objets, enfin à faire du bruit comme à l'auberge, entre amis. Il parla de ses affaires, de ses projets ; la mer attirait, oui, mais elle faisait la vie dure, incertaine, sans assurer l'avenir : et

cette critique du sort des marins était lucide, marquée au coin de l'expérience. Un sens des affaires se dégageait de ce verbiage, au lieu de cet esprit d'aventure que la jeune fille avait cru voir briller, comme un nimbe d'Argonaute sur cette jolie tête de gars.

L'idéalité ne sort pas de l'être primitif, non plus que les beaux fruits d'un sol naturel. L'âme comme la terre ne donne ses grands résultats qu'au prix d'une culture intensive et la civilisation, malgré les tares qu'elle crée, tire de l'homme le meilleur rendement.

Tandis que le marin, la bouche pâteuse, rabâchait l'exposition de ses petites affaires, heureux d'être écouté et de se croire apprécié, Claude cherchait à se figurer les impressions de la jeune fille enfermée dans l'alcôve voyant par le trou, bien en face, la gesticulation lourde de son Rollon, et les oreilles remplies de tant de remarques intéressées et prudentes.

Il avait craint d'abord une toux qui révélât une présence ou des nerfs exaspérés : il

n'entendait rien et rendait de nouvelles grâces à saint Antoine et à Nergal ; et il souriait indiciblement joyeux, car sa nièce idolâtrée maintenant était sauvée.

Le gars ne se lassait pas, dans la griserie commençante, d'étaler ses théories du rustique madré.

— Beau garçon, comme vous voilà, vous ne songez pas au mariage ? Avec la mine que je vous vois, on épouse qui on veut, dans son village.

Yvon réprima un hoquet.

— Qui on veut, c'est facile à dire. Il y a, à Bretteville, une qui n'est pas jeune, jeune, mais qui a du bien, une veuve. Elle est méfiante !

« Elle craint que je ne lui dévore son saint-frusquin. « Vous êtes trop jeune pour moi », me dit-elle. »

— Quel âge a-t-elle ?

— Elle va sur ses quarante ans, mais c'est une luronne, une forte femme. Moi j'aime les fortes femmes. Et vous ? Vous ne dites rien...

Je parle tout le temps. Ça fait que vous savez tout de moi, et moi je ne sais rien de vous... Vous avez dû être un farceur, avant les cheveux gris... Ça ce sent... »

« Quelle banalité », pensait Claude; « rien d'aussi curatif que cette façon quelconque de penser et de sentir. Le moyen de rêver après cela. »

Il continuait à lui verser des rasades, en l'encourageant d'un mot à continuer son monologue.

L'autre commençait à bafouiller. Oubliant pourquoi il était venu et s'efforçant de s'expliquer sa présence chez ce monsieur qu'il avait rencontré à l'auberge.

— La vie est drôle... Qui m'aurait dit que je ferais un pareil déjeuner, avec quelqu'un d'inconnu, m'aurait étonné... On s'ignore en somme... mais on s'aime bien... La sympathie, ça ne se commande pas... Je vous ai été sympathique... cela m'arrive tout le temps.

« On me dit : « Yvon, tu es un bon garçon. »

« Et c'est vrai, je ne suis pas chicanier...

« J'ai le vin bon... Pour un ami, je suis un ami... un vrai... Est-ce qu'on ne fume pas chez vous ? Je vois des boîtes avec des étiquettes, comme les cigares que je passais en contrebande...

« Sale métier la contrebande... Il y a trop de risques... Votre dame est-elle ici ?... Ah ! Elle est peut-être morte... Je vous prie d'excuser... A votre âge, on est marié d'ordinaire... Faut pas rester seul, quand on vieillit... Et Féline Chemot a tort de me tenir la dragée trop haute... si elle ne se décide pas, plus tard je n'en voudrai plus.

« L'argent fait les trois quarts, mais pas tout ! »

Le gars avait allumé un cigare et crachait sur le tapis de Smyrne, comme sur un pont de navire.

— Voilà de la fine normande, mon brave.

— Dites donc, vous me ferez emporter, si je ne peux pas me lever : car j'ai diantrement bu. »

Il hoqueta.

— Vous n'avez jamais pensé à épouser une demoiselle de la ville?

— Une Fécampoise, pour qu'elle me méprise. Pas si bête ! Je veux une femme de mon pays, de mon rang. Je n'ai pas les manières qu'il faut pour les demoiselles.

« Voyez-vous, pour s'accoupler faut être un peu semblable et marcher dans le même sens... »

Le bon sens se manifestait à chaque phrase.

— Puis, ceux qui ne sont pas allés à l'école comme moi, sont toujours mécanisés à la ville par d'autres gars qui en savent plus long. Pour être heureux, faut d'abord ne pas être humilié...

« Ainsi, je suis heureux parce que, avec vous, je ne me gêne pas, je suis moi-même, simplement... »

La vulgarité prudente et avisée coulait naturellement de cette bouche que Stéphanette avait jugée si fière.

Claude n'écoutait plus, il pensait que Stéphanette en avait assez entendu.

Il se leva pour envoyer chercher une voiture qui le débarrasserait de cet homme presque ivre qui avait rempli son office : il s'attarda un peu à expliquer ce qu'il devait recommander au cocher et, quand il rentra dans la chambre, Yvon ronflait, la joue sur la nappe, un bras pendant jusqu'à terre.

Une idée lui surgit de faire voir ce tableau comme dernière goutte d'ammoniaque à sa chère nièce, il ouvrit doucement les portes de l'alcôve et frémit : la tête renversée sur le dossier du fauteuil, les bras morts et ballants, Stéphanette était inanimée.

Épouvanté, il eut un instant de douleur surhumaine ; il crut l'avoir tuée : oubliant le marin ivre, il étendit la jeune fille sur le tapis, desserra et arracha violemment ses vêtements.

Le cœur battait, sourd et ralenti, mais enfin ce n'était qu'une syncope. Par un effort dont il ne se serait pas cru capable, il emporta la

jeune fille dans une autre pièce et en lui frottant les tempes avec de l'alcool, il la ranima.

— Mon Dieu! » fit-elle, « mon Dieu! »

— Dieu est bon », dit simplement Claude ; « il éprouve, mais il ne condamne pas ».

— Mon oncle, j'ose à peine vous regarder, j'ai honte... j'étais folle. »

Et elle éclata en sanglots.

Il la laissa pleurer : le grand orage d'imagination crevait en larmes convulsives.

Un moment passa : puis un bruit d'altercation s'éleva, avec le fracas d'une table qui se renverse. Le gars ne voulait pas partir et repoussait le cocher et le domestique avec violence.

— Mon oncle! » commença la jeune fille.

— Ma chère, très chère nièce, vous me devez quelque chose et vous allez me l'accorder tout de suite. Vous avez eu un cauchemar, vous me l'avez raconté, je ne veux plus en entendre parler... jamais.

— Oh! que vous êtes généreux, magnanime.

— Jurez-moi donc de ne jamais me dire

mot de cette absurde histoire qui ne mérite qu'un complet oubli.

— Je vous devine et je vous vénère. »

Le vacarme continuait dans l'escalier.

Claude s'approcha de la fenêtre.

— Venez donc voir, Phanette.

Elle s'avança et ouvrit ses yeux démesurés.

Yvon, sans casquette, les vêtements froissés, titubait devant la voiture, résistant à ceux qui le hissaient.

L'oncle laissa retomber le rideau.

— Maintenant, allons embrasser papa et maman, fillette !

Elle baissa les yeux.

— Si vous le permettez, car je suis votre fille, et obéissante désormais, je tendrai la main à Dangu. »

Les larmes noyèrent les yeux du vieux viveur.

— Ah ! petite, que tu m'as fait peur et comme on a tremblé pour toi. Je t'ai bien aimée, enfant ; mais à cette heure décisive, moi, honnête homme, je veux que tu penses

à tous ceux qui t'ont chéri, chacun à sa manière ; j'ai été le zèle, oui, mais la tête qui a conçu ton salut, c'est l'homme de génie qui s'est penché sur toi : moi je t'ai soignée, c'est lui qui t'a guérie ; ne retiens que cela.

XX

Pax

La paix est la notion la plus haute de notre esprit, non pas la paix passive du repos, mais celle vive et presque ardente de l'harmonie.

La maison des Rainvilliers ressemblait de nouveau au paradis, suivant l'expression de la mère, au sortir de ces longues transes. En effet, la convalescence de Stéphanette répandait un charme indicible sur ces cœurs qui avaient si vivement saigné, pendant l'*absence* de la jeune fille.

Ils nommaient ainsi la navrante période. Maintenant, le péril passé, on s'aimait davantage : on se retrouvait après s'être perdu. Un étranger arrivant inopinément à ce foyer si

chaud ne l'eût pas compris. A propos de tout et rien, c'étaient des attendrissements, les yeux se mouillaient, les bras se tendaient et on s'étreignait comme à un retour, après une séparation aventureuse. C'était un retour vraiment, un retour à la vie cette évolution qu'on observa chez Planette.

La souffrance, en brisant son orgueil, lui avait donné un nouveau charme. Mais, celui qui aurait dû jubiler par-dessus les autres, restait mélancolique. Rodolphe ne pouvait croire qu'il fût agréé.

Il jouissait de la guérison sans la comprendre ; le seul qui pût l'expliquer ne parlerait jamais. En son instinct d'amoureux, il supposait qu'une passion avait causé la maladie de Phanette. A qui succéderait-il en l'épousant ? Une jalousie rétrospective l'inquiétait et, parfois, après tant de patience et d'abnégation, il s'écartait, boudeur et triste. On ne s'en apercevait guère ; l'attention convergeait trop vers Phanette et cela l'humiliait. Il s'en ouvrit à Claude.

— Je vais vous paraître insensé : Stéphanette m'accepte, je devrais être fou de joie, et je souffre. Tant que j'ai tremblé pour elle je me suis oublié ; la voilà sauvée, je pense à *moi* et le mystère de son *absence* et de son retour me pèsent atrocement. Pouvez-vous me l'expliquer ou plutôt le voulez-vous ?

— Mon cher Rodolphe, un seul homme, à ma connaissance vous satisferait : c'est Nergal. Moi je n'ai été qu'un spectateur affolé de l'absence, comme je suis enivré du retour.

— Il faudra bien, si elle devient ma femme, qu'elle réponde à ma question ?

— Demandez-lui la lune. C'est un brave cœur, elle tâchera de vous la donner ; de grâce, ne l'interrogez pas sur l'unique sujet où elle ne puisse rien dire, à moins d'inventer quelque chose qui vous satisfasse. Je saisis votre pensée, mon ami. Pour vous, l'oncle connaît le secret de la nièce. Vous vous trompez et l'oncle ferait bien des choses pour percer cette ombre irritante et narquoise.

« Vous supposez que j'ai interrogé de mille

façons, à mille reprises : je n'ai jamais rien obtenu pour la raison qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait et qu'elle ignorera toujours ce qu'elle a eu.

— Une idée fixe », insista le jeune homme, « est toujours une idée et s'exprime par des mots.

— Une idée, oui, mais une impression ? »

Et baissant la voix, comme s'il accordait une importante confidence :

— Elle a cru mourir : elle a rêvé qu'on la mettait en bière toute vivante, après avoir lu quelques articles sur les enterrements prématurés. Cette appréhension provoqua un contre-coup organique... et voilà.

— Vous ne croyez pas qu'elle a eu un sentiment ?...

— Pour qui ? Voilà quatre mois que vous ne la quittez pas ?

— C'est vrai », fit-il. « Cependant, pourquoi m'a-t-elle brusquement tendu la main, ce qu'elle n'avait pas encore fait, et cela sans motif ?

— Elle a cru mourir », vous dis-je, « mourir tout de suite, mourir cet hiver. Cette malheureuse hantise la détournait de tout, du fiancé comme de la famille. Ne l'interrogez jamais sur son absence, sinon vous romprez le charme et ce sera tant pis pour vous.

— Comment vivre ensemble, avec une arrière-pensée ?

— Dites-la, votre arrière-pensée.

— Ni la maladie, ni la guérison ne me paraissent naturelles.

— A moi non plus. Cependant qu'appelez-vous naturel ?

— Ce qui s'explique.

— Eh bien, votre actuelle divagation est surnaturellement bête ? Comment, monsieur le pointilleux, vous voulez élucider ce que Nergal a renoncé à comprendre, ce que moi je n'entends pas. La plaisante prétention ! Allez faire votre cour, puisqu'on vous le permet.

— Un autre trait de Stéphanette me trou-

ble. On dirait qu'elle n'a plus d'orgueil ? D'où vient cette subite humilité ?

— D'une conscience bourrelée ! » fit comiquement Claude.

— Vous vous moquez de moi.

— Oui ! Elle paraît humble parce que, adorablement, elle s'efforce de compenser à chacun les ennuis qu'elle a donnés.

— Je ne suis qu'un sot, je le vois », déclara Dangu.

— Les amoureux l'ont toujours été. »

Il tourna les talons, et s'achemina, en roulant dans sa tête de curieuses remarques.

L'étrangeté de cette aventure dépassait le jugement ; s'il s'expliquait bien la cure, la maladie restait tout à fait mystérieuse.

Comment l'aspect même décoratif d'un jeune marin avait-il produit un état mental aussi grave ? Comment une jeune fille aussi sage s'était-elle convaincue instantanément que sa seule chance de vrai et intime bonheur s'incarnait dans cet inconnu ; et de quelle façon mêler cet accès de romanesque avec la ferme

volonté de n'y pas céder ? Pendant quatre mois il avait tourné dans sa tête les hypothèses ; le problème résolu, il demeurait comme incertain de cette histoire si profondément vécue. Il n'en aurait pas cru le récit fait par le plus digne de foi.

Stéphanette tenait parole et nul ne parlait des tristes jours. En imposant à sa nièce, à un moment d'émotion, d'ensevelir dans un éternel silence ce cauchemar affreux, il avait été généreux et bien inspiré au point de vue curatif.

Des deux remarques de Dangu, la seconde seulement l'impressionnait. Oui, Stéphanette perdait son orgueil, comme on perd ses cheveux, après une maladie : et ce mouvement vers l'humilité expliquait celui qu'elle faisait vers le prétendant. Grand changement que celui-là, heureux pour tous et non pour elle.

L'humilité, quand elle se manifeste comme un fleurissement de la volonté, porte les nobles fruits du mysticisme : l'être se courbe librement et l'âme s'élève en rejetant le lest pesant

des vanités. L'humiliation obscurcit au contraire la personnalité : autre chose est de se vaincre ou d'être vaincue, et Stéphanette était vaincue.

Comme une fleur qui survit à l'orage, mais ne redressera plus sa tige, elle dit au cher oncle :

— Je retrouverai la santé, jamais ma fierté. Ce sera le bonheur de tous, il est vrai.

— Sauf le mien », dit tristement Claude.

— Oncle bien-aimé, je n'ai plus qu'une gloire, votre tendresse. Pour me réconcilier avec moi-même je penserai toujours à ce que je vous ai inspiré : cela suffit à un cœur de femme ; j'ai été aimée par vous d'une façon si grande, si absolue que vraiment vous vous appelez mon aventure, mon poème, mon roman. »

Les larmes montèrent aux yeux du vieux Don Juan.

— Vous dites de ces choses qui paient tout et au delà. Oui, vous avez été ma passion, Phanette, ma passion de vieillard, et aussi

pure que forte, et qui a dévoré jusqu'au reflet de toutes les flammes dont j'ai flambé.

« Il y a dans l'amour pur, tel que celui que j'éprouve pour vous, une douceur sans expression possible : vous m'avez purifié.

— Je vous ai attristé aussi.

— Effet inéluctable de la sanctification chez ceux qui ne sont pas des saints. On ne revient pas de l'enfer avec un visage serein et, qu'est-ce que l'enfer, sinon la douleur, justifiée ou non? Comme la nature fera son œuvre réparatrice, elle a déjà commencé, votre âme retrouvera une autre sérénité.

— Je n'ai plus un cœur de vierge ? » dit-elle.

— Et, pauvrette, vous n'avez pas aimé ! Vous avez imaginé un roman qui a fort embrouillé vos pensées, voilà tout. »

Il montra du doigt une minuscule araignée qui activement tissait sa toile au volet de la fenêtre.

— Déchirez cette soie si frêle et revenez demain, elle sera réparée : ainsi nous faisons, malgré nous, en sujets dociles de la vie. L'in-

secte, qui suspend sa tente d'une façon si précaire, donne l'image de notre involontaire activité. Heureux ou malheureux, il faut vivre, et on obéit.

« Qu'y a-t-il de changé, dans votre conception? Vous désespériez de recevoir et vous vouliez donner. Recevez aujourd'hui la récompense d'un vœu où l'orgueil ne le dispute plus à la bonté.

« Dangu disparaît un peu, dans toute votre histoire, par le jeu des circonstances qui l'ont empêché d'agir et même de parler. Il a été annihilé dans l'effacement de son rôle expectant et plaintif: il se redressera à un signe tendre et vous serez adorée.

« N'êtes-vous pas plus aimée que les autres, par un vieux rêveur et par un jeune homme, et vos parents ne vous offrent-ils pas une tendresse plus absolue que celle observée aux autres foyers ? Ne vous plaignez pas trop, Phanette. L'avenir ne s'annonce pas si sombre, ni si différent de ce que vous aviez conçu.

— J'éprouve un scrupule, bon oncle, et je ne peux le porter au prêtre ; vous en déciderez. Rodolphe ignore quelle fut ma folie et qu'en imagination j'ai rêvé d'un autre homme que lui : ne dois-je pas lui avouer mon obsession, précisément parce qu'il m'adore et que je souffrirais d'être traitée si dévotement après un tel passé ?

— Malheureuse enfant ! » s'écria-t-il, « choisissez entre le secret ou le renoncement à ce mariage. Ce qui vous semble un scrupule d'honnêteté, je l'appelle le trait du plus noir égoïsme, qui cherche à se soulager, en désespérant autrui.

« Si vous connaissiez l'homme, vous sauriez qu'il vit de croyance et que, toucher à sa croyance, c'est littéralement l'empoisonner. Avouer à Rodolphe que vous avez manqué mourir pour un marin, même entrevu une seule fois, c'est d'un coup ruiner votre bonheur à tous deux. Aucune tendresse, aucune caresse n'effacerait cette confidence : c'est lui qui deviendrait l'obsédé, qui dépérirait,

voyant sans cesse ce rival d'imagination aussi exaspérant qu'un rival de chair, pour une âme tendre.

« En amour, tout homme est turc, c'est-à-dire plus jaloux qu'amoureux, plus possessif que passionné et lui parler d'un autre homme, lui avouer même une réserve à son sujet, ce serait la faute impardonnable. De quel droit troublerez-vous cet amour qui s'offre à vous si profond ? Repoussez-le, plutôt que le torturer : enfin songez à ce que vous avez souffert et voyez s'il vous est permis de plonger un être qui se donne, dans une telle détresse qui ne cesserait pas, celle-là, comme la vôtre.

— J'obéirai », dit-elle.

Lorsque Dangu vint, malgré les objurgations de Claude, avouer les doutes qui le torturaient, il trouva une face sereine et put longuement expliquer son souci.

— Ma démarche me coûtera peut-être le bonheur : je ne puis pas résister à l'anxiété où je vis. Stéphanette, dites-moi votre secret. Je vous le demande à genoux.

Elle lui tendit gracieusement la main pour le relever.

— Mon secret, je ne le sais pas bien ; une ombre de mort m'enveloppait. Ai-je été malade ? Ai-je été folle ? Peut-être l'une et l'autre.

— Ah ! vous ne me répondez pas.

— Questionnez-moi ?

— Eh bien ! Jurez-moi, chère fiancée, que votre secret n'était pas... un homme ; que ce n'était pas un amour contrarié qui vous entraînait vers la tombe... Jurez-moi que j'ai été le premier dans votre cœur. »

Très simplement et souriante, avec un naturel qui dissipa à jamais les doutes du jeune homme, elle dit :

— Je vous le jure !

— Ah ! merci, merci ! » cria-t-il, lui baisant les mains.

— Que de reconnaissance pour si peu !

— Si vous saviez ce que j'ai souffert de penser que vous aviez manqué mourir pour

un autre... Je n'aurais pu être heureux, avec cette idée.

— Il fallait l'avouer, dès qu'elle vint.

— Ah ! vous êtes belle, et bonne, et douce, je vous adore. »

A ce moment, l'oncle arriva ; il portait un ancien vase de pharmacie.

— Une trouvaille, mes enfants », dit-il. « Un pot de la Renaissance. »

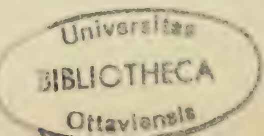
Et il l'éleva en l'air pour le mieux montrer.

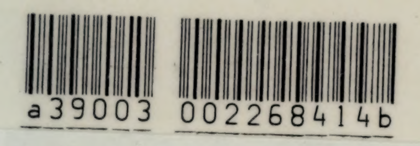
Stéphanette lut, en gros caractères :

THÉRIAQUE.

TABLE

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN




a39003 002268414b

MAYENNE IMPRIMERIE CHARLES COLIN